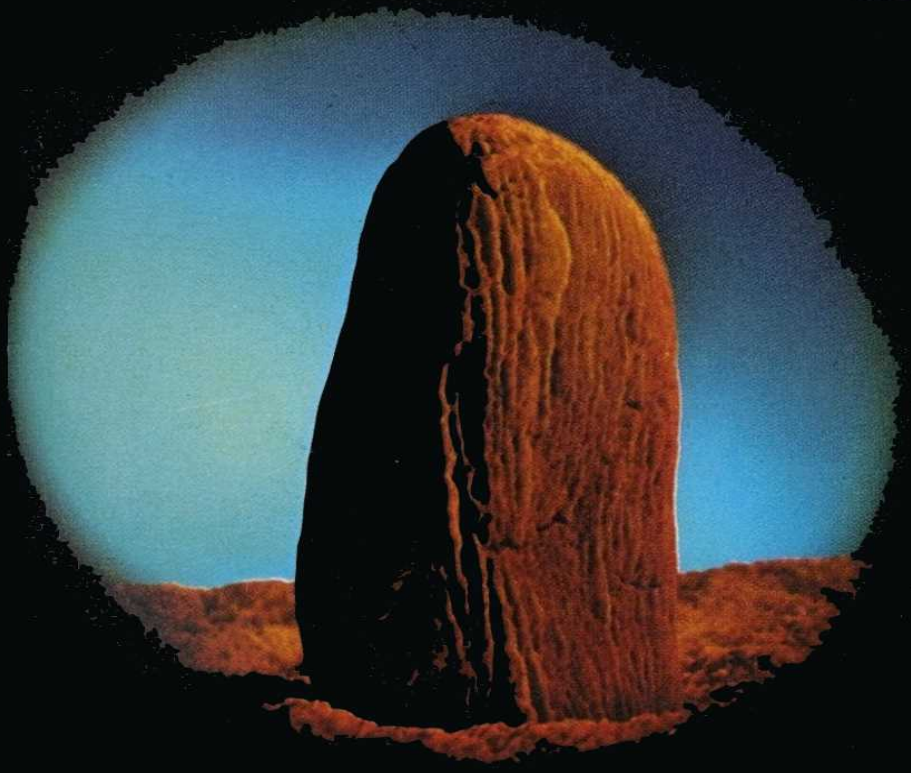
Marc Dem

mégalithes et routes secrètes de l'uranium

LA CONSIGNE DU SILENCE
LES MYSTÉRIEUX PROSPECTEURS DU NÉOLITHIQUE
LE SOUVENIR MERVEILLEUX DE L'ALCHIMIE



LES CHEMINS DE L'IMPOSSIBLE
ALBIN MICHEL

Une énigme oubliée trouve dans ce livre une solution étonnante : les menhirs et les dolmens de la Préhistoire seraient des signes de piste conduisant vers les gîtes d'uranium de notre globe.

L'auteur ne se contente pas de formuler une hypothèse, il la vérifie par un patient et prodigieux travail de recherche mené sur le terrain, à travers le monde. La carte des mégalithes se superpose, de Brest à Lodève dans l'Hérault, du Niger aux îles Orcades, de l'Argentine à la Corée, à la carte de l'uranium.

Extravagant ? Mais la vérité est quelquefois extravagante. Qui a construit les dolmens et les tumulus, aux époques reculées où l'homme n'était qu'un sauvage, bien avant les Pyramides ? Des êtres qui avaient fait de notre planète une sorte de station-service de l'Espace, des êtres venus de très loin et pour qui le déplacement de pierres de 100 et même de 300 tonnes représentait un jeu d'enfant. Ces êtres ont tiré pendant plusieurs milliers d'années de notre sol l' « or gris » nécessaire à leurs besoins. Puis ils ont cessé de fréquenter la Terre, laissant dans la mémoire des humains un souvenir merveilleux qui s'appelle l'Alchimie.

Et maintenant une question se pose : si les mégalithes conduisent à l'uranium, ne suffit-il pas de les suivre pour trouver où il se cache ? Ce dossier des mégalithes, ouvrage anticonventionnel s'il en est, aurait alors une application pratique inattendue : la naissance d'une nouvelle méthode de prospection à laquelle nos ingénieurs n'avaient pas pensé.

Marc Dem

MÉGALITHES ET ROUTES SECRÈTES DE L'URANIUM

Albin Michel

Nous savons que la Connaissance a toujours eu une odeur de soufre. Mais à la veille de l'An 2000, à l'heure où l'Homme cherche une autre forme de la Vérité, où le Sacré brûle les réalités quotidiennes, où la Science. l'Ésotérisme et la Philosophie se mêlent intimement à la Magie, les héritiers de la Tradition secrète parlent.

Dans l'Antiquité, en effet, la Révélation se transmettait dans l'ombre et le silence des sanctuaires initiatiques. Aujourd'hui, parce que le monde ne peut plus se contenter d'être ce qu'il est, elle choisit la Lumière et emprunte les voies normales de l'Information.

Voilà la raison d'être de la Collection Les Chemins de l'Impossible. *A travers des faits réels appartenant à l'Histoire invisible, des théories qui furent toujours combattues et condamnées, les ouvrages de cette Collection franchissent les frontières de l'Inconnu et du Fantastique pour offrir la vision d'un monde souvent hallucinant, en rejetant définitivement le Cartésianisme. Ils ouvrent ainsi des portes jusqu'alors interdites.*

Marc Dem, de souche flamande, est né à Douai en 1926. Études de lettres et de philosophie scolastique. D'abord professeur au Moyen-Orient et au Sénégal, il passe une grande partie de son temps à voyager à travers le monde. Journaliste et écrivain, Marc Dem a publié notamment, aux éditions Albin Michel : *Insolite Colombie* et *Les Juifs de l'Espace.*

LES CHEMINS DE L'IMPOSSIBLE

1

Les mégalithes, c’est quelque chose en trop

Le peu d’ouvrages qui s’écrit sur les mégalithes, le peu qu’on en trouve sur les rayons des librairies ne prouve pas que tout ait été dit sur le sujet ou qu’il n’y ait pas grand-chose à en dire. C’est le contraire qui est vrai. L’époque où furent érigés menhirs et dolmens a laissé des témoins surabondants de son architecture. Près de 7 000 monuments pour la seule France (en comptant pour un les alignements de Carnac, qui comprennent plus de 2 900 pierres) ; 50 000 pour l’Europe occidentale.

En revanche, elle ne possédait pas l’écriture. A moins qu’il ne faille en voir une dans les gravures énigmatiques de certaines pierres, dans les crosses et les cupules prises jusqu’ici pour des symboles rituels. « Le docteur Letourneau s’était occupé de ces motifs d’ornementation dénommés par lui caractères alphabétiformes… et il montrait leur analogie avec des caractères d’anciens alphabets plus ou moins dérivés du phénicien[1]. »

Pour compléter cet abondant matériel d’étude, dans lequel il faudrait compter aussi les « camps » qualifiés de romains par la tradition populaire mais dont beaucoup, nous le dirons, ont l’âge des dolmens, la toponymie apporte ses immenses ressources. Que de mégalithes, disparus au cours des siècles, ont laissé une trace sur la carte d’état-major, que de villes ou de lieux-dits appelés Pierrefitte, Pierrefiche, Peyrelevade, Pierrelatte ou simplement la Pierre, La Roche, Les Grès, pour avoir possédé, parfois à

une époque historique très ancienne, un monument mégalithique ! Que de localités établies sous le vocable de Saint-Martin, non en raison d'une dévotion particulière, mais parce que cet apôtre des aurores de la Gaule était animé de la rage de détruire les pierres païennes et qu'il déploya son zèle en ces endroits ! Par une ironie piquante, le peuple les baptisa du nom de l'iconoclaste et perpétua de cette façon le souvenir de l'objet qu'il s'agissait d'anéantir.

Les mégalithes sont là ; il serait peut-être préférable pour la science qu'ils n'y fussent pas. Ils gênent, comme ces enfants qui vous narguent et dont, même avec des claques, vous ne pouvez rien tirer. Ils sont partout, pas seulement en Bretagne ainsi qu'on le croit volontiers. Ils tissent une grille durable sous les réalités d'aujourd'hui. Ils survivent en dépit des remembrements, du développement des villes, du lacis toujours plus serré des routes. C'est l'archipel des mégalithes. On peut les abattre — on l'a fait — pour planter des artichauts ou pour fabriquer du gravillon, leur fantôme subsiste dans le nom du champ.

Et voilà qu'après de longues recherches — les mégalithes ont passionné le XIXe siècle et le tout début du XXe —, on en est toujours au même point. A quoi servaient-il ? Qui les a édifiés ? Personne n'a répondu à cette double question d'une façon convaincante. Le seul fait qu'on puisse les poser prouve, du reste, l'existence d'un mystère. Quand on retrouve un fond de cabane néolithique, un atelier de potier gaulois, les fondations d'un temple mésopotamien, les vestiges d'un palais crétois, on en sait tout de suite la destination. Quant aux constructeurs, leur nom n'a qu'une importance accessoire : c'est le peuple qui habitait le territoire ou qui l'a conquis. En matière de mégalithes, il en va différemment : leur répartition géographique s'étend à des pays aussi disparates que l'Ecosse, la Palestine, la Corée, voire l'Argentine. Il s'agit d'une mode ou d'une pratique qui se superpose à celle des différents peuples.

Les mégalithes c'est, dans l'enchaînement des civilisations, quelque chose en trop ; voilà la raison pour laquelle ils déroutent les archéologues.

Il est significatif que le Fergusson, traduit en 1875, soit le dernier ouvrage de synthèse paru en français, mis à part l'excellent petit livre de Fernand Niel dont la première édition date de vingt ans[2]. Plus significatif encore le fait que ce dernier ouvrage, paru dans une collection qui prétend faire « le point des connaissances actuelles », se termine par ces mots :

« En attendant des découvertes ultérieures que l'on est en droit d'espérer, les monuments mégalithiques demeurent la plus grande énigme de la Préhistoire. »

De son côté, P.-R. Giot, une des autorités actuelles en la matière, croyons-nous savoir, avoue :

« Etant donné le peu d'éléments probants, l'interprétation de la signification des menhirs est un des cauchemars des archéologues[3]. »

Un point semble clair dans l'affaire des mégalithes : une somme considérable d'efforts a été consentie par leurs constructeurs sans que nous voyions vers quel but ils tendaient. Cela est irritant, car la connaissance que nous avons des hommes nous dit qu'ils sont capables de grandes choses, mais à condition d'être incités par de profondes motivations.

Est-il possible de les trouver et de percer, ce faisant, le secret si longtemps gardé ?

Si nous pensions que non, nous n'aurions pas pris la peine d'écrire ce livre.

2

Les données du mystère

Qu’est-ce au juste qu’un mégalithe ? Etymologiquement n’importe quelle grosse pierre, ou toute construction faite avec de grosses pierres. Nous donnerons à ce mot une acception plus étroite. Pour nous, mégalithe, c’est la *rude stone* (pierre brute) des Britanniques, la pierre de grandes dimensions qui n’a pas été travaillée, mais utilisée telle quelle, à l’exception de quelques coups de masse frappés au moment de l’ajustage dans les constructions du type dolmen, ou d’un dégrossissement très sommaire de certains menhirs.

Stonehenge, avec ses blocs profilés, ses assemblages par tenons et mortaises, rainures et languettes, est à la limite du « modèle » mégalithique ; tout le monde s’accorde d’ailleurs à l’attribuer à une époque relativement récente. Il en fait pourtant partie en vertu d’une caractéristique qui ne trompe pas : le caractère brut des matériaux employés.

Certes, les pierres formant linteau ont été légèrement incurvées pour que l’intérieur du cercle qu’elles constituent soit vraiment circulaire et non polygonal ; certes les piliers sont un peu plus larges à la partie supérieure qu’en bas, de manière que leurs côtés verticaux paraissent parfaitement parallèles en dépit de la perspective. Les ouvriers, qui se sont donné tant de mal pour doter leur œuvre de ces perfectionnements techniques, auraient aussi bien pu équarrir leurs blocs, faire sauter les protubérances inutiles, mettre les pierres-linteaux à la même longueur.

Mais il semble que ces préoccupations leur aient été étrangères. Ils se montraient en cela les véritables

continuateurs de ceux qui élevèrent les anciens dolmens de Bretagne, deux mille ans en arrière ou peut-être beaucoup plus : leurs préoccupations étaient utilitaires, ils concevaient leurs monuments dans un esprit fonctionnel, insensibles à l'aspect hirsute et mal léché de l'ouvrage terminé. Il faut le constater : quelque beauté que nous trouvions à des ensembles tels que Stonehenge, l'esthétique n'était pas le souci dominant des mégalithiques.

Le matériau de base est donc la grosse pierre qui, la plupart du temps, n'a même pas été extraite à proprement parler de la carrière, c'est-à-dire découpée dans la roche mère, mais trouvée déjà dégagée et isolée par des agents naturels. Ces pierres constituent des éléments tout prêts qu'il n'y a plus qu'à transporter et à assembler. Le mégalithique ne construit pas avec de la pierre mais avec des pierres. Lorsqu'il les retouche, c'est grosso modo, au même titre que le paléolithique fabriqua ses premiers outils avec des galets aménagés. Même dans le cas de Stonehenge, où les retouches furent assez considérables, nous avons affaire à des pierres « aménagées ».

Voilà ce qui fait à notre sens la première singularité de notre sujet. Les statues de l'île de Pâques sont de grosses pierres sculptées, ce ne sont pas des mégalithes.

Autre caractéristique : la hauteur des constructions dépend de la hauteur des pierres (diminuée de la partie à enterrer). On pourrait dire, en employant une expression moderne, que celles-ci sont « à hauteur d'étage », comme les cloisons préfabriquées que l'on trouve aujourd'hui sur le marché du bâtiment. Et le mégalithique ne fabrique que des rez-de-chaussée. De ce point de vue, les murs cyclopéens de Saxahuaman, au Pérou, ne sont pas mégalithiques. Ce sont des appareillages faits avec des « modules » très gros, ce ne sont pas des mégalithes, pas plus que les pyramides d'Egypte, pas plus que les temples préhistoriques de Malte, qui sont des hypogées, soit

creusés dans le sol, soit élevés en pierres sèches. Ces fabuleux monuments ressemblent beaucoup plus, toutes proportions gardées, au Sacré-Cœur de Montmartre qu'aux allées couvertes de la vallée de la Seine.

De même convient-il d'être prudent à propos des tumulus dont certains font partie du même système et sont à porter au crédit des mêmes constructeurs, mais dont certains autres n'ont strictement rien à voir avec eux. On a construit des tumulus de tout temps et jusqu'à Waterloo, pour commémorer la bataille. Il y a des tumulus funéraires et il y en a qui ne le sont pas.

A vrai dire, nous serions porté à croire que la confusion est souvent intentionnellement entretenue entre tout ce qui est soit de grandes dimensions, soit construit avec de grosses pierres et qu'on peut au surplus imputer à des époques identiques ou simplement voisines.

Dire par exemple que le dolmen dérive de la *tolos* mycénienne, c'est se moquer du monde à un point inacceptable. Ces deux types de construction n'ont en effet absolument rien de commun. Classer dans la même catégorie que la Pierre Turquaise ou l'allée couverte de Bagneux un temple maltais « édifié en blocs grossiers revêtus de plâtre et de peinture rouge » et contenant entre autres « des sculptures réalistes de béliers, de porcs et de poissons[4] », c'est également travailler à ce que personne n'y comprenne plus rien. Sur quoi les auteurs d'un tel rapprochement se fondent-ils ?

Cela étant précisé, nous nous trouvons devant un premier sujet d'étonnement : pourquoi ce choix du plus gros appareil possible et le refus de construire plus grand que ne le permet cet appareil ? On pourrait répondre que les dolmens sont dus à des primitifs qui n'avaient pas encore appris à édifier des murs avec de petites pierres, à décomposer en quelque sorte l'effort à fournir.

Cette explication ne semble pas s'accorder au propre de la nature humaine ; elle correspond à une psychologie de gorille. Les premiers développements de la boîte crânienne durent avoir pour effet la découverte de moyens moins pénibles d'accomplir les tâches quotidiennes, et non pas le contraire.

Mais une réponse moins conjecturale peut être faite : les mégalithiques savaient utiliser le petit appareil, puisqu'ils ont bouché de cette façon les vides restant entre les blocs de leurs allées couvertes. A la Pierre Turquaise (forêt de Carnelle, au nord de Paris) ce type de colmatage subsiste entre la pierre du fond et les supports adjacents, il est impossible de retirer les petites pierres, qui sont coincées entre les grosses, preuve qu'elles ont été mises lors de la construction et non postérieurement.

« En vérité, écrit Fernand Niel, il semble que les constructeurs de mégalithes, dans le choix de leurs matériaux, n'ont pas été arrêtés par le poids ou par la grosseur des blocs. Autrement dit, lorsqu'ils ont utilisé une pierre de 10 tonnes, c'est parce qu'ils n'ont pas eu la possibilité, croirait-on, d'en trouver une plus grosse et plus lourde. »

Pour adopter un mode de construction plus compliqué — beaucoup plus compliqué — alors que l'on a les moyens de s'en tirer à meilleur compte, il faut avoir de solides raisons.

Le choix d'une dalle de couverture d'un seul tenant peut s'expliquer pour des questions de portée — et encore ! — mais celui de supports-piliers présentant la même caractéristique ne se comprend plus du tout.

Pourquoi ce parti pris d'employer des dalles massives et encombrantes ? C'est une des étrangetés de l'art mégalithique. Ce n'est pas la seule.

3

Les données du mystère (suite)

Il y a des menhirs de toutes les tailles. De même qu'il existe de petits dolmens rustiques et d'imposants monuments comme l'allée couverte de Bagneux à Saumur ou le dolmen de Baugé, en Maine-et-Loire. Il est bon de savoir à quoi s'en tenir lorsque l'on parle de constructions dépassant les limites humaines, voire impossibles à réaliser même avec nos moyens techniques actuels.

Laissons donc de côté pour l'instant les pierres de taille médiocre dont les hommes d'un village viendraient à bout en une matinée sans se surmener excessivement, pour considérer le cas des pièces qui posent d'effectifs problèmes de transport et de manutention sur chantier.

Prenons par exemple l'allée de Bagneux, qui est peut-être le plus beau monument mégalithique de France. 20 mètres de long, 4 bons mètres de large à l'intérieur, 2,50 m en moyenne de hauteur sous plafond ; il s'agit donc d'un vaste dolmen, surtout si l'on sait que les dalles de couverture forment auvent de chaque côté, se terminant par un porte-à-faux de 1 mètre à 1,50 m et que, d'autre part, l'entrée est précédée d'un vestibule à demi ruiné, qui prolongeait d'autant la construction dans le sens de la longueur.

De combien d'éléments de base le dolmen est-il formé ? De quinze grosses pierres exactement, en comptant les montants de l'entrée qui ne sont deux que pour ménager un passage. Nous avons par conséquent des plaques de grès énormes ; quatre seulement forment la couverture ; la plus grande pèse 109 tonnes. Il est difficile d'évaluer le poids les supports, puisqu'on ignore les dimensions de la

partie enterrée. Mais nous avons connaissance d'un sondage qui l'estime à 3 mètres. Ces piliers latéraux n'auraient donc rien à envier aux dalles de couverture.

Il n'y a pas de grès se présentant sous cette forme dans les environs immédiats du dolmen. Pour en trouver, il faut faire 1 kilomètre, jusqu'à la falaise qui se trouve du côté de Bournan ou de Terrefort. La distance n'est pas énorme mais elle devient respectable lorsque l'on a 100 tonnes à traîner et cela une bonne douzaine de fois.

Une réflexion s'impose dès maintenant : le choix de l'emplacement était certainement motivé ; sinon, pourquoi ne pas avoir construit l'allée couverte à Bournan ou à Terrefort, là où les pierres se trouvaient déjà ? Nous reviendrons sur cette idée, qui occupera une place importante dans notre raisonnement.

Quant à la mise en œuvre proprement dite des matériaux une fois réunis, quelles réflexions peut-elle nous suggérer ? Nous engageons vivement le lecteur à aller voir la « Grotte des Fées » de Bagneux (c'est un des noms forgés par la tradition populaire). Il verra, sans être nécessairement ingénieur ETP, qu'il s'agit d'un beau travail. Les tables de couverture sont remarquablement horizontales, leur partie la plus plane tournée vers le bas et réalisant un plafond très acceptable. Les supports latéraux sont inclinés vers l'intérieur d'environ 70°, la dalle du fond de 80°. On a enfin tiré parti du contour particulier des pierres en les disposant de telle façon que les interstices soient réduits entre elles au minimum.

Nous n'avons donc pas affaire à un entassement de blocs réalisé vaille que vaille, ce qui, en définitive, aurait été excusable, mais à une exécution soigneuse dont la difficulté était en rapport avec les charges à déplacer. Niveler la partie supérieure des supports constituait déjà une performance avec des pierres non équarries, mais que dire de la mise en place, à 2,50 m de hauteur, des lourdes tables de 100 tonnes ?

Une récente estimation faite par une équipe de C.N.R.S. à Saint-Antoine-du-Rocher (commune de Neuillé-Pont-Pierre, Indre-et-Loire) donne pour une des dalles de couverture du dolmen, un poids supérieur à 50 tonnes ; ce bloc mesure 6 mètres sur 3 mètres et présente une épaisseur de 1,50 m.

La manipulation de masses de cet ordre n'est pas un cas isolé, qu'il s'agisse de dolmens ou de menhirs. A Mettray, en Indre-et-Loire, on trouve une dalle de dolmen de 60 tonnes. Au Mané Rutual (Locmariaquer), une dalle de même poids, d'une longueur de 11,50 m, épaisse de 80 centimètres, présente la particularité d'avoir été mal placée, ce qui occasionne un porte-à-faux de plusieurs mètres. Dans l'escalade des poids lourds mégalithiques, nous trouvons pour suivre la dalle d'Antequera (Espagne), qui pèse 100 tonnes, celle de Bournand (Vienne) qui en pèse 110.

Puis l'armée des menhirs, parmi lesquels on compte de nombreux mastodontes. Le fuseau de la Bretellière (Maine-et-Loire), relativement modeste avec ses 6,30 m de hauteur, a un tour de taille qui lui fait dépasser les 100 tonnes pour la seule partie aérienne. De combien de mètres est-il fiché dans le sol ? Il est souvent difficile, en l'absence de sondages sûrs, de le savoir et nous ne pouvons souhaiter la multiplication des sondages, opérations préjudiciables à la solidité des monuments.

Un géant de la taille du menhir de Kerloas (22 mètres) atteint pour cette même partie non enterrée environ 140 tonnes. Nous n'avons pas connaissance d'un recensement pondéral des pierres levées, pour lesquels ne semblent exister que des listes comparatives quant à la taille, tout au moins pour les plus grands d'entre eux. Combien pèsent les champions de Plésidy, Plouazel, Louargat (plus de 10 mètres) ; de Kérien, Dol, Plouarzel, Pédernec, Glomel, Trégon, Scaër, Pleucadeuc et Trégunc (entre 8 et 9 mètres) ; de Bégard, Canihuel, Avrillé, Fontaines-sur-

Marne, Kérien, Nizon, Penmach et Plouescat (entre 7 et 8 mètres) ?

Des surprises auraient lieu lors de la proclamation du palmarès : qui a, par exemple, entendu parler du menhir de Grésigny-sous-Alise (Côte-d'Or), mentionné entre autres dans l'inventaire de Cartailhac ? Difficile à trouver bien que non loin du bourg, dissimulé par des arbres et des haies, c'est un des plus massifs que nous connaissions. Avec ses 6 mètres de haut, et sa base de 4 mètres sur 5 mètres, il forme un parallélépipède de quelque 275 tonnes, dans les diaclases duquel ont poussé des ronces et des arbrisseaux. Des pierres de calage à son pied montrent qu'il a été érigé, donc déplacé. Aucune roche analogue n'est visible dans les environs proches.

Il est battu cependant par le renommé Men-er-Hroëc'h de Locmariaquer. Kerloas, avons-nous dit, mesure 12 mètres ; c'est la plus grande des pierres actuellement debout. 12 mètres, ce n'est qu'un morceau de Men-er-Hroëc'h. Car ce géant des géants est aujourd'hui cassé. Recollé et, à supposer que l'on retrouve le morceau porté manquant, il mesurerait 23,50 m. Son poids s'élèverait à 347 tonnes.

Ce menhir a été debout ; c'est-à-dire que quelqu'un a transporté ces 347 tonnes, les a dressées vers le ciel, en a fait un gigantesque signal.

Les Parisiens du temps de Louis-Philippe furent très fiers le jour de l'érection, sur la place de la Concorde, de l'obélisque offert à la France par Méhémet-Ali. Cela se passait en 1836. Un ingénieur, Jean-Baptiste Lebas, avait mis au point des appareils de levage spéciaux, il avait le concours de la marine royale, vingt mille personnes vinrent assister à l'exploit. Car c'en était un et il fut considéré comme tel par la presse de l'époque. Des gravures montrent les dispositifs installés pour venir à bout de l'aiguille de granit qui pesait 230 tonnes. C'est-à-dire les deux tiers seulement de Men-er-Hroëtc'h. C'est une nation de 35 millions d'habitants, forte de toute la technologie de

l’ère industrielle commençante qui était venue à bout de cette tâche.

On pourra dire que les Egyptiens du Nouvel Empire (soit vers 1 300 av. J.-C.) en avaient fait autant et répétaient cette prouesse couramment. Mais les Egyptiens du Nouvel Empire constituaient eux aussi une nation organisée, importante et, toutes choses égales, comparables à la France de Louis-Philippe.

Ce qui n’est pas acceptable c’est la version selon laquelle de semblables travaux auraient été menés à bien par les misérables populations de l’âge néolithique, qui n’ont pas laissé d’autres traces de leur organisation, dont le dossier n’est pas suffisant pour qu’on puisse parler à leur égard de civilisation, qui vivaient probablement clairsemées sur un territoire plus qu’à demi sauvage.

Nous reviendrons sur ces différents points. Parlons encore du transport. En Indre-et-Loire, G. Cordier[5] résume la situation en disant qu’on ne relève pas de transports lointains notables, la pierre étant surabondante en tout lieu. En revanche, l’auteur de l’étude sur le Loir-et-Cher, parue dans la même collection, fait état du seul menhir de Sologne situé dans ce département, celui de Pierrefitte-sur-Sauldre, qui a dû être apporté de 15 kilomètres.

Des déplacements de pierres relativement modestes sont établis par l’étude géologique des régions concernées ; ainsi, en Loir-et-Cher, les deux blocs de Nourray, d’environ 8 tonnes chacun, qui auraient parcouru 3 kilomètres. Mais aussi des monolithes de taille respectable : le menhir de Derlez en Pleumerit, dont le transport géologiquement démontré s’est effectué sur 3 kilomètres (Giot) ; le granit des Aubiers dont est fait le menhir de la Bretellière (120 tonnes environ pour sa seule partie aérienne) n’affleure qu’à 600 mètres au nord. Pour d’autres, situés dans le même département du Maine-et-Loire, l’enquête du C.N.R.S., relève les affleurements les plus proches à une

distance de 800 à 1 000 mètres, avec possibilité, ajoute son auteur, de blocs erratiques, ce qui est l'ultime précaution que puisse prendre un scientifique pour être en paix avec sa conscience.

Pour édifier le dolmen d'Essé (Ille-et-Vilaine), il a fallu traîner un bloc de 45 tonnes sur 4 kilomètres. Pour couvrir ceux de Saint-Fort-de-Né, en Charente, et de Moulins (Indre), il a été nécessaire de faire parcourir respectivement 30 et 35 kilomètres aux dalles.

A Genay (Côte-d'Or), un menhir-fuseau, dont nous reparlerons, monte une garde silencieuse au milieu d'une prairie qu'il vaut mieux chercher à atteindre par temps sec. Nous sommes allé le voir un jour d'hiver où, circonstance fortuite, une petite entreprise locale de travaux publics rempierrait le chemin en collaboration avec les paysans riverains qui ne pouvaient plus accéder à leurs prés. Nous avons donc pu à la fois faire connaissance avec ce mégalithe qui doit dépasser les 20 tonnes et nous enquérir de la provenance du granit rouge dont il est constitué. Il n'y a pas de pierre dans les environs visibles mais seulement de la bonne glaise dans laquelle on perd facilement ses bottes. Le type de renseignement que nous demandions était celui sur lequel nos interlocuteurs étaient, on en conviendra, aptes à nous répondre.

— Il n'y a pas de granit à moins de 5 kilomètres, nous dirent-ils. Et encore n'est-il pas rouge.

Les constructeurs des alignements de Saint-Pantaléon, en Saône-et-Loire, ont été chercher les fûts de pierre dont ils avaient besoin à 8 kilomètres. Le docteur Marcel Baudouin a pu établir que le Bois-de-la-Chaize, dans l'île de Noirmoutier, avait fourni le grès à *sabalites andegavensis* des lignes de menhirs reliant la carrière à des allées couvertes situées dans un rayon de 50 kilomètres, sur le continent ; il cite parmi celles-ci la Pierre-Folle, à Commequiers (Vendée) (Bulletin de la société préhistorique française, 1904).

L’article « Mégalithe » de *l’Encyclopœdia Universalis,* chef-d’œuvre de médiocrité qui s’attache, on se demande pourquoi, à réduire les chiffres pour faire apparaître moins étonnant le phénomène mégalithique et à censurer l’information afin d’édulcorer son sujet, n’en signale pas moins le cas particulier de Noirmoutier.

Même volonté de banaliser et d’amoindrir dans les publications du *Central Office of Information* à propos de Stonehenge,. qui font état d’un transport expérimental de « pierre bleue » (blue stone). Du moment que l’essai a été fait et qu’il s’est révélé concluant, inutile de continuer à s’interroger sur les difficultés de ces déplacements d’objets lourds, tout le monde sera d’accord sur cette proposition.

Oui mais, renseignements pris, cette expérience a été faite par le professeur Atkinson avec un bloc de béton de 1 tonne et demie et vingt-cinq étudiants en préhistoire, qui avaient à traîner sur des rouleaux convenablement préparés 60 kilos chacun. L’informateur qui nous donnait cette précision, P. Georgelin, de qui nous reparlerons abondamment, commentait : « Pas besoin d’en faire l’essai… Pour qu’il y ait démonstration, il fallait déplacer 45 tonnes. »

Effectivement, ce qu’il fallait montrer, c’est comment furent véhiculés sur 30 kilomètres les cent vingt-cinq *sarsens*[6] de Stonehenge, dont les plus lourds atteignent 50 tonnes. Ces blocs de grès proviennent des Marlborough Downs ; on rencontre en chemin le rude coteau de Redhorn Hill et rien ne nous permet de penser que les constructeurs disposaient d’une infrastructure routière pour se rendre de la carrière au chantier.

Stonehenge détient sans doute le record mondial de la distance parcourue, non par les sarsens mais par les « pierres bleues », plus petites il est vrai mais faisant quand même leurs 5 tonnes, que les architectes inconnus sont allés chercher à 230 kilomètres à vol d’oiseau (environ

270 par un itinéraire mi-terrestre mi-maritime) dans le pays de Galles.

Toutes ces données sont importantes, non pour que l'on s'extasie niaisement en évaluant les performances d'ancêtres jugés d'autant plus idiots qu'ils ont vécu à une époque plus éloignée de la nôtre, mais pour prendre conscience qu'il y a dans cette affaire un problème qu'il ne servira à rien d'essayer d'éluder parce qu'il nous gêne. Les excès dans un sens ou dans l'autre sont blâmables, et stériles. On a souvent surévalué les difficultés d'une tâche dans un souci de merveilleux qui faussait la vision des choses. On a plus souvent encore proclamé qu'il n'y avait rien de sorcier dans le fait de faire élever un menhir de 347 tonnes par des tribus clairsemées plus proches de l'économie de cueillette que de l'économie agricole, tenues par le fait même de parcourir de vastes aires de récolte et de chasse pour trouver leur subsistance. Car si 25 étudiants convenablement nourris déplacent un bloc de 1,5 t, on peut estimer que 250 hommes adultes en déplaceront 15 et que 2 500 en déplaceront 150. C'est de la bonne arithmétique, qui conduit à réunir à Locmariaquer 5 à 6 000 néolithiques de bonne volonté pour venir à bout du Men-er-Hroëc'h. A les garder le temps voulu pour aménager le mégalithe, le conduire à pied d'œuvre, le lever, abattre des arbres qui serviront de leviers, de rouleaux, confectionner des câbles, à les nourrir pendant tout ce temps, à nourrir leurs femmes et leurs enfants.

Mais plus que tout cela et avant d'envisager quoi que ce soit, le problème consistait à donner à tous ces gens des motifs suffisants pour consentir ce gigantesque dérangement et tous ces efforts, et toute cette imagination.

Rien d'impossible, bien sûr. Il y en a d'autres qui ont élevé des pyramides. Mais on sait leur nom, ils avaient une histoire, ils ne connaissaient peut-être pas l'acier mais ils connaissaient l'écriture. Ils possédaient des structures

nationales qui leur ont longtemps survécu, ce n'étaient pas n'importe quels sauvages.

Bien, nous ne faisons ici et pour l'instant, que mettre en place les handicaps, enlever toutes leurs chances aux explications faussement rassurantes. Voyons encore quelques points propres à nous faire comprendre que le phénomène mégalithique n'est pas aussi anodin qu'on voudrait nous le faire croire.

Une fois que la dalle de couverture d'un dolmen a été apportée à l'endroit souhaité, il faut la hisser sur ses supports. Dans les cas extrêmes cités ci-dessus, cette opération dépasse les possibilités d'une équipe de géants, solution suggérée par l'imagination populaire. Le procédé Bousrez[7] consiste à enterrer les supports, à glisser la couverture puis à gratter la terre à l'intérieur du monument et tout autour. Hélas ! il faut se rendre à la raison : des dolmens ont été érigés dans des endroits où il n'y a pas de terre, sur sol exclusivement rocheux. Dans maints autres cas, il aurait fallu retirer 1 mètre ou 2 d'épaisseur à tout le paysage environnant, qui est d'une planéité parfaite.

On a aussi offert comme hypothèse la construction, autour des supports dressés, d'un plan incliné le long duquel serait traînée la dalle jusqu'à ce qu'elle se trouve à son emplacement définitif. C'est une ingénieuse idée, applicable dans un certain nombre de cas. Mais il y a tous les cas où elle ne l'est pas. Ce dolmen de Pépieux, dans l'Aude, érigé sur un sommet, placé dans une position telle que des terrassements sont impossibles à imaginer. Tous ces autres où la dalle ne trouve son aplomb que grâce à des cales qui rétablissent le niveau entre les points d'appui, soit par suite du tassement excessif d'un support par rapport à son voisin, soit à cause de la forme biscornue des supports. Ce détail a été signalé par Aimé Michel, qui fait justement remarquer l'impossibilité de glisser une pierre

de 30 tonnes ou plus sans faire sauter les cales ainsi disposées. Les exemples sont nombreux, nous en avons trouvé un à la Pierre Turquaise. On est bien obligé de l'admettre : les dalles de toiture ont été posées comme un couvercle de sucrier, par un mouvement de descente verticale. Le dolmen que cet auteur cite à l'appui de sa remarque est celui du Mané Rutual, à Locmariaquer et la dalle donnée en référence pèse entre 100 et 120 tonnes. On ne peut donc pas davantage admettre qu'une fois en place, elle ait été à nouveau remuée pour qu'on y introduise les cales. Et puis, le problème d'encombrement du chantier se pose de façon encore plus aiguë dans l'hypothèse d'une butte artificielle bâtie pour les besoins de la cause que sur terrain plat : où se mettent les hommes qui tirent la pierre ? Les calculs effectués par de nombreux auteurs font état de la difficulté et même de l'impossibilité de disposer sur le terrain une équipe de halage d'un millier de personnes, par exemple, sans réduire considérablement son efficacité. Que penser si ces travailleurs sont situés en contrebas de la charge à tirer ?

Une hypothèse ingénieuse est celle des grains de blés, utilisés comme fluide hydraulique. Elle suppose cependant que de nombreuses conditions soient remplies. Il faut que la population en cause pratique l'agriculture, qu'elle dispose déjà d'un grain sélectionné assez gros, qu'elle ait des récoltes assez abondantes pour envisager un usage industriel de son aliment de base, qu'elle se trouve dans une région propice aux cultures fructueuses.

Il faudrait aussi pour souscrire à cette thèse qu'un indice quelconque nous montre que les constructeurs ont effectivement eu recours à cette technique.

Le mystère, en définitive, ce n'est pas tant que des êtres primitifs (comme on est bien obligé de considérer nos ancêtres du néolithique sans vouloir leur faire de peine) aient réussi à déplacer des charges impossibles à manier sans un outillage perfectionné, c'est qu'ils les aient

déplacées et qu'à cela se soit réduite leur industrie, que ce soit la seule manifestation de leur esprit technicien, qu'en dehors de cette occupation privilégiée ils n'aient fait progresser la technologie dans aucune direction connue.

Avant de nous demander à quoi servaient les pierres semées sur des millions de kilomètres carrés par ces étranges personnages, il est bon de nous étonner qu'un peuple, si c'en est un, assez organisé et centralisé pour mobiliser une main-d'œuvre importante à semblable tâche, n'ait laissé aucune autre trace de ses activités. Qu'un peuple assez bien nourri pour consacrer son temps à des travaux sans relation directe avec les nécessités alimentaires n'ait pas eu les loisirs suffisants pour nous laisser, sous forme sculptée ou gravée, quelques indications sur le genre de vie qui était le sien. Les gravures qui ornent certains menhirs et certains dolmens affectent une stylisation telle qu'il est impossible d'y reconnaître une figuration quelconque, nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet. Quant aux statues menhirs de Corse et du midi de la France, Marcel Baudouin leur refuse la datation mégalithique et nous ne sommes pas le seul à être d'accord avec lui. Nous les excluons de notre définition précédemment donnée des *rude stones.* Elles sont certainement beaucoup plus récentes et font partie d'un tout autre système.

Les mégalithiques n'ont rien laissé qui ressemble à ces notes pour la postérité dont se sont montrés si généreux les Egyptiens de l'Ancien Empire sur les murs de leurs mastabas et, bien avant eux, les peintres de Lascaux et d'Altamira.

4

De la très haute antiquité des mégalithes

Inigo Jones[8], en 1620, prit les pierres de Stonehenge pour les ruines d'un temple romain. Plus tard, on attribua ce genre de monument aux druides. On le croit encore en France dans les milieux populaires. Nous ne réfuterons pas ici cette notion devenue impossible à soutenir et dont le seul intérêt présentement est de dépister sur les cartes des pierres qui pourraient être mégalithiques (« Chaîne des Druides », « Pierres druidiques », etc.).

L'a-t-on remplacée par des données certaines quant à l'âge des pierres levées ? Rien n'est moins sûr. La préhistoire est le domaine des vérités provisoires.

Détail remarquable : plus on étudie la question, plus le degré d'antiquité des mégalithes s'élève. Chaque perfectionnement dans les méthodes de datation leur fait prendre un coup de vieux supplémentaire. Nous pouvons aujourd'hui sans crainte d'erreur majeure nous ranger à l'opinion de Bernard Wailes, spécialiste américain de la préhistoire européenne lorsqu'il dit : « Il s'agit peut-être des plus vieilles constructions qui aient été élevées de main d'homme. »

On n'en doutera pas en apprenant que le plus vieux dolmen connu, retrouvé dans la vallée de la Dordogne, appartient au paléolithique supérieur, qu'il a donc été construit plus de 10 000 ans av. J.-C., ainsi que l'attesterait la datation au carbone 14 d'un squelette qu'on y a trouvé. (Nous dirons ce que nous pensons de l'interprétation funéraire des dolmens. Il n'en reste pas moins qu'on les a utilisés à certaines époques pour y mettre des morts, ce

que nous considérons comme un remploi. Il serait étrange qu'on ait alors inhumé des morts d'une époque antérieure et le monument cité a au moins l'âge de son occupant.)

Depuis la date de leur érection, des menhirs ont eu le temps d'être recouverts par la montée des océans, tels ceux que l'on voyait naguère encore à l'est de la pointe de Penmarc'h sous 6 mètres d'eau, tels ceux de la côte de Vendée repérés par le docteur Baudouin[9]. Tels autres, en Vendée également, sont entièrement recouverts par le sable. Tous, affirme Baudouin, sont plantés sur des terrains anciens, le plus récent étant le pliocène.

Comment avoir des appréciations plus exactes ? Les archéologues ont cru trouver l'arme absolue avec la mise au point de la datation par le carbone 14, à qui l'on doit effectivement beaucoup mais qui est loin de fournir les certitudes sur lesquelles on voudrait s'appuyer. En premier lieu, cette méthode est utilisable pour les débris organiques et pour eux seuls. On ne date pas un minéral, donc une pierre, par ce moyen. D'ailleurs, si on le pouvait, ce serait l'âge de la pierre elle-même que l'on obtiendrait et non celui de son utilisation comme élément de construction, seule information ayant de l'importance dans le sujet qui nous occupe. S'il s'agissait de blocs sortis des profondeurs de la terre, il serait envisageable, par d'autres techniques, de calculer depuis combien de temps ils en ont été extraits en étudiant les modifications subies par la partie superficielle de la roche par suite de l'exposition à l'oxygène de l'air ou aux intempéries. Mais, indépendamment des aléas impliqués par de telles techniques, nous avons dit que les blocs employés par les constructeurs n'avaient la plupart du temps pas été extraits mais trouvés tels quels. Combien de fois les blocs dressés présentent sur une de leurs parties verticales une surface grêlée par les égouttements d'eau, subis alors qu'ils étaient encore couchés sur le sol !

Ce que l’on peut dater par la méthode du carbone 14, ce ne sont guère que des débris organiques retrouvés dans les monuments ou à leur entour. Pour les menhirs, la démarche semble particulièrement sujette à caution. C’est sans grande conviction, croyons-nous, que P.-R. Giot mentionne les morceaux de charbon de bois et les débris de poterie et d’outils en silex insérés dans leur calage. Personne ne chante victoire devant de pareilles trouvailles. Nous n’avons consulté nulle part de publication affirmant : « Tels débris retirés du calage d’un menhir n’ont pu y être introduits qu’au moment de la construction. » Ou : « Ces débris étaient d’une taille suffisante pour qu’on puisse les identifier sûrement et en quantité convenable pour permettre une analyse au radiocarbone », celle-ci requérant, on le sait, un certain volume pour être tentée dans des conditions scientifiques acceptables.

Un calage, c’est en définitive n’importe quel mélange de cailloux entassés empiriquement ; il peut présenter des vides, il fournit le gîte à de petits animaux, il est fouillé par toutes sortes de rongeurs, il est traversé par les eaux d’écoulement chargées de tous les déchets possibles, notamment ceux qu’auront laissés au pied du monument les campements humains au long des siècles. En effet, nous le verrons, les mégalithes ne sont pas construits dans le désert, ils étaient situés sur des lieux de passage ; les tribus nomades devaient être tentées d’installer leur tente ou leur cabane à l’ombre d’un menhir plutôt qu’en rase campagne, quand cela ne serait que pour allumer leur feu à l’abri du vent.

Ce qu’on analyse, dans ce cas, c’est effectivement du charbon de bois, mais on peut en dater des milliers d’échantillons sans faire avancer d’un pouce la solution du problème.

Giot poursuit d’ailleurs en parlant des dépôts d’or et, de bronze, vestiges de l’époque gallo-romaine, que l’on trouve au voisinage et « qui ne doivent pas faire illusion ». Rien ne

doit faire illusion et surtout pas le carbone 14. Dans les tumulus et les dolmens, les matières à analyser sont souvent plus abondantes. Mais dans ce cas aussi, que prouvent les résultats obtenus ? Si le monument contient des tessons de poterie, des morceaux d'outils, des ossements, cela veut dire qu'il est au moins aussi ancien que ces poteries, ces outils et ces ossements. Mais non, comme on veut absolument nous l'imposer, qu'il a le même âge que ces objets. A moins qu'on n'ait la certitude que le dolmen a été érigé dans le but réel de contenir ces ossements et ce qui les accompagnait : les morceaux de vaisselle cassée que l'on qualifie de mobilier funéraire. Autrement dit, à moins que l'on ne considère les dolmens comme des tombes. Mais nous allons voir que cela n'est pas.

Le radiocarbone donne, pour les dolmens et chambres tumulaires, un âge minimal qui est déjà respectable d'ailleurs. Voyons donc ce qu'il nous apprend, tout en sachant que les mégalithes sont probablement encore plus anciens.

C'est vers 1960 que l'on a entrepris ce type de test pour les dolmens de Bretagne, qui allaient en sortir confirmés dans la grande antiquité que certains leur attribuaient. En 1967, le professeur Colin Renfrew, de l'université de Southampton, pouvait démontrer leur antériorité sur les pyramides d'Egypte et les constructions babyloniennes. Il donnait comme fourchette d'âge — 3800 — 1700.

Tout en reculant les dates par rapport à ce qui était admis jusqu'alors, le professeurs Renfrew ne provoquait cependant pas de révolution, puisque l'époque mégalithique restait dans les limites de l'âge du bronze et du cuivre, où on aimait la cantonner.

Mais déjà l'application de la méthode faisait frémir les adversaires des bouleversements de manuels en indiquant quelques dates inconvenantes, alarmantes, propres à semer le trouble dans les consciences. Voici par exemple le

tumulus du Mont-Saint-Michel, à Carnac, qui présente une chambre dolménique centrale et des chambres ou coffres latéraux, fouillés à partir de 1862. Le laboratoire des faibles radioactivités, à Saclay, procéda en 1961 aux analyses et donna des résultats qui différaient selon les coffres : — 2920, — 3120, — 3760. Ce n'était pas encore bien grave, cela le devint quand les débris d'un coffre dénoncèrent une antériorité extrême sur les autres : — 6650 et — 7030.

Rien n'allait plus : le tumulus, déjà gênant, qui avait dû être, avant les pyramides, le plus grand monument du monde, avec ses dimensions imposantes, sa hauteur de 12 mètres, ses 125 mètres de longueur, se révélait avoir servi pendant plus de 4 000 ans (car il est impossible d'expliquer autrement la différence d'âge des débris analysés) au lieu de s'être sagement refermé sur ses caveaux dans l'attente du jugement dernier ou de la pioche des archéologues.

Devant ces révélations désagréables, les explications les plus élaborées furent mises en avant. P.-R. Giot émit l'hypothèse que les constructeurs avaient employé, dans certaines parties du monument, du bois fossile.

Mais l'aventure du radiocarbone ne s'arrêta pas là. La critique de la méthode elle-même allait faire accomplir aux mégalithes un nouveau bond dans le passé. On sait sur quel principe elle repose : l'air que nous respirons contient un isotope radioactif du carbone issu du bombardement de la haute atmosphère par les rayons cosmiques. Ce corps, combiné avec l'oxygène pour former un gaz carbonique de formule C^{14} O^2, pénètre dans les tissus des organismes vivants, végétaux et animaux, où il se désagrège ; mais, par suite de l'absorption constante qui en est faite par ces organismes, il se renouvelle et y reste en quantité sensiblement égale aussi longtemps qu'ils sont en vie. Lorsque la mort survient, la désintégration n'est plus compensée et la teneur en molécules de C^{14} O^2 ne cesse de

diminuer. Il suffit de l'évaluer par les moyens les plus adéquats pour connaître, avec une marge d'erreur également fixée par l'analyse, le moment où l'organisme est mort.

L'infaillibilité de ces mesures aurait pu devenir un dogme archéologique si d'autres méthodes concurrentes ne s'étaient trouvées en désaccord avec certains résultats. Celle qui porta le coup le plus dur au radiocarbone est la dendrochronologie, datation par les anneaux de croissance des arbres.

Une telle méthode ne saurait rivaliser avec la précédente, cela va de soi, que si le matériel qu'elle utilise lui permet d'embrasser une période de temps suffisamment longue. Or il existe des arbres qui vivent plusieurs milliers d'années. L'Université d'Arizona, à qui revient le mérite d'avoir entrepris ces essais comparatifs, employa un certain pin à épines dont le plus vieil individu en vie aurait 4 600 ans.

Sur la coupe du tronc, un anneau correspond à une année. Mais tous les anneaux ne sont pas de même épaisseur ; celle-ci est fonction des variations climatiques annuelles. Deux arbres ayant vécu à la même époque (et dans la même région) présenteront par conséquent des coupes identiques ; si leurs existences se chevauchent dans le temps, une partie seulement de leur coupe offrira le même « spectre ». Comme il est possible de prendre en compte sans inconvénient des individus morts depuis longtemps (et même fossiles), à condition que les troncs soient suffisamment bien conservés, la période étudiée peut dépasser de beaucoup la durée de vie d'un *pinus aristata,* ce qui nous donne un nombre confortable de millénaires.

Mais où intervient la comparaison avec le radiocarbone ? Elle est permise par le fait qu'un anneau de croissance cesse, l'année qui suit sa formation, d'absorber du carbone 14 ; il se comporte donc à cet égard comme un organisme

mort et on peut le dater comme on date un foyer néolithique ou un fémur de l'âge du bronze.

Normalement, les résultats doivent être les mêmes avec les deux méthodes : celle qui consiste à compter les anneaux à partir de la périphérie et celle qui calcule le nombre de rayons gamma émis par le bois pendant une minute.

Or, il se trouve que les résultats sont différents à partir d'un certain degré d'ancienneté et que l'écart s'accuse plus on s'éloigne dans le passé : la datation par le carbone est sous-évaluée par rapport à celle de la dendrochronologie.

Si le carbone me donne, par exemple, 2500 ans av. J.-C., le comptage des anneaux me dit : 3200. Que s'est-il donc passé ? En raisonnant logiquement, nous voyons que l'âge attribué par le procédé mis en cause dépend de la teneur de l'objet en carbone radioactif. Si l'âge est sous-estimé, c'est que l'objet contient une quantité plus grande qu'il ne devrait de cette substance. Deux hypothèses se présentent : ou bien celle-ci ne s'est pas désagrégée aussi vite qu'on croyait qu'elle devait le faire ; ou bien elle se trouvait au départ en plus grande quantité qu'on l'avait admis.

C'est la deuxième hypothèse qui est la bonne et l'on s'aperçoit qu'un paramètre était faux : on avait posé en principe que la quantité de C^{14} O^2 présente dans l'atmosphère était invariable selon les époques, qu'elle n'avait jamais changé au moins depuis que l'homme se trouvait sur cette terre. Apriorisme erroné, hypothèse de travail qu'on avait fini par admettre comme un dogme.

Une des conséquences de la rectification apportée est qu'il faut augmenter les chiffres retenus jusqu'ici, à partir de la fin du Ier millénaire avant Jésus-Christ. 2 000 devient 2 500, 2 500 devient 3 200, et ainsi de suite. Nous sommes par conséquent autorisés à situer aux alentours de l'an 4800 av. J.-C. les plus anciens dolmens bretons. On voit la

position critique du tumulus Saint-Michel, dont la plus vieille utilisation franchit le mur du mésolithique et se rapproche dangereusement du dolmen de Dordogne qui battait tous les records d'ancienneté. Dangereusement, en vertu de la réserve préalable que nous avons faite, car cette escalade qui se manifeste dans la datation des mégalithes ne s'applique toujours qu'aux débris organiques trouvés dans les dolmens.

Alors, jusqu'où ira-t-on ? Voilà les mégalithes partis pour un voyage incontrôlé vers la nuit des temps, en un zoom affolant qui les éloigne de nous. Nous ne les poussons pas, mais nous ne cherchons pas non plus à les retenir. Pourquoi cette tendance à les faire plus jeunes qu'ils ne sont ? Il semble que la très haute antiquité de l'homme effraie, comme l'infini des étoiles, et que soit difficile à supporter l'idée que des ancêtres aussi lointains aient réalisé des performances que nous croyions posséder en propre. Le rajeunissement des mégalithes est une tentative parmi d'autres pour apprivoiser le mystère. Ce qui n'est pas le meilleur moyen de parvenir à le percer.

5

Des monuments qui ne ressemblent à rien de connu

La projection dans le passé a une autre conséquence déroutante pour les idées admises : elle détruit la filiation orientale des mégalithes. Car enfin pour être le père de quelqu'un, il faut quand même être né avant lui !

La *tholos* mycénienne, outre le fait déjà signalé par nous qu'elle n'a rien de commun avec le dolmen (une voûte en encorbellement est tout le contraire d'un plancher monolithique posé horizontalement sur des poteaux), lui est postérieure d'au moins mille ans. On ne peut plus soutenir raisonnablement qu'elle a influencé les constructeurs de mégalithes. Pas plus qu'on ne peut continuer à suggérer (comme on l'a fait pour Stonehenge) que ces derniers sont des copies maladroites des temples babyloniens ou égyptiens. Il est surprenant qu'il ait fallu attendre les progrès de la datation pour que certains abandonnent des idées aussi inadéquates et, en vérité, aussi peu scientifiques. Il est encore plus surprenant que certains n'en démordent pas encore.

Les singularités de la construction mégalithique ne se limitent pas à ce que nous avons déjà dit. N'en est-ce pas une autre que ces figures géométriques dessinés sur le terrain à l'aide de pierres de grandes dimensions, sans qu'on en puisse deviner l'usage ? Un cromlech, qu'il soit circulaire, elliptique, rectangulaire ou carré, ce n'est pas un édifice destiné à protéger les hommes des intempéries, ou d'un ennemi extérieur, comme pourrait l'être un palais,

une maison, une forteresse, ni à mettre à l'abri des troupeaux, à l'instar d'une bergerie. C'est une construction ouverte à tous les vents ; l'écartement entre les menhirs qui la constituent élimine l'idée qu'ils auraient pu être reliés entre eux par des matériaux périssables, aujourd'hui disparus, ou supporter un toit. Les alignements, qui courent parfois sur des kilomètres, ne sont pas davantage des systèmes clos ou qui auraient pu l'être dans un premier état.

On a pensé à des temples dédiés à quelque culte de plein air. L'idée souffre d'un manque de confirmation du côté des indices palpables ; le moins que l'on puisse dire est qu'elle est peut-être juste mais que rien ne vient l'étayer. Elle a contre elle aussi — mais l'objection est relative — qu'un temple est généralement fermé ou du moins qu'il comprend une partie fermée : les prêtres aiment bien le mystère.

Le paradoxe peut s'exprimer de la façon suivante : les mégalithiques font partie des constructeurs qui se sont donnés le plus de mal pour réaliser leur projet et ils sont en même temps ceux dont on voit le moins à quoi leurs constructions pouvaient servir. On doit reconnaître, après avoir fait le tour des monuments élevés de la main de l'homme, qu'un alignement comme celui du Ménec ou de Kermario est sans exemple. La grande muraille de Chine — si elle existe selon les descriptions qu'on en donne[10] — est sans conteste une réalisation extravagante. Mais au moins contribuait-elle à préserver l'Empire céleste des pillards de la Mongolie extérieure.

Les menhirs ont été occasionnellement assimilés à des idoles. Cette notion, elle aussi, manque de preuves en ce qui concerne l'époque considérée. Aux temps de l'évangélisation des Gaules et pendant tout le Moyen Age, la colère des prêtres se déchaîna sur eux et fut cause de nombreuses destructions. Mais à y regarder de près et en comparant les légendes restées attachées aux « pierres

folles », celles-ci étaient moins des objets de vénération ou d'adoration que des talismans ; les cérémonies qui s'y déroulaient relevaient plus de l'incantation magique que du culte religieux.

On remarque une tendance à qualifier de cultuel ce qui, dans le passé, ne semble avoir aucun usage défini. On se prive peut-être, ce faisant, de découvertes qui bouleverseraient l'histoire. On multiplie en tout cas le nombre des peuples exclusivement tournés vers les réalités spirituelles. Il nous vient parfois le soupçon que le fameux « âge théologique » de l'humanité est une création du positivisme, qui s'est montré dans son analyse moins positif qu'il ne le croyait. Pour ce qui est de nos mégalithiques, c'est le seul esprit scientifique que nous invoquerons en demandant que, sauf confirmation du contraire, on ne fasse pas autant de dieux de ces dizaines de milliers de pierres dressées, dont le seul caractère religieux certain vient des croix et des instruments de la Passion qu'y a fait graver ci et là le clergé catholique du Moyen Age.

Les cromlechs nous fournissent une autre indication propre à préciser le « profil » du constructeur de mégalithe. Transporter des pierres de 100 tonnes, cela peut en définitive n'être que l'œuvre d'un butor au front court désireux de développer sa musculature (mythe de Sisyphe revu par Paul Valéry). Mais ce butor ne plantait pas ses menhirs n'importe comment. Ses formes géométriques n'étaient pas approximatives. C'est le mérite d'Alexander Thom d'avoir montré la variété des figures dans lesquelles on ne voit de prime abord que des « ronds ». Pour tracer sur le terrain certains ovales ou certaines ellipses, des constructions géométriques complexes ont été nécessaires, elles supposaient par exemple la connaissance des propriétés du triangle rectangle, savoir qui pour un néolithique moyen était nettement au-dessus de son âge.

Comment expliquer aussi le positionnement en altitude de monuments tels que les dolmens de la vallée de la Cisse,

dans le Loir-et-Cher[11], qui sont tous à la cote 110, quelle que soit leur situation par rapport à la rivière (haut de pente, flanc de vallée) ; si un tel résultat n'est pas dû au hasard, il suppose des connaissances en altimétrie assez étonnantes. Quant au but recherché, il rejoint la provision d'énigmes posées par ces étranges bâtisseurs.

Une autre curiosité est l'existence ou non d'un tumulus recouvrant le dolmen. Ce tumulus, fait de terre ou de pierres (dans ce cas, on l'appelle aussi caïrn), doit avoir une importance, quelle que soit la raison d'être des dolmens ; il a réclamé un effort différent, qui ne nous étonne pas outre mesure car nous voyons comment ces collines artificielles peuvent être élevées sans moyens techniques particuliers, mais au moins n'a-t-il pas été réalisé par hasard. On a imaginé, pour unifier, que tous les dolmens avaient été primitivement recouverts d'un tumulus. Ceux qui n'avaient plus le leur, c'était parce qu'ils en avaient été privés au cours des âges par les eaux de ruissellement. Pour contrecarrer cette curieuse démarche intellectuelle, il a fallu invoquer différentes observations courantes : à tel endroit, la situation du monument sur une hauteur escarpée excluait qu'il y ait jamais eu un tumulus, à moins de supposer le déplacement d'une véritable montagne de terre. A tel autre, c'est l'absence de terre dans les environs qui prêchait en faveur du dolmen nu ; si l'on avait élevé un caïrn, où étaient donc passées les pierres ? Et puis il y avait les milliers de dolmens où ne se révélait aucune trace de tumulus ; sur quoi se fonder pour dire qu'il y en avait eu un autrefois ?

Pour l'Indre-et-Loire, la publication déjà citée du C.N.R.S. fait sienne la remarque de Denizot : « Aucun dolmen franc ne fournit la moindre apparence d'avoir été doté d'un tumulus : le monument se présente campé sur le sol uniforme tout autour. » L'équipe qui a travaillé sur le Loir-et-Cher n'accepte pas, en ce qui concerne son territoire, ce

jugement d’ensemble et fournit des raisons convaincantes à propos de plusieurs dolmens. Restons pour l’instant sur cette idée de tumulus non indispensable, nous réservant de revenir sur la question dans un chapitre ultérieur.

Et continuons d’énumérer les données du mystère en disant un mot des camps si souvent liés sur le terrain aux mégalithes. Pierre Georgelin, qui a parcouru ceux de sa Bretagne et les a étudiés sans prévention, en donne les caractéristiques suivantes : surface variable (de 300 à 30 000 m^2) ; formes variées, plus souvent courbes ; situation au niveau de l’environnement, mais parfois en surplomb et parfois en dénivellation ; nombre d’enceintes variables ; tumulus central ou excentré, ou inexistant ; situation fantaisiste : sur une hauteur, à contre-pente ou en fond de cuvette ; pas de vestiges d’habitation ; pas ou peu de points d’eau à proximité ; pas d’entrées ; enceintes inclinées vers l’extérieur, côté vertical vers l’intérieur.

Ajoutons que les camps bretons sont situés dans des zones à tumulus, non à dolmens, qui sont aussi des zones dépourvues de pierres de construction.

Et n’en disons pas plus pour l’instant. La présence des camps à levée de terre épaissit un peu plus le mystère des mégalithes.

Surtout si nous traversons la Manche pour examiner dans la région de Stonehenge les 50 kilomètres carrés de plaine bouleversés par de gigantesques travaux de terrassement composant des enceintes telles que celle d’Avebury, capable d’accueillir deux cent cinquante mille personnes, ou le *cursus,* rectangle de 3 kilomètres sur 100 mètres, délimité par un fossé doublé d’un talus. Des quantités de camps semblables existent en Angleterre méridionale. Ils sont antérieurs au cromlech de Stonehenge. Deux traits communs avec les camps bretons : ce n’étaient pas des villages dont les levées de terre auraient constitué les remparts (absence de traces de foyers ou d’occupation

permanente) ; ils n'étaient pas défensifs (dans les camps bretons, côté talus tourné vers l'extérieur ; dans les camps anglais, large rampes d'accès tous les 20 mètres).

Voyons maintenant un autre aspect apparemment incompréhensible de l'univers mégalithique : les alignements compacts dont Carnac est l'exemple le plus étonnant parce que le mieux conservé, avec ses 2 935 menhirs encore debout.

Pourquoi cette débauche de pierres et l'ordre systématique, quoique indéchiffrable, qui a présidé à leur mise en place ? Les onze rangs du Ménec, les dix de Kermario et les treize de Kerlescan irritent beaucoup plus la curiosité que si un chiffre identique avait été adopté d'un bout à l'autre. Il en est de même pour la hauteur décroissante des pierres d'ouest en est dans chaque série. Le caractère intentionnel de telles variations est certain. On peut dessiner des figures qui n'ont aucun sens (sauf pour le psychanalyste) sur le bloc-notes du téléphone, sans même s'en rendre compte et en les oubliant aussitôt après. Mais pas sur un champ, avec des pierres qui pèsent des tonnes.

La même remarque peut être faite à peu près partout où il y a des alignements. A Lagat-Jar, dans la presqu'île du Crozon, par exemple, bien que cet ensemble participe autant du cromlech quadrangulaire que de l'alignement : une des branches du carré ouvert qui figure dans sa partie centrale rompt avec la ligne droite qu'il avait épousée sur la moitié de sa longueur, pour s'incurver bizarrement vers le centre de la figure. Ce défaut est trop visible pour avoir échappé aux bâtisseurs. S'il est fortuit, il a toutes les caractéristiques d'un accident dû à une machine qui se détraque, mais nous n'allons quand même pas poser en principe que les menhirs étaient plantés à la machine ! S'il est fait exprès, il a une signification. Laquelle ?

A toutes les questions que posent les mégalithes, y a-t-il une réponse du côté de leur répartition géographique ?

Pour ceux qui se sont jusqu'ici penchés sur cet aspect du problème, elle offre une inconnue de plus. Voici les observations que l'on peut faire à ce propos :

- les mégalithes ont une forte préférence pour les régions peu éloignées de la mer ;
- à l'échelle du globe, le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne forment pas une traînée continue. Les énormes hiatus que l'on remarque entre la Corée et l'Inde, l'Inde et la Palestine, la Palestine et l'Europe extrême occidentale ne prêchent guère en faveur de l'extension par cheminement d'une « civilisation mégalithique » ;
- les îlots africains (Sénégal, Abyssinie, etc.), américains (Argentine) ou d'Europe centrale (Crimée,…) n'accréditent pas davantage une telle thèse ;
- à l'échelle de l'Europe de l'ouest, la pénétration ne semble pas s'être faite par voie de terre ; des hiatus le démontrent, comme celui qui s'ouvre entre le groupement français et celui de l'Allemagne du Nord ;
- si le Moyen-Orient est le berceau des mégalithes, on s'étonne de leur rareté aux alentours de ce berceau et du saut énorme qu'ils ont dû faire pour atteindre d'un seul coup l'extrémité occidentale de l'Europe.

En résumé la manie de planter des pierres volumineuses dans le sol et de fabriquer des chambres dolméniques ne s'est pas propagée selon des modèles connus, comme l'art gothique ou comme l'Islam. Ces constructions ont une parenté trop évidente pour qu'on les suppose entreprises spontanément par des peuples qui ne se seraient pas concertés (« A un certain stade d'évolution tous les peuples font des mégalithes comme à un certain âge tous les enfants dessinent des maisons »). A ce titre, on devrait trouver des ziggourats en Suède et des églises romanes au Japon. La répartition des mégalithes sur la terre ressemble à ce qu'un peintre obtiendrait en secouant son pinceau sur

un globe en rotation. Elle suggère de façon inquiétante l'idée de constructeurs s'intéressant à l'ensemble de la planète et s'y attaquant en plusieurs points éloignés les uns des autres.

Qui pouvait avoir de notre satellite une vue aussi « globale » ? Qui bénéficiait du recul nécessaire ? Pas les malheureux chasseurs de bison de la préhistoire qui arpentaient laborieusement les terres sauvages de nos régions. Qui donc alors ?

Quand nous avons commencé, il y a de longues années, à nous intéresser au problème des mégalithes, les multiples impossibilités que nous y décelions aboutissaient toutes à une conclusion : ces monuments ne sont pas l'œuvre des hommes. Ceci posé, il faut bien que quelqu'un d'autre soit intervenu. Les humanoïdes d'une planète différente par exemple. Hypothèse extravagante, mais nous n'y pouvons rien. Les faits qu'il nous reste à exposer vont lui faire prendre une singulière consistance.

6

Brève promenade à travers les mégalithes

Il y a d'honnêtes gens qui n'ont jamais vu un mégalithe. C'est se priver d'une connaissance essentielle que d'entretenir cette lacune. C'est également se priver de la véritable « approche » du problème. Beaucoup plus que les chiffres que nous avons cités dans les précédents chapitres, la rencontre avec les témoins de l'aventure sur laquelle nous nous proposons de jeter une nouvelle lumière donne le sentiment profond qu'il existe un mystère, une énigme encore non résolue.

Malgré leur nombre, ils ne sont presque jamais faciles à trouver. Il y eut probablement une époque à laquelle les touristes s'y intéressaient davantage ; elle a laissé pour une certaine quantité de pierres remarquables ces écriteaux en bois, souvent complètement effacés quand ils ne reposent pas sur le talus, séparés du poteau qui les portait et brisés en deux morceaux. Si l'on veut trouver une « pierre levée », il faut d'abord savoir qu'elle existe ; ensuite ce n'est qu'en interrogeant les habitants de la commune et principalement les paysans, qu'on parvient à la situer.

La Bretagne est mieux lotie, car il est admis qu'elle est le pays des mégalithes ; on ne peut y aller sans faire visite à un menhir pas plus qu'on ne va en Hollande sans s'offrir un moulin. Et cependant, les pierres bien signalées restent une infime minorité, exception faire pour les curiosités reconnues d'utilité publique, telles que Carnac.

Pour le reste de la France, c'est par hasard que le voyageur apprend l'existence de tels monuments que seuls les guides très détaillés songent à lui signaler. Nous ne

pouvons que conseiller à ceux qui flairent avec nous la présence d'un secret important, de s'obstiner.

C'est après avoir franchi la Creuse qu'il faut quitter la Nationale 10 pour se rendre à Draché, en Indre-et-Loire. Oui mais le bourg est situé, sur la carte, à droite lorsqu'on va de Châtellerault à Tours ; le menhir est à gauche. Bourg perdu où dans la journée on ne rencontre pas âme qui vive. Ou peut-être est-ce parce que nous sommes en plein hiver ? Rien n'indique cependant une vie bien intense à quelque saison que ce soit ; les jeunes doivent aller danser ailleurs et les distractions se prendre, pour tous, dans les lieux plus fréquentés, à Sainte-Maure, sur la Nationale, où à La Haye-Descartes.

Pour parvenir au menhir des Arabes (ou des Erables), il est indispensable de trouver un paysan dehors. Son visage s'éclaire : « Ah ! la pierre percée ! » Il existe une complicité apparente entre les gens de la terre et les mégalithes ; ils sont amusés et flattés qu'on leur en parle, qu'on vienne voir de loin celui ou ceux qu'abrite leur commune.

Nous avons sur une page de carnet le croquis que nous fit celui-ci : retourner sur la grande route, remonter vers Tours, prendre une vicinale à gauche… Et, en définitive, il faudra laisser la voiture pour emprunter un sentier herbu le long d'un bois. Le champ contigu a été labouré trop âprement, le soc a mangé le sentier ; nous passons et repassons avant de comprendre que c'est là qu'il faut nous enfoncer dans la campagne. Nous suivons la lisière du bois sur quelques centaines de mètres, prenons légèrement sur la droite et tout à coup il est devant nous, au milieu d'une prairie, dans le silence, sous la bruine. Plaque de grès haute de 3,50 m, percée aux deux tiers de sa hauteur d'un beau trou rond terminé en pointe vers le bas comme un cœur de carte à jouer, la Pierre Percée est aujourd'hui à l'écart de tout, comme dans un monde à part. On a l'impression de la surprendre, de violer sa solitude. Quelle garde insolite continue-t-elle à monter ? Ceux qui l'ont

placée là ont voulu travailler pour l'éternité ou tout au moins pour des millénaires ; ils ont réussi. Elle a un peu bougé, elle est inclinée vers le sud. D'autres menhirs, beaucoup d'autres, sont restés droits comme des ifs. On ne peut d'ailleurs pas affirmer que la pierre de Draché ait cédé à un mouvement de terrain, elle a peut-être toujours été comme cela. Son inclinaison voulait peut-être dire quelque chose. Et le trou ? Que devait-on voir en passant son regard au travers ?

Laissons ces questions en suspens. Poursuivons notre petit tour à travers les mégalithes. C'est dans la lumière fléchissante d'un soir d'été que nous cherchons le menhir de Kergadiou au nord-ouest du Finistère, dans la commune de Plourin. La coopération des autochtones ne laisse rien à désirer ; ce qui nous a fait perdre plus d'une heure depuis que nous sommes à pied d'œuvre, ce sont les chemins embrouillés que les Guides, nous avons pu le constater par la suite, qualifient de « dédale ». Et pourtant le menhir de Kergadiou est fait pour être vu, avec ses 2 mètres de diamètre et ses 10 mètres de haut. C'est un magnifique fuseau bien découplé qui tranche sur son environnement et non de ces pierres aux contours imprécis si facilement absorbées par la végétation environnante (la végétation qui les environne *maintenant,* qui n'existait pas au moment où cet endroit fut choisi). Quand nous voyons enfin le menhir de Kergadiou, il est contre notre nez, merveilleux envol de la pierre, profil racé dont les 90 tonnes ont l'élégance des gens qui ne paraissent pas leur âge : celui-ci ne paraît pas son poids.

Mais on ne voit pas le menhir de Kergadiou sans son frère. Ils sont deux. Le plus gros, qui atteint les 130 tonnes, est oblique, presque couché, comme si on n'était pas arrivé à le mettre debout. Ou comme s'il était tombé. Les deux suppositions sont fauses : nous étions prévenus avant d'aller les voir, ce qui nous a aidé à former notre jugement, par ce qu'en a écrit Georgelin : le menhir ne peut pas être

tombé, il n’aurait pas cette position, fiché dans la terre mais en biais, formant un angle de 20° seulement avec le sol. La partie enfouie aurait arraché la terre du côté opposé à la chute « avec la puissance d’un bulldozer » en vertu du principe du levier (10 mètres d’un côté, 2 mètres de l’autre). « Il est impossible à une colonne rigide, élevée verticalement sur terrain dur, de s’encastrer de cette façon dans le sol par suite d’une rupture accidentelle de son équilibre[12]. » Le second menhir de Kergadiou a été planté dès l’origine comme il se présente aujourd’hui à nos yeux. Nous reviendrons aussi sur ce problème.

Sur le bord de la Loire, à 15 kilomètres en aval de Saumur, le dolmen de La Madeleine, commune de Gennes, est un monument non négligeable, avec sa chambre de 12 mètres de long que trois pierres de chaque côté suffisent à clore, surmontées de trois dalles de couverture hissées à 2,50 m du sol. Le matériau est assez fruste, l’expression de dolmen rustique vient à l’esprit, elle n’a sans doute rien d’objectivement justifiable ; la présence en son milieu d’un four à pain y est certainement pour quelque chose, il fut ajouté par les fermiers sur les terres desquels se trouve le dolmen ; cas de réemploi fréquent et d’assimilation de l’appareil mégalithique à la vie des campagnes françaises. Il n’est pas inutile de faire cette observation qui peut sembler accessoire mais dont nous tirerons parti par la suite. Au début du siècle, l’allée couverte de Bagneux servait d’écurie à quinze chevaux ; aujourd’hui, intégrée dans le tissu urbain, elle est enclavée dans la cour d’un café, le patron y entrepose ses chaises pliantes et ses bouteilles vides. Ne nous plaignons pas trop : le four à pain de La Madeleine a peut-être sauvé le dolmen, comme d’autres ont survécu à travers champs pour avoir servi — et servir parfois encore — de cabane à outils. A Maranzais, sur la route de Thouars à Mirebeau, nous débusquons involontairement un gros lièvre qui avait son gîte au pied

d’un support, il nous confirme la faible fréquentation du beau dolmen placé en bordure d’un chemin herbu et qui ne gêne pas le passage de la charrue. Il est un exemple, parmi beaucoup, de calage des dalles de couverture au moyen de pierres de faibles dimensions. Les petits dolmens sans importance éparpillés dans les champs apportent souvent leur contribution de problèmes techniques à l’ensemble du phénomène mégalithique. Celui de Chassigny, sur la route de Terzay à Saint-Laon (Vienne), n’a sans doute rien de particulier que de posséder une dalle de couverture d’un mètre d’épaisseur, ce qui ranime une nouvelle fois le flambée des « pourquoi ? » et des « comment ? ». A Neuville-du-Poitou, la dalle principale est cassée en deux, le dentelé des deux morceaux se raccorde parfaitement à ceci près que l’érosion l’a considérablement émoussé. On doit voir dans cette fracture un accident très ancien ; à quoi l’attribuer ?

Moins prestigieuse, la plaque de grès de Coulmier-le-Sec, dissimulée dans un fouillis de sapins sur la route de Villaines-en-Duesmois (Côte-d’Or). Elle ne mesure que 2 mètres de haut, sa largeur au pied a la même dimension, pour une épaisseur moyenne de 50 centimètres. Nous l’avons cherchée longuement, en dépit d’indications très précises fournies par un paysan. Le menhir de Coulmier-le-Sec ne se voit aujourd’hui qu’à proximité immédiate. Ce qu’il a de commun avec Draché c’est un trou qui le traverse complètement, à la partie inférieure. Le reste de sa surface est profondément marqué par ce qu’on ne peut plus appeler des « cupules » ou petites coupes, car elles ont plutôt la profondeur de flûtes à Champagne. Cet aspect, que l’on attribue à une érosion par l’eau, antérieure en tout cas à la construction du menhir, se retrouve souvent, en plafond du dolmen de Beaupréau, et d’un autre dolmen sis à Gennes, par exemple, ou à la « Pierre-Potelée » de La Fontaine-Saint-Martin. Ce que l’on peut dire, c’est que ce relief lunaire est suffisamment remarquable pour que les

habitants de la région l'aient noté comme une particularité et pour avoir valu son nom à la pierre qui en est affectée. Il ne s'agit donc pas d'un phénomène courant dans la région considérée.

A La Fontaine-Saint-Martin, comme à Coulmier-le-Sec, le menhir est accompagné, sur le premier site, d'une autre pierre plus petite de moitié (« la mère » mesure 4 mètres, « la fille » 2 mètres) ; sur le second, de deux autres petits menhirs placés de 5 mètres en 5 mètres sur une ligne orientée strictement nord-sud. Des groupements de ce genre se rencontrent fréquemment. Ils se distinguent des pierres jumelées, qui sont de taille équivalente. Ici, la ou les pierres ajoutées au menhir principal n'ont pas pour objet de lui faire pendant. Elles apparaissent comme une sorte de ponctuation chargée de modifier la signification du menhir, de lui faire dire autre chose que ce qu'il dirait exactement s'il était seul.

Nous anticipons quelque peu sur la théorie qui sera exposée plus loin en parlant de signification. Les menhirs et les dolmens doivent-ils signifier quelque chose ? Une maison, un hôtel de ville, un pont ne sont pas là pour signifier. Ils ont été construits pour abriter une famille, des activités, pour permettre de passer l'eau. Pourquoi s'interroge-t-on depuis deux siècles sur la *signification* des mégalithes et des menhirs plus particulièrement ? Parce que l'utilité de ces derniers tombe si peu sous le sens qu'il faut bien leur chercher une raison d'être dans un autre domaine. A y bien réfléchir, il y a dans notre monde peu d'objets qui soient simplement signifiants. Un clocher d'église remplit une fonction pratique : contenir des cloches dont le son portera plus loin si elles sont accrochées à bonne hauteur, avant de recueillir tous les symboles qu'on lui prête. Il servait aussi de repère aux voyageurs — et aujourd'hui aux géomètres — mais ce serait faire trop bon marché de l'égocentrisme humain de croire que les habitants d'une ville aient assuré un effort financier

souvent considérable à l'unique fin d'indiquer leur route aux étrangers égarés.

Si donc les menhirs sont signifiants et rien d'autre, le message qui leur a été confié doit avoir eu une importance considérable pour motiver tous ces efforts.

Ces pierres qui veillent dans des lieux souvent désolés, hors des itinéraires modernes, ont une autre caractéristique : elles inquiètent. De là les tentatives répétées pour effacer leur mystère : leur attribution aux druides, aux Celtes, à l'initiative du bon géant Gargantua. De là les croix chrétiennes scellées à leur sommet ou sculptées sur leur flanc. Pour supprimer la peur de l'inconnu, la tradition populaire accepta même de payer en horreur : elle fit de la table des dolmens l'autel de sacrifices humains, elle trouva sur leur surface les rainures destinées à l'écoulement du sang. Cette réalité paraissait plus rassurante, à tout prendre.

L'inquiétude venait de ce que l'homme ne se reconnaissait pas dans ces ouvrages. Qui, alors, en était l'auteur ?

Menhirs et dolmens furent même taxés de folie. Les « Pierres Folles » sont légion et trompent leur monde car, arrivé au pied, on ne trouve en elles que sagesse bien assise. Qui était fou dans cette affaire ? Celui peut-être qui émettait sur leur origine des hypothèses différentes de celles suggérées par les clercs.

Si la boue des champs gorgés d'eau défend l'approche des mégalithes dans les régions au sol riche, c'est la végétation mortifiante du maquis ou de la lande qui joue ce rôle dans les autres. En Ardèche, comme dans maints cantons de Bretagne, les pierres levées se méritent. Entre les buis et les épineux du canton de Joyeuse, qui possède à lui seul cent soixante dolmens, la progression du marcheur est lente et son orientation peu sûre. Les meilleurs renseignements se glanent ici auprès des chasseurs ou des chercheurs de truffes. Les sentiers qui s'enfoncent dans les

collines se ressemblent tous, la faible hauteur des buissons fait espérer que l'on dominera suffisamment le paysage pour voir de loin le monument cherché. Il n'en est rien. La solitude des lieux nous prive des repères si nombreux dans les zones habitées : la même toison végétale recouvre les vastes étendues où son cachés les monuments qui figurent sur les inventaires.

Nous avons, sur des indications un peu vagues, fouillé 12 kilomètres de route en enfilant systématiquement tous les sentiers qui s'ouvraient sur un même côté et en les suivant sur 500 mètres, pour revenir bredouille de notre quête. Fort heureusement, il existe des chasseurs qui ont dans la tête le compte exact des laies et layons situés sur leur territoire.

Aussi, bien que l'on ne bute pas positivement sur les nombreux dolmens du canton de Joyeuse, on arrive à faire ample provende en montrant un peu d'opiniâtreté.

En allant de Notre-Dame-de-Bon-Secours vers Saint-Alban-sous-Sampzon, on longe, sur une partie du trajet, un petit affluent du Chassezac extrêmement sinueux, enfoncé dans un lit de roches compliquées dont il a été l'artisan ou plus exactement encore l'artiste. Les deux dolmens qu'on y trouve se révèlent à l'une des voltes de la route et l'on pourrait bien les manquer, pierre blanche sur pierre blanche, si l'on n'écarquillait les yeux depuis une demi-heure à leur seule intention.

Ils sont plantés sur l'autre rive, où l'on parvient au prix d'une raisonnable escalade. L'un des deux est encore complet. Bien construit selon les règles de l'art dolménique, il est formé d'un minimum de plaques de calcaire blanc et brille joliment dans le soleil. Le Midi corrige les mégalithes comme le reste, l'impression un peu angoissante des constructions bretonnes ou angevines n'existe pas ici. On pense plutôt à la Grèce et à ses portiques.

Le premier dolmen a son ouverture à l'est, selon une règle qu'on dit générale. Effectivement, beaucoup de dolmens sont orientés de cette façon. Mais son voisin, quelques mètres plus loin, fait culbuter la théorie : il est à l'équerre par rapport au premier et son ouverture est au nord. Voilà, sur un mouchoir de poche, une démonstration parmi d'autres de la faiblesse des idées reçues en matière de mégalithes.

En revanche vers Bon-Secours, nous apercevons un troisième monument, qui se trouvait caché par des rochers lorsque nous roulions dans l'autre sens. Il est détruit en partie mais pas assez pour que l'on ne puisse constater avec certitude que son ouverture est au sud.

A travers cette douzaine d'exemples, on s'aperçoit que chaque monument rencontré confirme la réalité des problèmes déjà soulevés ailleurs ou en pose de nouveaux.

Mais quelles sortes de réponses ont-elles été fournies jusqu'ici ? Et pouvons-nous nous en contenter ?

7

Les Préhistoriens ont horreur du vide

La Tour d’Auvergne fut le premier en France, semble-t-il, à faire état des mégalithes dans ses écrits. C’était à la fin du XVIIIe siècle ; il y a deux cents ans que les « antiquaires » et les historiens tournent autour de ces pierres. Pour trouver quoi ?

Un travail important a été accompli, on se doit de le reconnaître. Nous avons dit la difficulté de fouiller la campagne pour trouver un mégalithe dont on sait l’existence. Honneur aux premiers qui sont partis à la découverte sans même avoir cette première connaissance !

Un monument repéré sur le terrain, il faut en faire un relevé, une description, éventuellement le fouiller si c’est un tumulus, une allée couverte ou un dolmen. Ce travail a été exécuté pour un bon nombre de pierres levées d’Europe. Parfois mal, parfois selon toutes les règles de la stratigraphie. Il faut aussi chercher à établir l’authenticité du mégalithe. Certaines accumulations de pierres ressemblent à un dolmen détruit, il existe des pierres dressées par l’effet de la nature, des blocs abandonnés sur les plaines par des glaciers disparus, des affleurements de roches appartenant au sous-sol, d’énormes cailloux jetés par le ressac dans des positions invraisemblables. Le géologue a son mot à dire, il fait partie des équipes bien constituées.

Mais, tout comme un autre, il lui arrive de ne pas pouvoir se prononcer : des cas restent douteux. Une attitude consiste à les rejeter, ce n’est pas la meilleure. On doit les inscrire — ainsi que certains le font — comme cas douteux.

En préhistoire comme en justice on n’a pas le droit de condamner définitivement tant que plane le moindre soupçon d’innocence.

Disposons-nous aujourd’hui d’inventaires complets et sûrs ? La France est assez bien lotie par rapport à des pays comme la Corée ou les Etats africains. Et pourtant, quand une étude récente paraît — ce qui est fort rare — et qu’elle offre toutes les garanties de sérieux souhaitables, on aperçoit des distorsions sensibles avec les comptes précédents. Prenons les trois inventaires effectués ces dernières années par les équipes du C.N.R.S. et publiés en supplément à *Gallia.* Pour le Loir-et-Cher, nous trouvons 18 menhirs debout et 7 couchés, ce qui fait 25. Cartailhac en indiquait 12 et Mortillet 14. Pour les dolmens du même département, le chiffre de Déchelette (30) est confirmé, à ceci près que cet auteur ne faisait pas état des 12 dolmens ruinés authentifiés par les derniers travaux. Ni des mégalithes disparus, dont une enquête serrée établit l’existence (pour le département : 2 cromlechs, 15 menhirs et 33 dolmens, quantité appréciable, ainsi qu’on peut en juger par rapport à celle des monuments en place).

Pour l’Indre-et-Loire, nous trouvons 15 menhirs debout. contre 5 chez Cartailhac, 8 chez Niel et 20 chez Mortillet. Le compte des dolmens est de 27, il était de 33 chez Déchelette, et Niel avance le chiffre de 60, issu de travaux récents dont il n’indique pas la référence.

Pour le Maine-et-Loire, l’inventaire du C.N.R.S. donne 168 menhirs dont 73 debout, 13 couchés, les autres détruits, contre 47 indiqués par Mortillet et 38 par Cartailhac !

On attend la suite des inventaires du C.N.R.S. Un quatrième est sorti en 1976. A raison d’un tous les quatre ans, il faudra 360 ans pour que la France soit au complet.

La tâche est immense ; les chercheurs qui se chargent d’un département ne vont pas toujours au bout de leur travail, il y en a qui se marient entre-temps, d’autres qui

sont obligés de trouver une situation rémunératrice leur interdisant les innombrables déplacements nécessaires pour passer au crible le territoire qui leur est confié. La lenteur des inventaires est préjudiciable à une étude d'ensemble du phénomène mégalithique ; elle retarde l'étape suivante qui consistera à sortir du carcan des départements, division tout arbitraire, pour dresser enfin une véritable carte de France des mégalithes, puis l'étape où les cartes des différents pays, établies selon des critères identiques, s'ajouteront les unes aux autres, car les frontières nationales n'ont pas plus de réalité aux époques reculées où cette histoire se passe, que les limites départementales.

Un autre inconvénient de la lenteur est la difficulté d'empêcher les destructions. Le remembrement, l'urbanisation, l'extension et l'aménagement du système routier sont des adversaires plus implacables pour les mégalithes que les prêtres d'autrefois. Pour les protéger, il faut en posséder un état précis. A tout moment risque de disparaître un jalon important du passé millénaire.

Sans aller jusqu'à cette vision synchrétique idéale qui embrasserait le globe tout entier, un inventaire national aussi exhaustif qu'il est permis de le souhaiter résoudrait certaines énigmes. Jean Arnal, spécialiste du département de l'Hérault, dit qu'on ne peut se faire une idée des implantations mégalithiques du Midi par défaut de publications d'ensemble. C'est vrai un peu partout. Nous avons quant à nous, pour nos recherches, passé un temps incalculable à regrouper les informations éparses avant de posséder une base de travail qui nous satisfasse.

Ce faisant, nous nous sommes étonnés que l'activité, dans le domaine d'études qui nous occupe ici, soit si réduite de nos jours après avoir connu une flambée dans la deuxième moitié du siècle dernier et au tout début de celui-ci. Il existe certes des gens qui s'occupent des mégalithes — presque exclusivement pour dater le produit

des fouilles de dolmens et de tumulus depuis l'invention de la méthode du radiocarbone — mais les préhistoriens n'y consacrent qu'une part limitée de leurs fatigues. La raison nous est apparue assez vite : c'est l'impossibilité d'aller plus loin que les inventaires, qui demandent beaucoup de travail sur le terrain, ou que ces datations, où l'on finit par ne plus voir que de la routine. Toutes les hypothèses ont été formulées sur les questions essentielles : Par qui, comment, pourquoi ? Leur multiplicité même provoque une sorte de nausée chez tous ceux qui se disent qu'aucune n'est plus sûre qu'une autre. Derrière les affirmations péremptoires d'un Giot, nous croyons discerner un sentiment désabusé. Devrons-nous aller jusqu'à parler d'un brin d'humour cynique quand il avance la probabilité de menhirs en bois dans les régions où la pierre est introuvable ? Où a-t-on trouvé des menhirs en bois ou quelque vestige ligneux que ce soit qui ait des raisons d'avoir appartenu à un menhir ? On a le droit d'imaginer des menhirs en bois ou en paille ou en carton, mais l'écrire dans un livre d'histoire ressemble à la réaction d'un professeur lassé par les questions pressantes de ses élèves sur un sujet qu'il connaît mal.

Est-ce une réaction semblable qui fait écrire au même spécialiste que les enceintes du type cromlech devaient avoir été primitivement complétées par des levées de terre entre les pierres dressées. Ainsi les vides existant actuellement entre ces dernières auraient été partiellement comblés et les structures à claire-voie dont nous disions plus haut qu'elles ne ressemblent à rien de connu deviendraient un peu moins insolites. Il suffirait (c'est nous qui l'ajoutons) d'y mettre un toit et l'on obtiendrait le palais des Sports.

Mais comment admettre que partout ces levées de terre aient disparu ? Le distingué préhistorien ne peut pas ignorer que le sol garde longtemps ses cicatrices, qu'un talus est pratiquement aussi impérissable qu'une pierre,

qu’il en reste quelque chose après des millénaires d’érosion. Les terrassements d’Avebury sont là pour l’attester, et tous les tumulus et les innombrables « camps » mal datés encore mais dont la grande antiquité de certains est établie. Les trous d’Aubrey, à Stonehenge, creusés voilà quatre mille ans, ont été lentement comblés par la pluie, le vent, l’action des insectes et des rongeurs, mais ce sont toujours des trous, parfaitement identifiables ; il a suffi d’en curer quelques-uns pour leur rendre leur aspect d’origine, connaître leur diamètre et leur profondeur. Parler de levées de terre qui auraient fait des cromlechs des enceintes continues, c’est avancer une idée intéressante mais aussi gratuite que celle des menhirs en bois.

Nous ne nourrissons aucune hostilité particulière envers M. Giot ; les exemples d’explications surprenantes que nous tirons de ses ouvrages ont pour objet ici de montrer combien l’archéologue se trouve désarmé devant les mégalithes. Sa fonction dans la société étant pourtant de répondre à toutes les questions que leur présence muette fait sourdre, il faut bien qu’il dise quelque chose ; ce faisant, il sort de sa réserve scientifique. C’est au moment de passer au plan conjectural que le savant se fourvoie et parfois lourdement.

C’est aussi le cas de Louis Bousrez, déjà cité, qui règle à sa façon le problème de l’érection des tables de dolmens aussi lourdes que celle de La Bajoulière (6 mètres de large sur 8 mètres de long, une cinquantaine de tonnes) : cette dalle, après tout, n’a peut-être été ni transportée ni soulevée, elle était posée à plat sur le sol, ce qui a donné aux néolithiques l’idée d’en faire un dolmen avec le moins de travail possible. Ils ont creusé dessous, introduit les supports dans la terre puis dégagé l’ensemble.

La mégalithologie est une discipline pavée de bonnes idées, comme l’enfer des chrétiens est pavé de bonnes intentions. On a envie de titrer : Système D, comme

Dolmen. Quelle providence a distribué sur les vastes plaines des pierres toutes prêtes pour que les hommes en fassent des toitures ? Le but d'une certaine science apaisante et maternelle est de nous dire : « Les mégalithes ? Facile ! Il n'y a là rien de sorcier ! » Pourquoi ? Pour que nous n'ayons plus peur des géants, ou des fées ? Pour que nous n'allions pas entretenir d'idées malsaines sur des techniques mystérieuses, une autre science perdue ? C'est encore Bousrez qui tente de rassurer les populations impressionnables en donnant en exemple le dolmen du cimetière de Meudon. L'archéologue Jean-Baptiste Piketty, séduit par le confort des dolmens qu'il avait étudiés toute sa vie, avait exprimé la volonté que l'un d'entre eux devienne sa tombe. Quand il mourut en 1894, on transporta au cimetière de Meudon le dolmen de Ker-Han, commune de Saint-Philibert, près de Carnac. Vous voyez bien, dit Bousrez, ce n'est pas si difficile qu'on le dit. Ce monument a été transféré de Bretagne à Meudon avec des moyens qui ne devaient rien à la technique moderne.

Notre auteur veut ignorer que les cordes à forte résistance, les câbles, les barres de fer utilisées comme leviers, les fardiers, la roue des camions fussent-ils hippomobiles, le chemin de fer appartiennent à la technique moderne. Tout autant que les routes qui existaient, même en 1894, entre Vannes et Paris.

Puis il n'est pas inutile d'aller faire un tour au cimetière ancien de Meudon, pour connaître l'importance de la tombe Piketty dont l'auteur a omis de nous indiquer les proportions. Nous y sommes allés ; le dolmen est tout de suite à droite en entrant. Enfin un dolmen dont on est sûr qu'il est une sépulture ! Une plaque nous avertit honnêtement que la dalle de fond ne faisait pas partie du monument. Les pierres, dans leur ensemble, ne sont pas très volumineuses. Nous avons mesuré la plus grosse pour en évaluer le poids ; c'est la dalle principale de couverture, elle pèse aux environs de 5 tonnes !

Voilà le genre d'argumentation dont certains ne craignent pas de se servir. Même en supposant que les moyens aient été équivalents, le raisonnement se réduit à ceci : étant donné que les Français de la fin du XIXe siècle étaient capables de transporter des pierres de 5 tonnes, les néolithiques de 3 000 et plus av. J.-C. n'avaient pas de difficultés à en transporter qui pesaient 50 ou 100 tonnes. C'est en somme une application du dicton retourné : Qui peut le moins peut le plus !

Nous avons à plusieurs reprises évoqué le problème de la datation. Il nous faut y revenir pour détourner le lecteur qui se serait laissé imposer par l'attirail scientifique que ce problème revêt aujourd'hui, et mettre en lumière la désinvolture avec laquelle il est parfois traité. On vient de rééditer les ouvrages de Henri Hubert, professeur à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, sur les Celtes. Ces ouvrages font toujours autorité et le méritent. Nous nous y référerons à propos des véritables rapports entre le celtisme et les mégalithes. Mais que penser du passage suivant[13] que nous citons *in extenso* parce qu'il en vaut certainement la peine ?

« Les tumulus datés de la première période de l'âge du bronze sont peu nombreux. Les fouilles méthodiques des environs de Salins en augmentent le compte d'une ou deux unités. Mais autour de ces tumulus datés, il y en a des milliers qui ne contiennent que quelques fragments de silex ou de haches polies et d'informes tessons. On peut aussi bien les attribuer au néolithique qu'aux périodes les plus récentes. *La découverte d'une épingle de bronze dans un tumulus d'un groupe doit suffire pour dater le groupe ; la proximité d'un établissement de date connue donne pour d'autres l'indication requise.* »

Doit-on admettre que de telles règles procèdent du plus pur esprit scientifique et de la prudence intellectuelle que celui-ci implique ?

Nous ne reviendrons pas sur les réserves à apporter aux résultats fournis par le radiocarbone, ni sur le fait qu'ils ne concernent que le mobilier des constructions couvertes. Mais il nous paraît apportun de mentionner à la suite une observation pertinente de Fernand Niel : ce fameux mobilier, outillage de pierre, vases caliciformes, or, callaïs (variété de turquoise), etc., se trouve également dans des régions totalement dépourvues de dolmens. Alors, quand il n'y a pas de dolmen autour, que date-t-on ? Le paysage ? L'épingle de bronze de Henri Hubert trouvée dans un champ de blé, quelle indication fournit-elle ? L'âge du propriétaire ?

A défaut de s'expliquer sur ce point, les préhistoriens passent des commandes répétées au laboratoire de Saclay pour tout débris organique mêlé aux raclures de silex des chambres dolméniques. Ils passent à côté du secret des mégalithes, ils tournent en rond autour des cromlechs, ils s'éparpillent en besognes infinitésimales. Ils donnent souvent l'impression de se cacher à eux-mêmes la vanité de leurs efforts pour arriver à une théorie d'ensemble cohérente en ne laissant de côté aucune des données. En menant des fouilles classiques dans les dolmens, ils ont l'impression de faire quelque chose et ils font effectivement quelque chose ; mais ils n'avancent pas d'un pouce vers la solution du problème. Il se produit une sorte de transfert, de détournement d'intérêt. La meilleure preuve en est que la recherche manifeste une tendance marquée à délaisser les menhirs au profit des dolmens, ces menhirs qu'on ne peut pas raisonnablement fouiller, à propos desquels on n'a d'autre ressource que de s'interroger avec humilité et avec le plus possible d'astuce, aussi longtemps qu'on n'aura pas trouvé. Ce qui n'alimente guère les rapports de campagnes.

Pour bien préciser où se situe la difficulté, disons que les coupes stratigraphiques des terrains sur lesquels ont vécu les hommes ne diffèrent pas, qu'il y ait ou non des mégalithes sur ces terrains. Les mêmes hommes dotés du

même outillage, parvenus au même stade de culture, vivant selon une économie similaire auraient dans certains régions levé des pierres et dans d'autres non ? Cela ne va pas : il y a un phénomène qui se superpose, gratter inlassablement le plancher des dolmens ne dira pas lequel.

Partisan de la filiation orientale[14], Giot voit une progression de la partie est vers la partie ouest de la Méditerranée : la « civilisation mégalithique » se serait ensuite répandue sur l'Armorique méridionale, tout au moins en ce qui concerne les dolmens. Les allées couvertes auraient fait le chemin Baléares, Pyrénées, Languedoc, sud du massif Central, Bretagne, Bassin parisien. Il ajoute d'ailleurs : « Les documents sur les habitats de ces populations sont très rares, du fait de conditions défavorables. » Ce qui enlève de la force à l'affirmation précédente. Qu'est-ce qui progresse, en effet, selon les cheminements indiqués ? Une idée pure ? Un schéma architectonique ? En somme, on ébauche un itinéraire sur des présomptions extrêmement vagues sans avoir même la certitude que quelqu'un l'ait emprunté.

Conscients qu'une mode, une façon de construire ne saurait se propager que véhiculée par des hommes qui se déplacent, les défenseurs de l'idée ont cherché, à défaut de certitudes directes, quel mobile pouvait avoir poussé des Orientaux à quitter leurs pays relativement confortables pour les brumes du nord de l'Atlantique.

Plusieurs théories ont été avancées. On a parlé de fermiers néolithiques allant s'installer sur des terres encore sauvages, à la manière des colons américains ; les peuplades autochtones se trouvant encore à un stade économique primitif (chasse et cueillette) auraient eu tout à apprendre de ces nouveaux venus, entre autres choses l'art d'ériger des dolmens et des tumulus. Il s'agirait là d'un apport de population techniquement plus avancée. A l'inverse, d'autres auteurs (et c'est l'idée défendue

notamment par Glyn Daniel) pensent à des prospecteurs de métal attirés par les richesses minières, cuivre et étain, des régions occidentales, ainsi que par l'ambre de la Baltique. On aurait donc affaire dans ce cas à des populations en grande partie passagères, une certaine quantité de personnes seulement se fixant sur place pour assurer l'extraction et installer des comptoirs.

Ces mineurs, également plus évolués que les natifs des contrées colonisées, leur auraient transmis leurs connaissances en matière de bâtiment et, nécessairement aussi, dans tous les autres domaines où ils avaient une supériorité sur eux.

L'utilisation des métaux, par exemple ? Eh bien, il semble que non. Les mégalithiques ne connaissaient pas les métaux, sinon on en trouverait dans le mobilier dolménique. Or, celui-ci comprend des colliers de perles, des silex, des poignards et des haches en pierre polie ou taillée, mais pratiquement jamais d'objets en cuivre ou en bronze. Le peu qu'on en a trouvé est d'origine douteuse et ne concerne que des monuments du midi de la France et d'Espagne.

Il en est de même dans les sépultures qu'on peut considérer comme associées à l'appareil mégalithique : le défunt a des armes en pierre, pas en bronze. Glyn Daniel lui-même est si frappé de cette incohérence qu'il imagine « quelque raison sociologique » interdisant à ce peuple de mettre du métal dans les tombes. Mais si cela était, comment concevoir que jamais, sur des siècles et des siècles, il ne s'en soit introduit par accident ou parce qu'on aurait enfreint les règles ? Aucun calcul de probabilité n'arrivera à cautionner cette thèse.

Nous avons à dessein distingué dolmens et sépultures ; on verra pourquoi au chapitre suivant. Pour ce qui est du mobilier funéraire, n'est-il pas étrange qu'une exclusive ait été prononcée contre ce qui devait être le plus précieux à cet âge : l'objet métallique ? Qu'on ait privé le défunt de

son arme favorite ? Qu'on l'ait remplacée par une « copie en silex » (Glyn Daniel). Aimé Michel fait à ce sujet une observation intéressante : est-ce le poignard en silex qui est une copie du poignard en cuivre ou le contraire ? Dans le second cas, estime-t-il, ce n'est pas l'Orient qui a été le maître de l'Occident : l'histoire s'est déroulée dans le sens inverse. La filiation orientale, en tout cas, est une erreur : le mégalithisme est né en Bretagne, en Irlande, au Danemark, dans les régions mêmes où on retrouve aujourd'hui sa trace.

Une chose nous semble aller de soi : si les mégalithes ne renferment pas d'objets en métal, c'est que leurs constructeurs n'en avaient pas ; ils sont donc antérieurs à l'âge du cuivre dans les pays considérés ; ils ne doivent rien aux prospecteurs de minerais, venus effectivement d'Orient pour s'approvisionner en cuivre et en étain, mais beaucoup plus tard. Il est inadmissible que l'esprit de déduction joue dans un sens ou dans l'autre selon ce que l'on a décidé de prouver ; que, de la présence ou de l'absence de métal dans les monuments, l'on tire une conclusion identique : « Ces gens connaissaient les métaux. » Quand on en trouve dans une tombe, la preuve est faite (c'est l'épingle en bronze de Henri Hubert) ; quand on n'en trouve pas, c'est parce qu'ils ont été le cacher ailleurs.

La thèse de Gordon Chile évite cet écueil en ce qui concerne la filiation orientale : les arrivants n'étaient pas des prospecteurs de cuivre mais les missionnaires d'une nouvelle religion ; ils ont inculqué aux barbares de l'Ouest l'idée d'une divinité transcendante et d'une survie de l'âme après la mort, ces doctrines entraînant l'érection de monuments culturels et funéraires dont les évangélisateurs apportaient également les plans. En quelque sorte, le dolmen de Bagneux, c'est la cathédrale de Dakar. Les différences de facture ou de style perceptibles dans certaines régions s'expliqueraient même par l'existence de sectes au sein de la région importée.

Les arguments religieux représentent toujours, dans un débat sur la préhistoire, les dernières cartouches. Lorsqu'ils apparaissent, il faut tendre l'oreille : la théorie est en danger d'effondrement. Dernières cartouches auxquelles la plupart des écoles en présence eurent d'ailleurs vite recours car si l'on passe de la question : « Qui a construit les mégalithes ? » à la suivante : « Pourquoi les mégalithes ? », on arrive rapidement au bout de l'imagination ; toutes les idées possibles se heurtent dès les premières escarmouches à une incompatibilité qui les élimine. Restent les motifs religieux.

Temple, symbole rituel, échappatoire bien commode. Si la tour Eiffel ne rouille pas, elle sera regardée comme telle dans cinq mille ans par les archéologues. Sa seule chance d'y échapper est d'avoir été dotée d'une antenne de télévision.

L'option cultuelle a l'avantage de justifier n'importe quelle incongruité ; on peut s'attendre à tout d'un esprit religieux, qu'il préfère la prison d'un monastère aux agréments de la vie sociale, la flagellation à la bonne chère, la récitation des psaumes aux caresses d'une jolie fille. Pour parler en termes mégalithiques, on s'étonnera que quiconque se mette à transporter des pierres intransportables pour les ériger au milieu d'un champ, sauf si ses croyances le lui imposent. On éprouve à son égard l'indulgence que suscite un fou ou un enfant.

Le préhistorien a horreur du vide ; l'énigme le laisse mal à l'aise, il n'a de cesse qu'il ne l'ait résolue et c'est presque toujours avec de la religion. Surtout s'il est rationaliste.

Nous voudrions qu'on nous fasse la grâce de penser que nous ne dressons pas ici le procès de la science. Tout au contraire. La science consiste à laisser des trous dans la démonstration quand on n'a pas les moyens de les combler. La science sait dire : je ne sais pas.

Le préhistorien qui a recours à la divinité pour satisfaire sa clientèle a pour excuse la réceptivité de celle-ci aux

explications d’ordre spirituel. Le guide qui aurait plusieurs fois répondu par un aveu d’ignorance aux questions des visiteurs pourrait toujours placer sa casquette en évidence sur la console du couloir de sortie, il n’y trouverait pas un bouton de culotte. S’il invoque les motifs religieux, il sera rétribué généreusement, comme à la quête.

Le culte des morts jouit d’une faveur égale. C’est ainsi que la cause se trouve universellement entendue. Nous en donnerons pour illustration trois textes de vulgarisation parmi ceux — relativement rares — sur lesquels le lecteur non averti est amené à tomber dès qu’il veut s’informer sur la question des mégalithes.

L. Sprague de Camp est, dit son préfacier français J. Bergier, « un sceptique convaincu » qui « ne se laisse pas entraîner par son imagination ». Les « énigmes de l’archéologie », qui font l’objet et le titre d’un de ses ouvrages, vont par conséquent être ramenées l’une après l’autre à de banales évidences, au nom du bon sens, c’est certain, et nous serions tenté d’ajouter : *au nom de la décence.* Car, pour tout dire, laisser entendre que nous ne savons pas tout du passé, à une époque aussi éclairée que la nôtre, laisser supposer qu’il s’est peut-être produit des événements redoutables, propres à confondre l’esprit et à remettre en cause les fondements de notre savoir, est avant tout une inconvenance. Autant que de parler d’O.V.N.I. dans un congrès de quincailliers.

Quel genre de raisonnement trouve-t-on donc dans ce livre au chapitre consacré à Stonehenge ? Celui-ci : « … Nous ne connaissons toujours pas la signification précise de ces cercles de pierre… Les peuplades barbares avaient coutume d’ériger ainsi des pierres pour une foule de raisons surnaturelles. »

Comment peut-on dire que l’explication n’est pas connue et déclarer deux lignes plus loin qu’elle est d’ordre surnaturel ? Un tel enchaînement d’idées se retrouve dans un album publié avec la caution scientifique du préhistorien

américain Bernard Wailes[15]. Après avoir parlé de ces « mystérieux monuments » et de « l'ignorance » dans laquelle nous sommes à leur sujet, après avoir dit que « les intentions que ces hommes (les constructeurs) ont voulu transmettre par le truchement de la pierre restent pour nous extrêmement difficile à interpréter », l'auteur s'écrie : « Imaginons que nous en soyons réduits à reconstituer la foi et les rites du christianisme à partir des seules ruines des églises et des fouilles pratiquées dans les cimetières ! » Ainsi, on ne sait pas de quoi il s'agit mais on pose en principe que ce sont des monuments religieux et funéraires ! Imprudent ! Et si les ruines de ton église étaient celles d'un supermarché ?

« Les croyances et le rituel des bâtisseurs de mégalithes — continue le rédacteur de l'ouvrage… — doivent être déduits des monuments eux-mêmes, ou de leur contenu et de leurs décorations lorsqu'il en existe. » Voilà le propos exprimé clairement, comme le sujet d'une dissertation scolaire. « Démontrer, à l'aide d'exemples concrets, que les monuments mégalithiques étaient bien des lieux sacrés. » Et il ne s'agit certes pas de sortir du sujet en disant qu'ils n'en étaient pas.

Notre troisième citation est due à la plume de B.-A. Pocquet du Haut-Jussé, professeur à la faculté des Lettres de Rennes ; elle est extraite d'un condensé de l'histoire de la Bretagne figurant en tête du Guide Bleu consacré à cette région. A la lumière de ce qui a été dit jusqu'ici, le lecteur pourra apprécier la solennelle certitude de ce raccourci préhistorique tant au point de vue des dates que de la destination des monuments : « … avec l'âge de bronze s'établit un courant commercial contournant l'Europe par l'ouest. Des flottes hardies, des trafiquants avides venus du Levant, sortaient de la Méditerranée en quête de l'étain précieux… La Bretagne mineure fut tantôt leur but et tantôt leur relais… Un régime fort et peut-être despotique

s’établit. Des monuments colossaux s’érigèrent. Ce fut l’âge des mégalithes (vers l’an 2 000 av. J.-C.) qui rappellent les constructions grandioses de l’Egypte, mais traduites dans une manière plus rude. Tombeaux des grands chefs et des dynasties (dolmens ou tables de pierres, allées couvertes), temples du Soleil (cromlechs ou cercles de pierres, alignements), stèles géantes et commémoratives (menhirs et pierres levées)… Plus tard le dolmen sous le tumulus se cloisonna en chambres et fut maçonné en pierres sèches, comme au Mont-Saint-Michel de Carnac. »

Ce texte, publié dans l’édition de 1972, a pu être écrit plus tôt, avant que le professeur Colin Renfrew, de l’université de Southampton, eût prouvé (en 1967) l’antériorité des dolmens bretons sur les « constructions grandioses » d’Egypte, avant les révélations du radiocarbone et de la dendrochronologie. Nous ne cherchons pas à porter de jugement sur la prudence ou la légèreté de l’auteur, qui devait être néanmoins au courant de l’existence de ces nouvelles méthodes de datation. Nous remarquerons simplement que tous les termes de ce paragraphe reposent sur un jugement d’autorité, que non seulement le caractère funéraire ou religieux des mégalithes est considéré comme allant de soi mais que l’historien sait qui était enterré là et quel dieu on y adorait. Ce qui fait beaucoup de réponses en quelques lignes.

8

Quand les astronomes s’emparent des mégalithes

Mais pourquoi les cromlechs seraient-ils des temples du soleil et non pas de quelque autre entité : le feu, l’eau, la terre, ou Dieu sait quoi ? Il faut remonter au commandant Devoir[16] pour trouver l’origine de cette croyance. L’idée de relever et de comparer l’orientation des mégalithes est en soi très bonne. A condition de ne pas se tromper comme le chevalier de Fréminville dont, disait le commandant Devoir, « toutes les orientations sont erronées ». Nous avons pu le constater par ce qu’il en reste dans de nombreux documents : arrivés sur le terrain, nous nous apercevions qu’un alignement n’était pas orienté est-ouest mais nord-ouest sud-est. En remontant à la source de l’erreur, nous aboutissions à Fréminville ; malgré toutes les corrections ultérieures, ses bévues continuent parfois d’être imprimées et de semer l’équivoque. Mais supposons que l’on parte de données exactes, il est essentiel à la connaissance d’un site de savoir comment il se présente par rapport à la rose des vents.

On n’a pas manqué d’en tirer très vite des correspondances avec les positions caractéristiques du soleil dans le ciel : les levers solsticiels en particulier. Tel cromlech rectangulaire dont les côtés sont dirigés vers les quatre points principaux de la rose se trouve avoir ses diagonales en face des levers du soleil, respectivement au solstice d’été et au solstice d’hiver, ce qui ne va pas de soi, car cette propriété n’appartient qu’à un rectangle de

dimensions particulières et non à n’importe lequel. Les grands alignements de Carnac, dirigés du sud-ouest au nord-est, indiqueraient également deux positions sosticielles : le coucher d’hiver et le lever d’été. D’innombrables machines à calculer crépitèrent, avant d’être relayées par les ordinateurs, pour montrer que ces orientations ne coïncidaient pas, en fait, exactement, ce qui s’explique : les variations de l’axe de la Terre font que le soleil ne se lève plus tout à fait au même endroit qu’il y a mille, cinq mille, dix mille ans. Il n’y a aucune raison pour que les constructeurs de mégalithes se soient fixés sur les positions du soleil en 1977 ap J.-C. Il est donc normal que les calculs fassent apparaître un décalage par rapport à ce que nous pouvons observer de nos jours. On pouvait même aller plus loin et se servir de ce décalage pour calculer l’âge des monuments.

Et la lune ? Les mégalithiques s’en étaient également occupés. Alexander Thom montra que les alignements suivaient la course de la lune ; il suffirait de relier huit menhirs au grand menhir de Locmariaquer pour tout savoir sur l’astre de nos nuits.

Sous l’impulsion de Gérard Hawkins, qui n’était pas le premier à s’avancer sur ce terrain mais qui sut corser la chose en utilisant un ordinateur de l’université de Boston, Stonehenge devint un gigantesque observatoire astronomique. Les cinquante-six trous énigmatiques qui figurent sur le pourtour extérieur trouvaient une utilisation dans ce système : il n’étaient pas en attente de nouvelles pierres et ne s’expliquaient plus, selon une autre hypothèse, par un changement d’implantation qui aurait laissé ces cicatrices. Ils servaient simplement à placer une ou plusieurs pierres amovibles qui faisaient en quelque sorte office d’onglets sur ce cadran destiné à traquer le mouvement des corps célestes.

Fred Hoyle, astronome britannique, a le mérite quant à lui de replacer la construction d’un appareil de visée aussi

encombrant dans son environnement socio-politique. Les promoteurs devaient être la classe sacerdotale, qui serait parvenue à imposer son autorité grâce à ses connaissances. Au moyen de cet instrument, elle aurait pris le pas sur les forts, les musclés, en prévoyant les phénomènes célestes tels que les éclipses, devant lesquels les primitifs perdaient tout sang-froid, quel que fût leur courage à la bataille. Victoire des clercs, qui perdirent leur influence au bout de deux mille ans ou plus lorsque, trop sûrs d'eux-mêmes, ils prédirent les éclipses de travers pour avoir négligé de corriger leurs calculs en fonction de l'évolution de la carte du ciel. Ainsi s'expliquerait la fin de l'ère mégalithique, les prêtres n'ayant plus le pouvoir nécessaire pour réclamer au peuple les efforts titanesques qu'il avait accepté jusqu'alors de fournir.

Il peut y avoir du vrai dans tout cela, certains calculs sont même troublants et, qu'on le veuille ou non, lorsqu'au solstice d'été un cortège de druides modernes s'avance à travers les ruines de Stonehenge pour assister au miracle annuel, le miracle se produit : le soleil se lève derrière une pierre caractéristique dite « Pierre du talon » pour les observateurs qui se trouvent au centre du monument.

Sprague de Camp renvoie les auteurs dos à dos, ceux qui parlent d'un culte solaire et ceux qui s'en tiennent au calendrier, en disant : « Même si les bâtisseurs de Stonehenge n'adoraient pas le soleil, le fait que les fers à cheval sont ouverts en direction générale du lever du soleil au solstice indique que le monument devait servir à jalonner le temps. » C'est bien peu dire et c'est trop dire. Nos églises chrétiennes, dont le cœur est orienté traditionnellement vers l'est, avec beaucoup plus de régularité que les mégalithes n'indiquent les levers solsticiels, n'ont jamais été chargées, que l'on sache, de jalonner le temps. Sprague nous accorde, d'ailleurs, que cette « fonction d'horloge » est mineure. C'est peut-être là qu'il faut chercher la vérité.

Quand le commandant Devoir nous montre que les alignements de Carnac ont été mis en place pour indiquer où le soleil se lève au solstice, il est permis de se demander pourquoi leurs auteurs ont pris la peine de dresser 2 935 menhirs (et certainement plus, puisque ce chiffre est celui des pierres restées en place) là où deux auraient suffi, ou même une dizaine pour tenir compte des irrégularités de profil des pierres et obtenir de meilleures conditions de visée.

Laissons un peu de côté Stonehenge qui est, de l'avis de tous, un cas particulier, assez tardif du reste, par là moins représentatif de l'ensemble du phénomène. Allons de l'Espagne aux Orcades, de la Cornouaille au Jutland, pour ne parler que de l'Europe ; contemplons toutes ces pierres dressées en suppléant mentalement à celles qui ont disparu, c'est-à-dire en multipliant par deux, par cinq, par dix.

Puis essayons de nous persuader que tout cela avait pour objet de prévoir les éclipses. N'allons-nous pas nous sentir envahis par le sentiment de l'absurde ? Voilà des gens qui menaient, autant qu'on puisse le savoir, une existence précaire, privée de toutes les protections que dresse, entre l'homme et la nature, la civilisation ; car enfin, ils n'avaient pas de villes, pas de structures étatiques, ils devaient se défendre contre une faune que nous avons parquée derrière des grillages, leur outillage et leurs armes étaient rudimentaires. Ils ne possédaient pas les métaux, qui constituent une amélioration sensible dans la lutte de l'homme contre la réalité qui l'entoure, qui le menace. Creuser le sol avec une omoplate de mouton pour déterrer les rognons de silex demande quand même plus de temps que si l'on dispose d'une foreuse ou simplement d'une bonne bêche.

Que ces hommes se soient mis à édifier des calendriers de pierre de l'importance de Carnac confond l'imagination. Et dans quel but ? Pour éviter d'avoir peur des éclipses ? La

science astronomique qu'on leur prête devait les avoir affranchis depuis longtemps de ces terreurs. La répétition du phénomène contient en elle sa vertu rassurante. Pour prévoir, a-t-on avancé aussi, la date des grandes marées d'équinoxe, dangereuses pour les pêcheurs embarqués sur des esquifs de roseaux ? Qu'avaient à faire des marées d'équinoxe des tribus fixées dans l'Oise ou dans la Lozère, deux départements où l'on trouve alignements et cromlechs ?

Pour calculer la saison des semailles ? Il faudrait être sûr d'abord que ces gens-là semaient, que l'agriculture existait dans les régions concernées et qu'elle était suffisamment développée pour nécessiter un tel appareil de mesure du temps. D'autre part, il existe mille autre façons de savoir que le printemps est proche ou que l'automne tire à sa fin ; celles qu'ont employées de tout temps les peuples qui ne construisaient pas de mégalithes, même sans avoir recours à l'écriture. Et les mégalithiques possédaient de toute évidence ces notions : la mise en place d'un alignement-calendrier ne peut se faire que si l'on connaît *déjà* la périodicité des solstices et des équinoxes, elle ne fait que la matérialiser.

L'intérêt de ces plantis de pierres pour les raisons utilitaires qui sont invoquées est fort mince. Si l'orientation des groupements de mégalithes est trop conforme à certaines réalités astronomiques pour que cela ne soit pas imputable au hasard, il faut trouver à cette concordance une autre raison d'être.

9

Le crime parfait

Quand on cesse de prêter aux peuplades supposées qui ont construit les mégalithes le souci obsessionnel de rendre hommage à la divinité ou de fabriquer des calendriers monumentaux, on les confine dans la tâche exclusive d'enterrer les morts.

Le dolmen-tombeau ou l'allée couverte-tombeau est l'idée la plus universellement admise et la plus difficile à tuer. Emise dès le début, elle sous-tend toute réflexion sur le phénomène mégalithique. Il n'y a pas jusqu'aux travaux les plus remarquables sur le plan scientifique qui ne la posent en postulat. Voici par exemple l'inventaire du Loir et Cher, déjà cité, dont les auteurs ont procédé avec une grande rigueur dans leurs observations et leurs relevés, s'abstenant dans leur synthèse de généralisations hasardeuses. Cette « synthèse » commence précisément par ces mots : « Quatre-vingt neuf sépultures mégalithiques ont été recensées… » Or, qu'ont-il trouvé pour justifier le terme de sépulture ? Le détail de l'inventaire nous fournit exclusivement des indications du genre suivant : à Binas (Ouzouer-le-Marché), un dolmen disparu où des travaux anciens avaient révélé « quelques restes d'ossements humains » ; à Brévainville, dolmen où, selon Launay, « les fouilles n'ont rien fait découvrir » ; à La Chapelle-Vendômoise, dolmen dans lequel, selon le même auteur, « des fouilles faites à différentes reprises n'ont amené aucune découverte » ; à Fossé (Blois-ouest), dolmen : « En fouillant…, on y a trouvé des fragments de poteries et de tuiles de l'époque gallo-romaine et aucun

ossement… » — Dans l’ensemble, est-il constaté, le « mobilier » des « sépultures sous dalles » et des dolmens est très pauvre et disparate.

Maigre récolte. Pourquoi alors s’entêter à parler de tombes ? *L’Encyclopœdia Universalis,* quant à elle, commence son article au mot « mégalithique » par cette définition : « Mégalithe qualifie tout monument funéraire en gros appareil ou même en blocs rocheux bruts, ainsi que de grandes pierres plantées isolément ou en cercle. » On voit la hâte à écrire le mot de passe, le Sésame ouvre-toi des dolmens, comme si on avait peur d’oublier de le prononcer ; il semble que l’auteur qui ne prendrait pas cette précaution tomberait immédiatement dans le discrédit, qu’on ne lirait même pas son texte. *On a l’impression d’une consigne.*

Même un écrivain aussi libre et anticonformiste que Aimé Michel enfourche ce cheval, par mégarde croyons-nous, et parce que son attention était fixée par d’autres aspects du mégalithisme, celui-ci ne lui paraissant pas essentiel.

Est-ce l’imagination populaire, dont on pense tant de mal, qui se trouve à l’origine de cette erreur ? Pas le moins du monde. Tandis que les pierres mystérieuses du passé ont fait surgir des multitudes de légendes dans tous les endroits où il y en a, « très peu d’expressions ou de légendes rappellent le caractère funéraire des dolmens » fait remarquer Niel, qui ajoute, à propos de celles qui existent, qu’elles « semblent parfois d’origine savante ». On ne peut mieux dévoiler la source du dogme établi ni son caractère récent. Or le peuple, qui gravitait autour des monuments depuis des siècles et des siècles, qui creusait des trous sous les dalles dans l’espoir de trouver des trésors, qui utilisait les dolmens pour ranger des outils ou enfermer ses poules, était le mieux placé pour s’apercevoir qu’il s’agissait de tombeaux si tel avait été le cas. C’est une découverte qui était à sa portée ; il n’est pas besoin d’avoir

fréquenté le Collège de France pour reconnaître une sépulture.

Ce peuple qui avait libre accès aux mégalithes dont personne ne se souciait, a parlé de « grottes des fées », de maisons des nains (Bretagne), maisons des héros Pandous (Indes), demeures des Djinns (Afrique du Nord), cabane des Maures (Espagne), etc. — très rarement de tombeaux. Les maisons sont. faites pour les vivants ; un paysan des monts d'Arrée ou du Dekkan n'aura jamais l'idée de parler de maison si, lorsqu'il pénètre dans une construction quelconque, il y trouve des morts, bien rangés et entourés des objets qu'on a coutume de laisser aux défunts pour agrémenter leur séjour souterrain.

Qu'y a-t-il donc trouvé, en dehors des trésors illusoires qui lui avaient fait un jour prendre le chemin du dolmen avec sa pioche, et qu'y ont trouvé ceux qui ont procédé, dans des monuments encore inviolés, à des fouilles réglementaires ? Toute l'équivoque de la question repose sur le fait que, dans certains cas, le dolmen ou l'allée couverte ou le tumulus était vide et que, dans d'autres cas, il était bourré jusqu'à la gueule d'ossements humains. Or, la seconde éventualité ne conduit pas plus que la première, nous allons le voir, à la destination funéraire du monument.

Voyons d'abord le cas des « chambres funéraires », vides de toute dépouille. Le tumulus Saint-Michel, à Carnac, fut fouillé pour la première fois, nous dit-on, en 1862 ; on découvrit lors de ces travaux la chambre principale. Nouvelles fouilles dans les premières années du siècle, qui aboutirent à la découverte des coffres dont nous avons déjà parlé. La particularité de la chambre principale est de n'avoir livré aucun reste humain. La démarche scientifique devrait donc tirer les conclusions suivantes : rien ne nous montre que cette chambre ait servi de sépulture ; au contraire, il y a de fortes probabilités pour qu'elle ait eu une autre destination, car il est difficilement pensable que des hommes aient pris la peine d'édifier sur un dolmen une

colline artificielle de 12 mètres de hauteur et 125 mètres de longueur à la base, convenablement conçue avec des lits de pierres assurant la solidité de l'ensemble, pour créer une tombe qui ne servirait à rien. Evénement imprévu qui empêcha au dernier moment d'inhumer le « chef » pour qui tous ces travaux avaient été entrepris ? Possible, si l'on ne raisonne que sur un cas particulier, mais il se trouve que l'absence d'ossements est générale dans les chambres centrales de tous les tumulus bretons de ce type. Il n'est pas acceptable de penser que le mort ait fait faux bond chaque fois que l'on avait recours à ce procédé de construction.

Dans *les Hommes des mégalithes,* Robert Wernick, faisant écho d'ailleurs à l'opinion émise par de nombreux spécialistes, écrit : « Bien qu'on y ait fréquemment découvert des restes de squelettes, certains — le dolmen de la Roche-aux-Fées, en Bretagne, par exemple — ne contenaient aucun ossement. La disparition de ces os peut s'expliquer en raison de l'acidité du sol breton… »

L'acidité du sol breton, invoquée en dernier recours, semble être tout entière passée dans la plume de P. Georgelin pour répondre à ce nouveau faux-fuyant : « Le tumulus Saint-Michel à Carnac est composé d'une grande chambre dans laquelle aucune trace d'inhumation n'a été relevée. Par contre, dans les petits caveaux latéraux, aujourd'hui reliés entre eux par une galerie, des squelettes, dont certains sont au musée de Carnac, ont été découverts intacts. Qui, sans se moquer de personne, affirmera que *seule* l'atmosphère de la grande chambre est acide et que celle des petites ne l'est pas[17] ? »

Nous rappellerons que certaines de ces petites chambres ou coffres ont reçu récemment une datation qui accuse leur antériorité de quelque trois mille ans sur la chambre centrale, donnée qui ne semble pas être parvenue à

l’auteur cité lorsqu’il rédigea ses « Réflexions » et qui par là même lui apporte une puissante confirmation.

Notre auteur fait encore remarquer que le sol breton n’est pas si acide qu’on voudrait le faire croire (Ph = 7) et que ce sont les éléments bactériologiques qui désagrègent les os quand ceux-ci sont enterrés, pas quand ils sont déposés sur le sol et encore moins dans une dalle. Comment au surplus expliquer que, dans les mêmes régions, on ait retrouvé des habitats néolithiques datés de 5 000 av. J.-C., comprenant des traces de foyer et des tombes, celles-ci incontestables, où des squelettes entiers avaient été conservés ?

Le sol breton est donc acide dans les seuls endroits où l’on s’attendait à trouver des ossements et où l’on n’en trouve pas.

Et quand il n’y a pas de « sol » ? demande Georgelin. L’île Carn Portsall présente un monument exemplaire à ce point de vue, qui fut fouillé en 1960. Les trois chambres circulaires sont élevées en pierres sèches avec voûte de décharge du type *tholos* ; le tumulus est plus exactement un caïrn, c’est-à-dire formé de pierres et non de terre. Le tout est situé sur un socle granitique, directement sur la roche. Or, on ne trouve, dans les chambres, aucun vestige osseux ; elles n’ont révélé que des traces de foyer. On a invoqué ici l’acidité des eaux de pluie. Eau de pluie dans une construction dont on peut toujours aller constater qu’elle est parfaitement étanche ? Cette première invraisemblance posée, il faudrait admettre que l’eau de pluie, que tout un chacun croyait pratiquement neutre, est acide au point d’attaquer jusqu’à la destruction totale des fémurs, des crânes, des dents. Enfin, le lit de charbon de bois sur lequel les corps auraient nécessairement dû être placés par suite de l’exiguïté des chambres, ne gardait aucune trace des processus chimiques supposés, pas plus que la dalle de sol.

Quel est donc l'agent physicochimique mystérieux qui vide les tombeaux sans laisser le moindre indice, réalisant dans la nuit des millénaires, le crime parfait dont rêvent les meurtriers, en supprimant les cadavres ?

Choisissons chez le même auteur un dernier cas de disparition inquiétante dans les chambres prétendument funéraires de ce lointain passé. A Kervingar en Plouarzel, les murs des chambres sont en pierres, la couverture étant monolithique. Il y a une grande chambre, de 2,45 m sur 1,50 m, d'une hauteur de 1,80 m ; les deux autres ont ni plus ni moins les dimensions d'un sarcophage, ce qu'elles semblent être en réalité. L'une contenait « les reste d'une dentition de lait », l'autre « les débris d'un crâne de jeune adolescent : rochers, mandibules, maxillaires, dents. » L' grande chambre ne contenait rien en fait de débris humains. Pourvue de banquettes latérales, elle gardait une litière de bois décomposé et un vase. Ce monument remarquable, selon le compte rendu des fouilles, « d'une solidité et d'une étanchéité parfaites » était également doté d'une « quasi inviolabilité à moins d'y mettre des moyens techniques considérables ».

Selon le même compte rendu, la disparition du ou des corps est explicable du fait de « la réaction plutôt acide du bois en décomposition ». Circonstance aggravante, il est entendu que si les petites chambres ont servi de sépulture à des enfants, la grande ne pouvait être réservée qu'à des adultes. Le bois était présent dans les trois ; en l'absence d'eau de pluie et de terre, c'est à lui qu'est dévolue la fonction de dissoudre les os, ce dont il s'acquitte de façon inattendue, puisqu'il ne fait qu'une bouchée du squelette des adultes et respecte partiellement celui, beaucoup plus tendre, des enfants.

On voit que l'absence de dépouilles humaines, qui devrait donner matière à réflexion aux zélateurs de la thèse funéraire, ne les déroute jamais.

Reprenons une fois de plus les trois inventaires récents du C.N.R.S. Dans le Loir-et-Cher, à Villerable, le dolmen dit des Petits-Marais de Pouline est sous tumulus. Détail surprenant, malgré cette protection qui a subsisté, les fouilles mirent en évidence son état franchement incomplet. Il ne compte que quatre supports latéraux assez malmenés, offrant des solutions de continuité, pas de dalle de couverture, pas de dalle de sol. En d'autres termes, le tumulus a été élevé sur un dolmen ruiné. On ne peut supposer que ce dernier ait été dévasté sous terre par des carriers en quête de pierre à bâtir. Nous avons une idée sur cette anomalie, que nous exposerons en son temps. Voyons le « mobilier funéraire » trouvé à cet endroit : « Il est certain que les ossements devaient être en grande quantité… ils n'ont été que très incomplètement conservés… on peut retenir… l'état général de fragmentation et d'enchevêtrement des os, remarqué sur tous les points fouillés ; une seule exception dans la partie sud, où fut rencontrée une portion de squelette humain présentant en connexion fémurs, bassin et colonne vertébrale… 1 113 dents… aucun caractère particulièrement ancien n'a été noté sur les ossements. »

Une telle description n'évoque en rien ce qu'on peut attendre d'une tombe ; on ne peut même pas parler d'ossuaire, il s'agit tout au plus d'un dépotoir. Il est évident que le dolmen n'a ici rien à voir avec les ossements humains jetés au milieu de ses ruines avant d'être recouverts et que le tumulus lui-même n'a pas été dressé pieusement pour honorer les morts.

Le rapporteur de l'inventaire du Maine-et-Loire constate pour sa part que les dolmens recensés par lui n'offrent aucune trace indubitable d'une utilisation comme tombeaux et que toutes les époques sont représentées dans le mobilier étudié.

En Indre-et-Loire, situation aussi misérable : rien de significatif, cinq morceaux de crâne, restes fragmentaires

d’individus, dents de bêtes, etc. On pense au docteur Baudouin remarquant, au sujet de ses longues explorations en Vendée : « Les dolmens ne sont certainement pas toujours de ossuaires : nos fouilles personnelles le prouvent de façon indiscutable ! » (Bulletin de la Société préhistorique française — 1904.) Dans le contexte, cette phrase semble dire que dans le meilleur des cas ce sont des ossuaires, pas des tombes.

De même, dans des camps de la côte bretonne, retrouve-t-on des dépouilles humaines sous des amoncellements de pierres, avec des déchets de cuisine (R. Wernick). On note que dans de nombreuses « sépultures », les mâchoires et les fémurs ont disparu. Dans un même monument, on voit des corps incinérés et d’autres qui ne le sont pas, côte à côte. La posture des squelettes, là où règne un certain ordre, varie : il sont disposés en étoile, en sardines, adossés à la roche, couchés… recroquevillés dans la position du foetus… Rien qui évoque des coutumes précises ; cela fait penser bien plutôt à des fantaisies de fossoyeurs et aux fantastiques arrangements de crânes et de tibias des catacombes de Paris.

Squelettes incomplets, salmigondis d’os préalablement mis en pièces, tassement des occupants de ces curieux sépulcres (jusqu’à trois cents dans un seul dolmen), voilà des tombeaux bien mal tenus ! Nous sommes loin du culte exclusif des morts prêté à des peuplades anxieuses de l’au-delà ; loin aussi des nécropoles de chefs et de dynasties de M. Poc-. quet du Haut-Jussé. Les dépouilles humaines, quand on en trouve, ne sont pas celles de défunts qu’on honore mais des restes encombrants dont on veut se débarrasser.

Alors nous demandons si un tel état de choses est compatible avec le fait de transporter des pierres de 50 tonnes sur des kilomètres pour bâtir des dolmens qui, aujourd’hui encore, nous étonnent. Avec les milliers

d’heures de travail nécessaire pour charrier dans de méchantes vanneries la terre des tumulus.

Même si un dolmen était réellement un tombeau préparé avec dévotion par la tribu pour les obsèques de son chef vénéré, on pourrait s’interroger sur l’utilité d’amener de Bournan des dalles de Bagneux, au lieu de transporter le corps du défunt à Bournan, ce qui réclamait infiniment moins de peine et mettait au surplus la sépulture à l’abri des crues toujours possibles de la Loire.

Mais dès lors que l’on faisait si peu de cas des morts, la construction des mégalithes devient un défi au bon sens. Et force est de se convaincre qu’ils n’ont pas été élevés pour recevoir ce dépôt, pas plus que les catacombes de Paris n’ont été creusées pour décharger les cimetières de la capitale.

Les dolmens ont donc été construits pour autre chose. Leur fonction d’ossuaire est un remploi. Ce qui revient à dire qu’elle n’est intervenue qu’à une époque où la destination réelle des monuments n’avait plus sa raison d’être, où ils se sont trouvés vacants. Cela ne peut avoir eu lieu que plus tard, lorsque les constructeurs et premiers occupants ont cessé de s’en servir, *soit après le temps des mégalithes.* On voit une fois de plus le caractère illusoire de la datation d’après le contenu des dolmens. Et nous bouclons la boucle en ce qui concerne les tendances actuelles de la mégalithologie : si les préhistoriens ne peuvent plus dater les dolmens, après avoir perdu l’espoir de dater les menhirs, que vont-ils faire ? Si les peuples qui ont entassé leurs morts dans les tumulus ne sont pas ceux qui les ont construits, comment arriver à atteindre ces derniers ? Tout ce qu’on croyait savoir d’eux s’évanouit. Par conséquent, il est indispensable de continuer à croire de toute son âme que les dolmens sont des tombeaux.

A propos de celtisme, Henri Hubert avait déjà évoqué la question du remploi. « Depuis de longues années, dit-il, nul ne s’avise plus d’y voir (dans les mégalithes) l’œuvre des

Celtes[18]. » Puis : « Les Celtes *se sont servis* des monuments mégalithiques… ils ont considéré certains tumulus comme demeure des dieux et les ont révérés comme sanctuaires, mais nous ignorons ce qu'ils ont réellement emprunté aux prédécesseurs de leur civilisation[19]. »

De même, pour Stonehenge, H. Hubert estime qu'il fut l'œuvre des Goidels en collaboration avec leurs « prédécesseurs », les Ligures ou Ibères — les Goidels ayant apporté l'idée religieuse, leurs prédécesseurs, la technique[18].

On peut très bien admettre qu'avant les Celtes d'autres peuples aient utilisé les structures de pierre mégalithiques vides dont était parsemée la campagne, pour les besoins qui étaient les leurs : en guise d'abri, de garde-manger ou d'ossuaire.

Nous avons parlé des ossements. Qu'en est-il du mobilier proprement dit ? « L'Egypte de l'Antiquité plaçait les restes de ses rois à l'intérieur des pyramides, écrit Georgelin. Les chambres funéraires étaient garnies d'objets usuels intacts, luxueux, rehaussés d'or et de pierres précieuses. Ces présents témoignaient au mort de l'estime de son entourage. Dans les allées couvertes, qui datent de la même époque, il a été recueilli des fragments de vases, des haches brisées, des pendentifs en coquillages, des staurotides…, en somme des objets inutilisables et de valeur médiocre. »

Le même laisser-aller se manifeste là : pour un beau guerrier paré de sa hache d'apparat (allée couverte du Castelet, Bouches-du-Rhône), que de milliers de déchets indignes de coutumes funéraires identifiables en tant que telles ! Pour défendre malgré tout la doctrine, on a invoqué le bris sépulcral. C'est encore une solution désespérée. Le bris sépulcral, chez les peuplades où il se pratique, obéit à certaines règles, il ne consiste pas à éparpiller dans la

tombe tous les déchets qu'on peut trouver. On ne saurait confondre bris sépulcral et ramassage des ordures ménagères.

Nous ne disons pas que le mobilier est toujours aussi misérable, mais qu'il l'est trop souvent pour que l'on assigne aux monuments un caractère commun de sépultures. Car c'est là que réside la faiblesse du raisonnement. Le dolmen qui sert de tombe à l'archéologue Piketty, au cimetière de Meudon, est parfaitement entretenu, on ne saurait pourtant en tirer de déductions quant à ce qui s'est passé aux époques lointaines du mégalithisme.

C'est un cas de remploi, un des derniers en date ; l'abondante récolte de qui veut gratter le plancher des dolmens témoigne de tous ceux qui ont précédé. On y trouve la trace d'occupations successives et aussi variées que les époques historiques enregistrées par l'histoire : celte (bijoux, pièces de harnais…), romaine et gallo-romaine (monnaies, fragments de poteries, fibules…), mérovingienne, carolingienne et toute la suite de l'histoire de France. « Tous ces objets, dit F. Niel, sont parfois accompagnés d'ossements humains, que l'on croit du même âge. » Ce détail est révélateur. Les archéologues parlent alors de « sépultures adventices ». Nous sommes bien d'accord. Nous ne le sommes plus quand on limite cette appellation aux temps historiques, la refusant aux « remplois » antérieurs. Les belles panoplies de haches polies que certains monuments ont dégorgées accompagnaient aussi des ossements dont on n'a pas plus de raisons de croire qu'ils ne relèvent pas du même phénomène du « squatterisation » funéraire.

Le dolmen de Bagneux, avons-nous dit, sert de débarras à un limonadier. Comment les archéologues de l'avenir interpréteront-ils la découverte des bouteilles de bière cassées et des chaises de terrasse ? « La Roche aux Fées, écrit un commentateur, ne recèle que des bouts de

cigarettes et des bâtons de sucettes que les visiteurs abandonnent fort irrévérencieusement. En conséquence, pas plus pour la Roche aux Fées que pour ses pareilles, il ne pourrait être question de nécropole. » (E. Coarer-Kalondan.)

Une caractéristique essentielle distingue, dit Georgelin, un tombeau d'un édifice destiné aux vivants : l'entrée. Une tombe n'en a pas.

Il est, en effet, inexplicable que des hommes construisant un tombeau ne le ferment pas, qu'ils laissent une ouverture béante par laquelle pourront pénétrer comme ils le veulent les animaux sauvages et les violateurs attirés par l'espoir d'une trouvaille intéressante. Un dolmen devrait être un système clos, soigneusement scellé. On sait au contraire qu'aucune pierre n'en obture l'entrée et que cela a toujours été ainsi. Parfois, cette entrée est réduite au minimum, on ne peut s'y glisser qu'en rampant (la Pierre turquaise), mais elle existe toujours.

Autre indice étrange pour des tombeaux : la proximité fréquente d'une source ou d'un cours d'eau. Dans le Loir-et-Cher, notent J. Disparues et C. Leymarios, 50 pour 100 des dolmens sont voisins d'une source dans un rayon de 100 à 200 mètres. Niel mentionne des dolmens construits sur une source ou dans le lit même d'une rivière. Les morts de cette époque avaient-ils besoin d'eau, ce que partout ailleurs on déconseille aux personnes dans leur état ? En revanche, les vivants la recherchent. Petit à petit, nous arrivons à l'hypothèse très différente que les dolmens auraient été construits pour des vivants.

Car ces bâtisseurs si désintéressés, où vivaient-ils donc avant de recevoir de leurs semblables l'honneur des colossales sépultures ? Pourquoi n'y a-t-il pas de traces d'habitat autour de celles-ci ? Dans ces pays étranges, à cette époque étrange, toute consacrée à la mort, n'y avait-il également que des morts ?

A Tinkinswood, en Grande-Bretagne, il est un tumulus allongé d'une longueur de 40 mètres, à l'extrémité duquel figure un dolmen. On a calculé que pour édifier ce tertre, cinquante hommes robustes avaient dû travailler pendant plus d'une année. C'est le fait, par conséquent, d'une communauté importante, puisqu'elle a pu distraire tant de bras valides en vue d'une telle tâche. Pour enterrer qui ? Et où ont été inhumés les autres membres de la communauté ? Il n'y a pas d'autres monuments dans le village !

La question des ouvertures est intéressante à un autre point de vue ; nous croyons y voir l'origine du dogme que nous dénonçons : elle jette en même temps une singulière lumière sur l'esprit « théologique » des chercheurs en matière de préhistoire. Les dolmens ayant une tendance marquée à s'ouvrir vers l'est, du côté du soleil levant, amorçaient toute une affabulation sur la religion de leurs constructeurs. Le soleil qui renaît tous les jours après avoir paru mourir définitivement, c'est l'image de l'immortalité de l'âme, de la résurrection. Pour ressusciter, il faut mourir, donc les dolmens étaient la demeure des morts. Nous nous demandons si l'archéologie mégalithique n'a pas été influencée par l'égyptologie et si l'on n'a pas voulu uniformiser les croyances des peuples anciens en décidant que tout le monde croyait en l'au-delà et se référait pour cela au cycle solaire. Si nous avons plusieurs fois insisté sur l'orientation des dolmens, c'était intentionnellement, en pensant à cette explication souvent avancée.

Reprenons l'inventaire du Loir-et-Cher. Toutes les ouvertures de dolmens connus ont l'est pour direction générale, selon un large éventail, il est vrai, qui va du nord-nord-est au sud-sud-est. Mais voilà Pontlevoy qui s'ouvre plein ouest. Pourquoi ? A Ruan, le dolmen est orienté plein nord. Les auteurs de l'inventaire expliquent que cette position inhabituelle est « liée obligatoirement » à l'affleurement utilisé, car à cet endroit on a tiré parti d'une

roche en place pour économiser un support. Ce « oui mais » ne laisse pas d'être gênant : dès que la théorie repose sur une argumentation indirecte, il faut que celle-ci soit exceptionnellement solide. Chaque entorse — et nous avons vu qu'il y en a beaucoup — à la règle générale lui enlève plus que sa part d'autorité. Ruan, comme la Pierre turquaise et bien d'autres, qui regardent le soleil couchant, ont-ils été les tombes de mégalithiques non conformistes, athées, ou privés, pour une faute abominable, du bénéfice de la résurrection ?

10

Histoire de l’armurier de Brest

Une déduction assez logique peut être faite à ce stade de notre étude « si les divers composants de l’appareil mégalithique n’ont pas de signification religieuse ou funéraire, s’ils ne sont pas le résultat d’une recherche esthétique, on est obligé de leur prêter un intérêt utilitaire ; si, pour la détermination des levers solsticiels et la prévision des éclipses, ils apparaissent comme un matériel un peu lourd et disproportionné ; si les préoccupations astronomiques des chasseurs de l’âge de pierre ne nous semblent pas démontrées, cet intérêt utilitaire est à chercher ailleurs que dans la Voie lactée.

L’idée nous était venue depuis un certain nombre d’années qu’à force de voir des menhirs, beaucoup de menhirs, non seulement en Bretagne, mais dans toute la France et aussi dans les pays étrangers, nous avancerions dans nos recherches ; que des traits communs se dégageraient et que les pierres finiraient par parler, toutes stupides qu’elles puissent paraître, plantées comme des sentinelles de l’absurde au milieu des champs, des landes ou des garrigues. Cela devait se faire sans idée préconçue, avec beaucoup de disponibilité d’esprit.

La première généralisation qui s’imposait était que la plus grande diversité régnait parmi les menhirs ; il y en a des grands, des petits, des bien profilés, des mal fichus — les plus nombreux —, des épais, des minces… La deuxième constatation était que, malgré ce manque d’uniformité décourageant, il était presque toujours possible d’attribuer à la pierre une orientation. Très

souvent, elle a une section rectangulaire ou plus exactement on arrive sans grande peine à dégager de sa section tarabiscotée une longueur et une largeur, donc à déterminer un petit axe et un grand axe. Dans les autres cas, l'orientation est suggérée par une autre caractéristique : profil en étrave d'un côté, pan coupé de l'autre ou biseautage de la partie supérieure, ces deux indications s'ajoutant fréquemment. Certes, il ne s'agit pas de notions rigoureuses et démontrables, bien plutôt d'intuitions qui demandent à être recoupées, et nous verrons comment ; mais nous faisons ici une première « approche » et ce qu'il importe de montrer c'est que la forme d'un menhir n'est jamais anodine, qu'il n'est pas planté comme un poteau, qu'il « signifie » quelque chose même si on ne sait quoi.

Restant dans le domaine des « impressions » — mais il est légitime de commencer une recherche par des impressions, à condition de ne pas en rester là — un menhir donne toujours celle *d'aller quelque part.* Il est moins statique que son poids et sa longue permanence au lieu où il a été planté le laisseraient croire. Il y a en lui comme un mouvement figé et cette particularité est très sensible dans des cas comme la « Mère » de La Fontaine-Saint-Martin, devant laquelle on pense à la *Victoire* de Samothrace, ou le bloc de Grésigny-sous-Alise, où la ligne oblique des diaclases accentue l'effet de basculement vers l'avant.

Un certain nombre d'auteurs s'en est tenu à la détermination de l'axe des menhirs à section rectangulaire, en choisissant la longueur de préférence à la largeur ; un bon relevé mentionne sur ces données l' « orientation » des monuments et ceux qui veulent aller plus loin en tirent des conclusions en faveur de la thèse astronomique. « Le grand axe, mentionne Niel, est très souvent orienté sur les principaux levers solaires ou sur la méridienne. » Il donne

pour exemple le menhir de Champeaux, en Ille-et-Vilaine, dont les côtés regardent les quatre points cardinaux.

Mais nous voilà ramenés à la Voie lactée pour avoir simplement voulu dire que les menhirs n'ont pas été disposés au hasard et que ce fait n'avait pas échappé à nos devanciers. Qu'ils aillent quelque part a aussi déjà été noté, nous en avons un témoignage parmi d'autres dans le Bulletin de la Société préhistorique française sous la plume du docteur Baudouin, qui parle de « pierres plantées pour servir de bornes et indiquer le chemin » car, ajoute-t-il, « nous croyons que c'est de ce côté qu'il faut chercher l'explication des menhirs ». Cartailhac, selon lui, partagerait cet avis.

Indiquer le chemin, mais le chemin de quoi ? On pouvait penser qu'il suffirait de le suivre et qu'on verrait bien, arrivé au bout, où il conduisait.

Les dolmens, quant à eux, payaient aussi leur tribut d'impressions à qui s'astreignait à les fréquenter assidûment. La question que l'on pouvait se poser était : à quoi cela ressemble-t-il le plus ? La réponse ne présentait pas d'énormes difficultés. Un enfant de six ans ou même de quatre était capable de la fournir. Ayant conduit deux des nôtres, qui ont précisément ces âges, sur les champs de mégalithes, sans leur faire part au préalable de l'avis de MM. Déchelette, Bousrez ou Le Rouzic, nous étant assuré qu'ils n'avaient pas lu l'*Encyclopædia Universalis,* nous les avons entendus s'exclamer devant le premier dolmen rencontré :

— Oh ! la drôle de petite maison !

Il était aisé de rapprocher de cette « impression » naïve quelques-uns des éléments du puzzle exposés dans les chapitres précédents. Celui-ci par exemple : si les dolmens n'étaient pas édifiés pour les morts, c'est qu'ils l'étaient pour les vivants. Ou bien : puisqu'on ne trouve pas de traces d'habitat autour des dolmens, dont la construction a exigé cependant la présence prolongée d'un nombreux

personnel, c’est que ces dolmens constituaient précisément l’habitat de ces populations. Il aurait été illogique de tant travailler pour les édifier et de coucher à côté, à la belle étoile.

Première conclusion un peu grossière qui devra être affinée, certes ; elle devait pourtant cerner d’assez près la vérité.

C’est alors que se place dans notre existence un événement providentiel. Un soir d’hiver, nous parvint par des voies détournées un paquet mystérieux. Voies détournées parce que l’adresse utilisée n’était pas la nôtre mais celle d’une revue où nous avions publié un article sur Stonehenge une bonne année plus tôt : un ancien numéro avait continué de circuler et nous valait ce courrier tardif. L’aspect mystérieux du paquet venait de l’identité de l’expéditeur : un armurier de Brest, Pierre Georgelin. Nous entretenons peu de relations avec les armuriers du fait de notre nature paisible ; n’y avait-il pas lieu de craindre qu’il s’agît d’un colis piégé ?

Le colis de Pierre Georgelin était effectivement piégé, mais pas selon le manuel Bickford. Il contenait deux ouvrages polycopiés sur la question des mégalithes, qui allaient se révéler d’une richesse étonnante pour les recherches que nous poursuivions. *Réflexions sur les menhirs bretons* (1968) et *Menhirs et tumulus bretons* (1971) contiennent la somme des observations et des méditations de Georgelin au cours de longues années d’enquêtes et de marches à pied à travers sa Bretagne natale.

De ce travail sur le terrain, « sur le motif » pourrait-on dire, l’auteur a su tirer des conclusions cohérentes qui répondent aux questions de toujours : Par qui ? Comment ? Pourquoi les mégalithes ? Nous ne sommes pas d’accord avec toutes ses conclusions, sinon nous n’aurions pas ajouté un nouveau titre à la littérature mégalithique, mais la plupart des thèses exposées nous ont entièrement

convaincu, par leur logique d'abord et aussi parce que nous avons été en mesure de vérifier nous-même, sur le terrain aussi, la justesse des observations qui ont produit ce résultat. Les travaux de Georgelin, nous n'hésitons pas à le dire, nous ont fait gagner les dix ans ou les vingt ans que nous n'aurions d'ailleurs probablement pas consacrés à la question et qui nous étaient nécessaires pour avancer sur la route secrète des mégalithes.

Pour Georgelin, les menhirs, allées couvertes, dolmens à couloir, tumulus et autres monuments mégalithiques sont les maillons de chaînes qui traversent la Bretagne dans différentes directions et particulièrement du nord au sud. Ce sont des signes de piste destinés à guider des voyageurs dans leurs déplacements et en même temps, pour certains d'entre eux (les constructions couvertes), à les abriter en cours de route. Ces itinéraires avaient leur utilité à une époque de climat rude ; ils permettaient de se rendre d'un point à un autre en évitant les passages difficiles tels que les innombrables cours d'eau de la péninsule bretonne, ou les marécages dangereux. Ils épargnaient également aux voyageurs les pas perdus dans une contrée où il est si facile de s'égarer.

Essayons de résumer sans trop nous égarer nous-mêmes ce qui est avancé sur les principaux maillons de la chaîne. Les menhirs, qui ne sont pas des lieux de culte, ne relèvent pas non plus de l'entreprise artistique. Elevés dans un mépris quasi total de la finesse de l'exécution, ne trahissant aucun effort de présentation, ils ont un rôle utilitaire. Il existe des menhirs dans des régions pauvres, sans rivières, désolées et qui l'ont toujours été, alors que certaines régions riches, donc nécessairement plus peuplées, en sont dépourvues. Pas de relation, par conséquent, entre la densité du peuplement et le nombre des menhirs. (C'est une preuve que leur utilité ne se situait pas dans la vie courante de populations plus ou moins sédentaires, comme ce serait le cas pour des pierres cultuelles, mais dans la vie

errante d’hommes obligés de traverser au plus vite des zones défavorisées.)

On marche d’un menhir à l’autre. L’axe à considérer n’est pas le grand côté du rectangle mais le petit, celui qui est perpendiculaire aux faces plates : un menhir étant fait pour être vu du voyageur qui se dirige vers lui, c’est son côté le plus visible qui doit être exposé. Quand on arrive au pied d’un menhir, il faut le dépasser puis s’adosser à la face plate qui se trouve dans le sens de la marche ; on continue alors tout droit dans l’axe et on ne tarde pas à arriver en vue du menhir suivant. Ainsi, de pierre en pierre, l’homme suit son chemin. « Tout menhir, si isolé qu’il paraisse être, se trouve en liaison visuelle presque continue avec un autre placé devant lui et un autre situé en arrière. » Cette règle est si rigoureuse, dit l’auteur, que l’on peut reconstituer par le seul raisonnement les menhirs manquants. Mais comment sait-on que le raisonnement est juste ? En ayant recours à ce qui correspondrait, dans des travaux de laboratoire, à l’expérimentation (et qui osera dire que la démarche de Georgelin n’est pas scientifique ?) : il devrait y avoir un jalon ici, il n’y est pas, cherchons ce qu’il a pu devenir. « A Locmaria-Plouzané, les gens du voisinage niaient les faits. Deux ans après le début de l’enquête, il a été possible de retrouver non seulement la trace de deux menhirs mais de prendre contact avec la personne qui, de bonne foi, en avait fait sauter à la dynamite. »

Les itinéraires mégalithiques peuvent se croiser. Pour éviter que le voyageur ne se fourvoie dans une chaîne qui n’est pas la bonne, les géomètres préhistoriques ont placé leurs repères de façon qu’ils soient vus de telle ou telle direction privilégiée ; c’est ainsi que les menhirs sont dressés sur des points élevés mais jamais sur des points culminants. « D’un point élevé, on ne voit jamais deux menhirs à la fois. »

Georgelin constate d’autre part que les chaînes suivent la ligne de partage des eaux, qui est la plus aisée à parcourir.

Mais il arrive que deux trajets soient possibles entre un point et un autre. Dans ce cas, dit-il, seul le plus court est jalonné.

La nature du terrain empêchant que les itinéraires, tout en étant les plus courts possible, suivent la ligne droite de l'idéal géométrique, il existe des bifurcations. Comment sont-elles matérialisées ? Différents procédés ont été employés. Celui de Kergadiou, par exemple ; on se souvient de ces deux menhirs dont l'un est droit et l'autre fiché en oblique dans le sol avec lequel il accuse un angle de 20°. C'est l'indication d'un virage : la chaîne dont ils font partie, originaire de Tregana (entre Brest et le Conquet) monte vers le nord-nord-est par Pen-Ar-Ménez et Kerloas (le menhir record de hauteur : 12 mètres), pour arriver à Kergadiou ; ensuite, si on veut la poursuivre tout droit, on ne trouve plus rien ; si l'on suit la direction du menhir oblique dans le sens de l'inclinaison, on continue à être guidé et l'on parvient à Saint-Dennec[20].

La bifurcation peut être aussi indiquée par un menhir double : les deux pierres définissent une nouvelle direction que le voyageur doit emprunter.

Doit-on entendre qu'un menhir double signifie toujours une bifurcation ? Non. Il existe un autre signe de piste constitué par deux pierres levées de taille différente, séparées par une dizaine de mètres par exemple, comme on le vérifie au Clozou, dans les Côtes-du-Nord. La grande est le jalon classique, la petite, située de telle façon qu'elle est cachée par la première tant qu'on n'a pas dépassé celle-ci, se trouve bien exactement sur l'itinéraire et n'invite pas à changer de direction ; quelle est donc sa raison d'être ? Travaillant à la boussole et exécutant des relevés précis, Georgelin découvre une autre chaîne dont le jalon le plus proche se trouve à 700 mètres. Nous avons affaire ici, on le voit, à deux itinéraires qui se frôlent, il est important d'avancer bien dans l'axe, une erreur de quelques degrés

d’angle vous ferait facilement tomber sur la chaîne voisine. La pierre supplémentaire oblige à tenir le cap sans dévier.

Un autre moyen a été mis en œuvre par les créateurs des routes mégalithiques pour indiquer les bifurcations et supprimer les risques d’erreur, ce sont les gravures, que l’on trouve parfois sur les menhirs aussi bien que sur les supports d’allées couvertes. Elles apparaissent surtout dans les zones contenant des pistes enchevêtrées, ce qui était de nature à éclairer la lanterne des déchiffreurs qui s’en seraient avisés ; mais peu ont voulu percevoir ce genre de relations et en tirer les conséquences sur le plan du raisonnement.

L’étude des gravures a souffert du même défaut de naissance que celle des monuments : elle a été entreprise dans le climat mythico-religieux qui baigne toute la mégalithologie. Quittons un moment Georgelin pour donner une idée de l’interprétation faite le plus souvent des signes gravés. Parmi les plus fréquents figurent la hache, la ligne sinueuse ou serpent, la crosse, dont le dessin est ni plus ni moins celui d’une canne, la cupule, ou empreinte en creux de forme ronde, le bouton, qui est en quelque sorte une cupule inversée, soit une petite bosse ronde.

La hache, dans la mesure où l’on peut assurer que c’en est une, mais rien n’est moins certain, ne pose pas de problème pour ceux qui voient dans les dolmens des tombeaux : c’est la représentation graphique des offrandes votives faites aux défunts, de même que les Egyptiens, non contents de placer des provisions autour du sarcophage, en dessinaient sur les murs environnants ; la ligne sinueuse, pouvant évoquer un serpent entre autres choses, est regardée par d’autres comme la figuration d’un animal-totem, tout comme le fameux « poulpe » de Luffang, qui bénéficie d’un indice intéressant : on le trouve toujours dans des allées couvertes peu éloignées de la mer. Ce serait donc le totem de tribus maritimes.

Quelles confidences peut faire une canne, représentée dans toutes les positions, manche en haut, manche en bas, couchée, en oblique, seule ou accompagnée d'autres cannes ? Elle peut raconter bien des choses et notamment ceci, qu'on ne lit pas sans surprise : « On pense que cet objet a pu correspondre à un insigne de dignité sacerdotale ou de commandement ! » (Niel.)

Et la cupule, si répandue, qu'il ne faut pas confondre avec les traces naturelles laissées par l'égouttement de l'eau sur la pierre avant même la construction du dolmen ? La cupule, pour certains, c'est le disque solaire, version accréditée par tout ce que l'on a dit du culte de Phœbus chez ces malheureuses populations du néolithique.

Les boutons vont souvent deux par deux. Le sein d'une femme n'étant guère en somme qu'un gros bouton, on voit dans quel sens a vagabondé l'imagination polissonne de certains savants. Il y a deux boutons, bien mal placés d'ailleurs, sur le poulpe de Luffang. L'un aidant l'autre, ce poulpe prenait soudain une nouvelle « dimension » ; comment ne l'avait-on pas vu plus tôt ? C'était la stylisation d'un sexe féminin, pas anatomiquement parfait, il. faut l'accorder, pas très engageant, mais on ne saurait exiger trop d'habileté des rustres qui remuèrent les pierres de Bretagne il y a plusieurs milliers d'années. D'où l'éclosion du mythe de la déesse-mère qui a fait fortune en préhistoire.

La croix, c'est-à-dire le signe que l'on fait en croisant deux petits traits, comme pour écrire le signe plus, n'a pas fait naître l'hypothèse que les mégalithiques auraient déjà connu la religion chrétienne. Tout au moins n'avons-nous relevé aucune allusion de cette nature. Elle est parfois coiffée d'une cupule ; cela nous dit quelque chose, au lecteur sans doute aussi, que nous réservons pour plus tard. Nous lisons que curieusement les décrypteurs n'y ont pas vu le symbole féminin, qui aurait concordé avec la thèse du divin matriarcat, mais l'image de petits

bonshommes comme en font les enfants. Et si c'était, comme le pense Georgelin, non pas toujours mais parfois, une simple indication, un signe de piste de plus, tel qu'en dessinent les scouts et qui signifierait la même chose : que deux chaînes de menhirs vont se croiser ? Ou bien qu'à partir de ce moment trois directions sont à choisir, la quatrième étant celle d'où l'on vient ?

Voyons maintenant comment il interprète les signes précédents dans plusieurs exemples concrets. Le tumulus de Gavrinis se dresse sur une île, autrefois rattachée, on le sait, à l'île Longue, qu'on peut encore atteindre à pied à marée basse en se dirigeant vers l'ouest ; il était possible aussi de traverser vers le nord en direction de Larmor-Baden mais « les fonds actuels prouvent qu'il y avait là des zones de faible hauteur au-dessus du niveau des eaux, donc marécageuses ». L'auteur distingue deux groupes de motifs sur les supports du dolmen sous tumulus de Gavrinis : ceux dont le but évident est la décoration et, au centre de ceux-là, des haches, des serpents et des charrues (qui ne seraient que des haches et des crosses entrelacées). Or, vers le nord, on trouve des haches tournées soit la tête en bas soit la tête en haut ; des haches ou plutôt des *flèches,* décrivant un itinéraire sinueux à travers le marécage figuré par les « serpents » où il ne faut voir que la matérialisation des endroits humides (chez les scouts, la ligne sinueuse indique aussi la présence de l'eau).

Vers l'ouest, la « charrue » groupe deux signes : la hache directionnelle et la crosse-virage, montrant qu'une fois arrivé à l'île Longue il faudra tourner pour marcher vers les dolmens de Locmiguel, puis Toulvern. De ce côté, pas de serpents, car on passe à pied sec.

Les pierres gravées ne seraient donc pas des traités de métaphysique mais des panneaux routiers. Mais il y a encore plus probant. Un deuxième exemple se situe dans la presqu'île du Crozon, à la partie méridionale qui se termine par le cap de la Chèvre. Nous avons personnellement refait

l’itinéraire indiqué par Georgelin et l’exactitude de sa démonstration nous a conquis à ses thèses. La partie se joue dans un triangle de terre de 4 kilomètres de hauteur sur 3 kilomètres de base, la pointe étant tournée vers le sud. A cette pointe, le dolmen dit de Rostudel, de belle facture, niché parmi les épineux et assez difficile à trouver malgré un petit sentier qui y mène mais dont l’entrée se remarque à peine tant elle est mangée par la végétation. Sur l’unique pilier nord, des gravures parmi lesquelles une crosse et « un genre de bassin surmonté d’un éventail ». Laissons de côté pour simplifier les quatre signes alignés qui complètent ce décor graphique et rappellent les « caractères alphabétiformes » du docteur Letourneau. Selon la théorie avancée, le dessin en éventail et la crosse révèlent un itinéraire. En suivant à la boussole la direction indiquée, Georgelin est arrivé au camp de Ty-ar-C’huré, dont le plan a été relevé par Le Rouzic. Ce camp est effectivement formé de levées de terre et d’alignements partant en éventail d’un point central ; non loin de celui-ci s’élève un tumulus. Il est facile de voir que le camp a été dessiné en plan et le tumulus en élévation, et assez compréhensible aussi que l’on ait procédé de cette façon : dans les dessins d’enfant, le fuselage d’un avion est vu de profil et les ailes en plan ; c’est le principe adopté par le graveur qui, devant s’exprimer avec quelques traits, a expliqué le mieux possible aux voyageurs ce qu’ils allaient trouver en continuant leur chemin. Mais ce qui doit nous étonner le plus c’est que la vue aérienne de l’enceinte prise par l’Institut national de géographie se superpose exactement à la gravure de Rostudel une fois réduite à la même échelle.

Après l’éventail, la feuille de route comprend une crosse ; cela veut dire qu’arrivé à Ty-ar-C’huré, il faut tourner à gauche. Si on respecte la consigne, on aboutit réellement quelque part : au menhir de Lostmarch ; en continuant un peu, on atteint un éperon barré, dressé au-dessus de la

mer. Il y a dans toute cette affaire trop de concordances pour que le hasard puisse être invoqué.

Un motif apparaît fréquemment dans le golfe du Morbihan sur les supports des allées couvertes, c'est le fameux poulpe ou déesse-mère. Avec des variations de détail, Georgelin en dénombre plus de vingt dans un rayon de 5 kilomètres entre Auray et Locmariaquer. Celui que porte un des piliers de l'allée couverte ruinée de Luffang, souvent reproduit, présente une anomalie : l'angle supérieur gauche du dessin manque, comme si la gravure avait été écornée mais ce ne semble pas être le cas, les éclatements en surface étant d'ailleurs très rares dans le granit. Le graveur aurait donc interrompu son trait volontairement et probablement pas sans raison.

Le « poulpe » se trouve « sur le montant gauche de l'entrée du monument, face à l'ouest ». S'il constitue une indication de trajet, c'est de ce côté qu'il faut en chercher la clef. L'allée couverte est coudée, avec une branche nord-sud et une autre est-ouest. En bonne logique, le voyageur venant du sud doit comprendre qu'il a à bifurquer à angle droit pour continuer son trajet vers l'ouest. Et de fait son prochain jalon est visible de l'abri : c'est une butte située de l'autre côté de la rivière Crac'h. Il peut l'atteindre de deux façons : soit en traversant tout de suite le cours d'eau pour le remonter ensuite sur la rive droite, soit en empruntant la rive gauche, pour traverser plus au nord, à hauteur du lieu de destination.

La présence du dessin face à l'ouest montre qu'il faut traverser tout de suite et, en effet, il y avait à cet endroit, juste à l'aplomb de l'allée couverte, un gué, encore praticable aux fortes marées basses, certainement de tout repos avant la montée relative du niveau de l'eau dans ces parages. En revanche, si l'on choisissait la deuxième possibilité, on tombait dans des marais, qui existent toujours et qui offraient de sérieux risques d'enlisement.

Voilà qui est assez frappant comme démonstration. A condition que le « poulpe » ait un rapport quelconque avec la destination du voyageur et que celui-ci en comprenne le message codé. Ce rapport existe : « Nous avons refait, dans ses grandes lignes, l'itinéraire à pied, dit Georgelin. Arrivé à destination, sans aucun commentaire, nous avons présenté au fermier une reproduction de la Déesse. Il a été très spontané : C'est le plan du camp ! »

Quel camp ? Le camp du Lizo, avec ses trois talus concentriques formant une sorte d'ellipse de 150 mètres sur 200, ce camp qu'on apercevait du Luffang. « Mais pourquoi cette absence de traits en haut et à gauche ? » Réponse aussi nette : « A cet endroit, le camp surplombe la rivière, la rive est escarpée, il n'y a pas de talus. »

Voilà une interprétation infiniment plus argumentée que celle de la déesse-mère ! La déconvenue de ceux qui avaient déchiffré un sexe féminin peut cependant, à notre avis, se tempérer d'une légère satisfaction : après tout, l'idée n'était pas mauvaise sur le plan du symbolisme. La mère, comme le camp, c'est le refuge, la sécurité, le rempart (là de chair, ici de terre) contre les agressions de l'extérieur. Rapprochement d'idées mais peut-être plus : quelle réminiscence avait poussé les créateur du camp du Lizo à lui donner cette forme ? Le message était à la fois en clair et codé, le voyageur n'avait pas à hésiter : s'il voulait dormir tranquille au terme de son étape, il fallait qu'il rallie au plus vite le retranchement préparé par ses semblables, en empruntant l'itinéraire le plus sûr.

Un détail cependant n'était pas résolu, c'est la présence de la ligne séparant l'enceinte intérieure en deux parties, ainsi que celle des deux boutons. Sans entrer dans trop de détails, suivons notre auteur au tumulus du Rocher, où d'autres déesses-mères dirigent les pas du voyageur l'une vers le camp de Kerdelvan, l'autre vers celui du Parun ; la troisième qui n'est dessinée qu'à moitié ne conduit nulle part car le remembrement des terres a tout uniformisé.

« Dans un champ, explique Georgelin, un paysan étalait son fumier. A nos questions il répondait mal, n'en voyant pas bien l'intérêt. Alors nous lui avons montré le plan : " Tenez, voici un dessin, il est incomplet, pouvez-vous me dire si cela vous rappelle quelque chose avec des talus ? — C'est ça que vous cherchez ? Bon, d'abord votre plan est mal orienté, il faut le tourner comme ça et puis il est complet. Je le connaissais bien… — Mais enfin, les talus ne sont pas fermés ! — Pas besoin, ils étaient d'équerre à la côte, et il y avait plusieurs mètres de différence entre le niveau du terrain et celui de la mer. L'information fut recoupée par un autre fermier, montrant la certitude qu'ont les hommes de la terre sur ces sujets. »

Dans ces différentes versions de la déesse, on trouve de nouveau des boutons, qui ne sont pas sur le terrain. Boutons encore à l'allée couverte des Pierres Plates, sur la plage de Locmariaquer, au sud donc des sites évoqués ci-dessus, et en bordure de l'océan, où douze « déesses-mères » sont de faction pour « dispatcher » les voyageurs vers leurs cantonnements.

C'est la solution en effet que Georgelin entrevoit au problème des boutons, après avoir remarqué que leur répartition, de part et d'autre de la division centrale, rappelle le jeu de dominos et que leur nombre varie de façon à former des paires toujours différentes : 4-4, 3-4, 3-3, etc. Le dolmen des Pierres Plates, recevant le gros des voyageurs en provenance de la mer, aurait fonctionné comme un refuge de transit, d'où chacun rejoignait par la suite l'hébergement qui lui était destiné. Sans savoir lire, puisqu'il lui suffisait de reconnaître le « domino » correspondant à son affectation.

Toujours dans le golfe du Morbihan, Georgelin signale un fait curieux qui semble avoir échappé aux archéologues : Le Grand Menhir de la Table des Marchands, le plus grand du monde, est couché sur le sol, comme nous l'avons vu, mais il n'est pas le seul : « Tous les menhirs de

Locmariaquer sont couchés. » On sait que cette région est beaucoup plus « mouillée » qu'elle ne l'était autrefois, que le niveau des eaux est plus élevé par rapport à celui des terres. Que sont devenus, dans cette transformation des sites, les gués par lesquels passaient les chaînes de mégalithes ? Disparus, ils rendaient la piste impraticable et même dangereuse. Le colosse du Men-er-Hroeg, comme ses semblables, aurait été alors renversé intentionnellement ; ce sont des menhirs désaffectés.

11

Les dolmens et les tumulus, autres jalons de la route mégalithique

Théorie féconde que celle de l'armurier de Brest, qui envisage ensuite le rôle des dolmens et leur donne une place dans la chaîne mégalithique, ainsi qu'aux tumulus et allées couvertes. Si l'on a pu trouver des coffres funéraires ou des tombelles dans ces monuments ou aux alentours, les grandes chambres des constructions ne sont pas destinées aux morts mais aux vivants. Ce sont bel et bien des refuges, des abris, disposés à intervalles réguliers. Mais, en même temps, ils participent à la signalisation, ce qui explique qu'ils soient toujours disposés perpendiculairement au trajet ; ils présentent ainsi le maximum de surface et, moins élevés que les menhirs, restent pourtant très visibles. Il est réel que, de nos jours, un dolmen en terrain non boisé se voit de loin. Georgelin admet que l'époque des mégalithes correspondait à un climat de type tardi-glaciaire et que les paysages dépourvus de végétation arborescente donnaient toute leur valeur aux pierres dressées le long des itinéraires. L'histoire de la Terre, même pour un passé géologiquement rapproché comme celui qui nous occupe, est trop mal connue pour que les sciences qui en traitent nous donnent des indications certaines. Bien des présomptions néanmoins peuvent être apportées à l'appui d'une Europe plus proche de la toundra que de la forêt vierge. Le docteur Gidon définit un climat post-glaciaire « favorable au développement des pelouses graminéennes steppiques » qui aurait duré jusqu'à l'âge du Bronze (vers

2500 av. J.-C.), pour laisser place à un climat humide favorable à l'extension des forêts[21]. C'est dans ce contexte que se comprend le mieux la nécessité de recourir à des signaux de pierre pour montrer le chemin.

Les abris, nous dit-on, sont espacés entre eux d'une journée de marche, ce qui entraîne la distribution discontinue de ces documents sur la carte. Nous avons déjà parlé de l'épaisseur des dalles ; elle est nécessaire pour protéger les occupants, mais contre quoi ? Contre le froid, dit Georgelin ; des renforcements des parois ou de la couverture viennent d'ailleurs parfois compléter cette protection : à Saint-Quay-Perros (Côtes-du-Nord), double rangée de supports de chaque côté, les pierres laissant entre elles un intervalle de un mètre bourré de terre. Pas de terre dans les doubles parois de l'île Grande à Trébeurden pour une raison évidente : il n'y a pas de terre végétale dans cette île : on les remplissait vraisemblablement d'algues séchées qui formaient un bon matériau isolant. A Coëtgorrec, c'est la dalle-plafond qui est recouverte d'une sorte de voûte en petites plaques de schiste ménageant un vide dont la raison d'être serait la même. Dans la chambre principale du tumulus du Moustoir, les restes d'un foyer semblent également montrer le souci d'échapper aux rigueurs d'un climat froid. On ne chauffe pas pour les morts, remarque l'auteur de ces observations, et on ne saurait songer non plus à un four crématoire, qui aurait laissé des traces beaucoup plus importantes de calcination sur les murs.

Oui, ces constructions ont été faites pour les vivants. Au Mané Lud, à Locmariaquer, le sol est formé d'une dalle qui a été gravée au même titre que les montants ; bien que les conditions atmosphériques aient été les mêmes et identique la qualité de granit utilisé, les motifs sont presque effacés sur le sol et bien conservés sur les parois. Est-ce le pas des morts qui a usé le dallage du Mané Lud ?

La fonction d'abri est la principale, elle prime, lorsqu'il y a lieu, celle de signal routier. L'allée couverte de Prajou Menhir, dans l'île Grande (Côtes-du-Nord) se trouve au fond d'une cuvette et, au surplus à moitié enterrée, elle est ainsi bien protégée des vents mais peu visible ; on l'a donc pourvue d'un menhir indicateur. Nous avons repéré nous-même des cas de ce genre, entre autres à Brennilis où une belle allée couverte située en contrebas (La Maison des Nains) échapperait peut-être à l'œil du passant si, sur ce que nous pensons être un itinéraire reliant la région d'Huelgoat à Mougau et Commana, un petit menhir n'attirait l'attention sur elle : recourbé dans la direction voulue à son extrémité supérieure, il ressemble à un doigt bienveillant désignant le refuge. Certains préhistoriens affectionnent l'idée de menhirs indicateurs de sépultures (à Beaupréau, dans le Maine-et-Loire, par exemple). En quoi les sépultures ont-elles besoin d'être signalées d'une façon aussi voyante ? On a intérêt à cacher ses morts lorsque l'on tient à leur tranquillité. Les parents et amis savent bien retrouver le chemin de la tombe si quelque rite à accomplir les attire vers elle. Au contraire, il n'est pas inutile de dresser un signal, pour révéler l'existence du gîte où il convient de passer la nuit si l'on ne veut pas dormir dans le creux d'un fossé, exposé aux dangers et au froid.

Dans la chaîne des mégalithes, quel rôle Georgelin attribue-t-il aux tumulus par comparaison avec les menhirs et les allées couvertes ? Le tumulus a un rôle de jalon plus important que l'allée couverte et remplace fréquemment un menhir ; il constitue d'autre part, avec ses chambres multiples, un abri confortable, non seulement pour l'étape quotidienne mais pour un véritable hivernage. A la différence du menhir, il est placé sur un point très élevé sous peine de se fondre dans l'ensemble du paysage. Il a besoin de se profiler sur l'horizon. L'édification d'un tumulus serait plus longue que celle d'une pierre dressée. Alors pourquoi préférer l'un à l'autre ? Les tumulus

abondent dans les régions où il n’y a pas de pierre. Type de réflexion souvent entendue par l’enquêteur au cours de ses recherches : « Vous ne verrez aucun menhir dans le Haut-Corlay, la pierre y est introuvable. » De la bouche de paysans connaissant parfaitement leur pays, ces remarques sont révélatrices.

Il y a des tumulus qui utilisent un rocher existant comme armature ; pour faire plus vite, et la configuration du terrain s’y prêtant, on a « habillé » un élément naturel. C’est le cas, nous dit Pierre Georgelin, des tumulus de Kerbescont, du Runveur-en-Calanhel, de Guerguiniou ; puis aussi du Méné Botan, près de Rostrenen, dont les contours ont été modifiés pour qu’il présente, vu de la direction voulue, l’aspect d’un tumulus.

Les changements de direction sont plus délicats dans les tronçons de chaînes formés de tumulus, puisque ceux-ci sont fréquemment visibles de partout à la ronde, que lorsqu’il s’agit de menhirs. Ces changements sont marqués par l’adjonction d’un deuxième tumulus, nettement plus petit, situé à une centaine de mètres du repère principal. Il arrive enfin qu’un tumulus-écran soit dressé pour isoler plusieurs chaînes de menhirs qui risqueraient de se confondre ; on nous en cite un cas au vieux bourg de Quintin.

Eléments non négligeables de la chaîne, les « menhirs de type particulier » sont des blocs de rochers posés l’un sur l’autre et dont on peut établir que cet arrangement n’est pas naturel. Une bonne connaissance des effets de l’érosion sur le granit a permis à Georgelin de montrer d’une façon convaincante qu’il existe des repères de ce type à la ferme de Kérouet en Kerrien (Côtes-du-Nord), à la ferme de Kerfur en Lanrivain, à la ferme de Kerespertz en Saint-Eloi, etc. Ils ont d’ailleurs leur place dans la chaîne, à l’endroit où on s’attend logiquement à trouver un maillon ; leur profil est assez caractéristique pour attirer les regards

même dans une zone riche en pierres dispersées et en chaos.

Nous avons parlé précédemment des camps, qui font eux aussi partie intégrante du système, il reste à dire un mot des chemins creux artificiellement créés pour servir de complément aux tumulus : lorsque la direction à prendre ne va pas de soi, « une levée discrète de pierres sèches, ou simplement de terre, de chaque côté de la piste sert de guide au voyageur aussi longtemps que subsiste une possibilité d'erreur ».

Une catégorie spéciale de repères est enfin constituée par les menhirs marins ou « amers ». La côte bretonne n'est pas sans périls pour la navigation. Il est difficile d'y accoster sauf en des endroits précis qu'une bonne carte aide à repérer. Le voyage sans carte des mégalithiques avait recours aux menhirs marins, qui sont faits pour être vus du large. Georgelin donne plusieurs exemples, parmi lesquels la belle pierre de Brignogan. Magnifiquement placée, elle est très visible de la mer mais seulement sous un angle donné qui correspond à un chenal ; elle est en revanche cachée par des rochers au bateau qui se dirige vers la côte en venant d'une autre direction. Ainsi, quand on aperçoit le menhir de Brignogan, on peut sans crainte mettre le cap sur la côte pour aborder. Il paraît que le canot de sauvetage de l'endroit l'a toujours utilisé pour rentrer à son port.

Voilà dans ses grandes lignes la synthèse effectuée par l'armurier de Brest à l'issue de milliers de kilomètres parcourus dans les trois départements bretons du Finistère, des Côtes-du-Nord et du Morbihan, à l'unique fin de comprendre ce que pouvaient représenter les étonnantes pierres venues du fond des âges.

Mais qui étaient donc ces mystérieux voyageurs que nous voyons se hâter sur une terre aride, inhospitalière ? (la Bretagne étant qualifiée ici d'inhospitalière parce qu'elle ne contenait pas encore de Bretons). Pourquoi toutes ces

allées et venues dans un monde où l'histoire n'avait pas encore commencé ? Qu'est-ce qui faisait courir nos fantomatiques ancêtres, que nous imaginons mieux suivant les pistes laissées sur le sol par les ongles du gibier que celles des mégalithes ?

Nous entrons dans un ordre de considérations sur lequel nous nous séparons de Georgelin, non que ses réponses aux questions ci-dessus soient purement fantaisistes (elles sont même certainement justes sous un angle donné), mais parce que nous ne les jugeons pas pleinement satisfaisantes pour rendre compte du phénomène mégalithique. On peut diviser le problème en deux parties : d'une part la chaîne avec ses différents maillons, l'appareil matériel qui était à la base de ces déplacements de personnes. D'autre part ces personnes elles-mêmes, la raison de l'intense circulation attestée par les monuments. La première partie nous semble avoir été remarquablement traitée, nous en apporterons à notre tour des preuves. La deuxième donnera lieu dans la suite de cet ouvrage à la théorie que nous proposons aujourd'hui.

Pour Georgelin, les constructions des mégalithes sont les Phéniciens, grands navigateurs et commerçants de l'Antiquité, pourvoyeurs des autres peuples méditerranéens tels que les Egyptiens. Il s'agit, par conséquent, d'une thèse orientaliste

Faisant négoce des matières précieuses qu'étaient l'étain et l'ambre, les nefs phéniciennes passaient le détroit de Gibraltar pour se rendre d'abord en Bretagne mineure, riche de certains minerais, puis en Grande-Bretagne, et dans la Baltique.

Les bateaux, malgré l'avance technique des visiteurs, ne seraient que des troncs de cèdre évidés, naviguant principalement à la rame. Tout ce qui pouvait faire gagner du temps était donc bien venu. L'auteur calcule qu'il fallait trois mois de mer à ces embarcations pour contourner la Bretagne en se rendant de Vannes à Saint-Brieuc et retour,

alors que le trajet par voie de terre, convenablement jalonné, ne prenait que dix jours. La sécurité était au surplus bien plus grande par voie terrestre.

D’où les Phéniciens tenaient-ils leurs connaissances en matière de génie civil ? D’avoir fréquenté tous les peuples de la Méditerranée, et en particulier les Egyptiens, qui avaient déjà, dit l’auteur, construit leurs pyramides, leurs temples, érigé leurs obélisques, qui connaissaient les métaux et même le fer. Les constructeurs de dolmens furent aidés par le climat dans le transport des pierres lourdes, car s’il n’est pas admissible qu’un bloc mal équarri de 50, 100 ou 300 tonnes puisse être déplacé sur des rondins de bois sans les faire éclater ou les enfoncer dans le sol, il peut l’être facilement sur le sol lui-même *à condition que celui-ci soit gelé.*

12

Les chaînes mégalithiques à travers la France

Les mégalithes vont quelque part. Avant de dire où, nous voudrions montrer par quelques cas précis que le phénomène n’est pas particulier à la Bretagne, pays de korrigans et de poulpiquets, mais qu’on le constate aussi ailleurs. Nous ne nous référons plus à un même chercheur que l’on pourrait taxer de parti pris mais élargirons nos sources en les choisissant aussi dignes de crédit que possible.

Voici d’abord deux des inventaires du C.N.R.S. auxquels nous avons déjà puisé ; outre leur parution très récente, ils présentent l’avantage qu’on ne peut accuser leurs auteurs d’avoir voulu défendre une thèse.

En Maine-et-Loire, à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Cholet, nous trouvons quatre menhirs rigoureusement alignés sur une distance de 1 500 mètres. Cette série n’a rien à voir avec ce que l’on appelle un « alignement » mais correspond d’une façon étonnante avec ce que Georgelin range sous le nom de « chaîne ». De l’est vers l’ouest, elle comprend successivement :

- un menhir à cupules de 1,53 m de haut, qui a été transporté à Saint-André-de-la-Marche, à un peu plus de 3 kilomètres de là, mais dont on a pu retrouver avec certitude l’emplacement d’origine ;
- à 275 mètres plus loin, le beau menhir de la Bretellière, fuseau de 6,20 m de haut, le plus grand du

département, en granit des Aubiers (carrière à 600 mètres au nord) ;
- puis on monte une côte au sommet de laquelle se situe un petit menhir couché, à 900 mètres du précédent ;
- de ce sommet, on distingue en contrebas, toujours dans le prolongement, le menhir de la Bretaudière, de 3,30 m de haut, de forme ovoïde, également en granit des Aubiers (carrière à 1 kilomètre au nord) ;
- nous citons pour la bonne règle un cinquième menhir renversé qui gît à 30 mètres au sud de la ligne ainsi définie et qui pouvait faire partie de la même chaîne avant un déplacement éventuel.

Ne retenant que les quatre maillons, qui ne sont pas à 30 mètres ni à 10 d'une droite idéale tracée sur la carte, mais *sur* cette droite qu'on matérialiserait facilement sur le terrain par un cordeau, nous pouvons dire qu'ils n'ont pas été plantés au hasard ; nous aurons à revenir sur leur cas.

Dans le même département, le long de la Loire en amont d'Angers, on signale sept menhirs distribués sur une ligne droite ayant son origine au village néolithique du Thoureil ; si on prolonge cette ligne, on arrive au grand dolmen de la Bajoulière, sur le territoire de Saint-Rémy-la-Varenne. Longueur totale : 2 400 mètres. A remarquer que les menhirs ne sont pas distribués régulièrement le long de la ligne mais concentrés sur 700 mètres. Détail important : ces 700 mètres constituent le seul tronçon inculte de l'itinéraire, c'est-à-dire qu'il est raisonnable d'imaginer que les nécessités agricoles ont fait disparaître les autres maillons.

Et si, étant partis de l'extrémité ouest de cet alignement nous continuions à remonter la Loire en suivant la même direction, nous rencontrerions un des menhirs de la commune de Gennes, puis le dolmen de la Madeleine ; nous passerions une rivière en un lieu appelé Pompierre et nous arriverions droit sur le grand dolmen de Bagneux. Le tout

représente 25 kilomètres d'une piste, malmenée par les bouleversements de plusieurs millénaires dans une région qui est loin d'être un désert, mais qui n'en reste pas moins très déchiffrable.

Dans l'inventaire du Loir-et-Cher, le site de Villerable, à quelques kilomètres au sud-ouest de Vendôme, est caractéristique par la volonté d'alignement des monuments où ne figurent pas seulement des menhirs et des dolmens mais des polissoirs et d'authentiques sépultures. La ligne qui commence au menhir de la Pierre tournante et passe la Brisse, affluent du Loir, au gué de la Touche, mesure plus de 1 500 mètres ; elle est parallèle à la voie ferrée Vendôme-Tours. Nous la retrouverons sur un des grands itinéraires qui sillonnent la France. La concordance avec une voie ferrée n'est pas aléatoire, les passées d'hommes ont longtemps emprunté les mêmes trajets, imposés par le relief, la loi du plus court chemin, les concentrations de peuplement et aussi les habitudes. Les grandes percées, les tunnels, les ouvrages d'art autorisant de s'affranchir en partie de la configuration du terrain sont des phénomènes récents. L'homme a toujours mis ses pas dans les pas de ses devanciers. C'est ainsi que l'auteur de cet inventaire peut faire la constatation suivante :

« Le jalonnement des " voies anciennes " ou supposées telles par des menhirs (et des dolmens) est fréquent. C'est le cas du *Chemin des Moines,* sur les communes de Tripleville, Membrolles et Prénouvellon, de la *Grande Chaussée* à Averdon. Une gué est souvent associé. Des " voies romaines " (c'est l'auteur qui met les guillemets) sont signalées à la *Pierre-Maille de la Chapelle-Saint-Martin-en-Plaine,* etc. »

Il ajoute : « Nous ne discuterons pas de l'antériorité des menhirs par rapport aux voies ou des voies par rapport aux menhirs, mais cet aspect, associé à la notion de limites (paroises, diocèses, comtés…) nous amène à considérer que

les “ hautes ” “ grandes ” ou “ blanches bornes ” ont dû servir, ainsi que certains dolmens, de limites intangibles. »

Ce témoignage est à verser au dossier de la thèse de Georgelin : l’assimilation des mégalithes à des itinéraires n’est pas douteuse. Il aura d’autre part l’avantage de nous aider à reconstituer les chaînes sur les longues distances grâce à l’appoint fourni par ces voies de toutes sortes qui pourront légitimement servir de guides dans les solutions de continuité rencontrées. Quant au rôle de bornage, nous le croyons postérieur ; il est naturel de se servir des accidents de terrain pour définir une propriété : « jusqu’à la rivière, c’est à vous, après c’est à moi », ou pour établir une frontière. Collines, bouquets d’arbres, ravins, tout peut être utilisé. Pourquoi pas une pierre levée qui à son échelle apparaît aussi comme un accident de terrain ? Il y a plus : les voies de circulation, sentiers, chemins, grandes routes, font fréquemment office de limites ; prendre un menhir ou un dolmen pour repère, c’était en même temps utiliser à des fins de bornage la chaîne mégalithique qu’ils signalisaient.

Le docteur Baudouin avait déjà sans le vouloir identifié les chaînes que nous défendons en repérant les lignes de menhirs partant de l’île de Noirmoutier et aboutissant, 50 kilomètres plus loin, à des allées couvertes, telle la Pierre-Folle, à Commequiers. Persuadé que celles-ci étaient des tombes, il voyait dans les menhirs en question des indicateurs de sépultures. Combien plus réaliste l’interprétation selon laquelle ils servaient à guider les voyageurs venant de débarquer dans ce qui est aujourd’hui une île ; voyageurs qui, ne perdant pas de temps en route grâce à ces jalons, arriveraient pour l’étape à l’allée couverte, leur refuge !

Dans la région où s’ouvre l’éventail des pistes ayant leur origine à Noirmoutier s’étendent aujourd’hui des marais. Peut-être étaient-ils autrefois moins gorgés d’eau, mais la multiplication des jalons définissant les passages sans

danger n’y a rien d’étonnant, ni le fait que l’on ait dû importer, du bois de la Chaise, la pierre qui manquait ici.

Les mystérieux voyageurs arrivaient par mer, en provenance de l’ouest. La pénétration du continent se faisait en grande partie par les rivières et les fleuves. C’est tout au moins ce que l’on peut déduire de la présence de nombreux mégalithes le long des voies d’eau et aussi des chaînes qui partent du lit de la rivière et gravissent la pente vers le lieu de destination prévu. A Freigné, dans le Maine-et-Loire (inventaire du C.N.R.S.), un alignement très net se présente de cette façon. Le même document signale deux autres trajets semblables : un à Parchambault, en Trémentines, où subsistent six menhirs ; un autre à Cholet où cinq menhirs, détruits mais dont l’existence passée est certaine, remontent de la rivière la Moine vers le sommet du coteau. A trois autres endroits, le couplage de deux memhirs, un près de la rivière, un au sommet du coteau, semble indiquer les points de débarquement et de rembarquement institués pour la desserte des petites régions où l’on arrivait par canot pour continuer ensuite sa route à pied. Ce sont les menhirs de Brault au Fief-Sauvin et de la Pierre-Obrée de Beaupréau ; ceux de Lenay et de l’Accommodement à Montreuil ; ceux du Grésil (au bord du Thouet) et des Garennes (route de Montreuil à Vaudelnay).

Les rivières jouaient un rôle d’autant plus grand que le pays était accidenté. En montagne, où elles forment souvent la seule percée possible, le profond encaissement des vallées élimine tout risque d’erreur sur la route à suivre ; le semis des menhirs s’interrompt, il reprend lorsque les vallées s’enchevêtrent. Dans les plats pays, il est beaucoup plus continu. Le passage entre deux vallées séparées est marqué par une recrudescence des menhirs ; il n’est pas rare de trouver un « Col-de-la-Pierre-Plantée » dont le nom ne peut prêter à équivoque (ainsi dans l’Hérault, à l’ouest de Bédarieux ou dans la Lozère, au nord

de Château-neuf-de-Randon ; ou encore en Aveyron, 20 kilomètres à l'est de Millau).

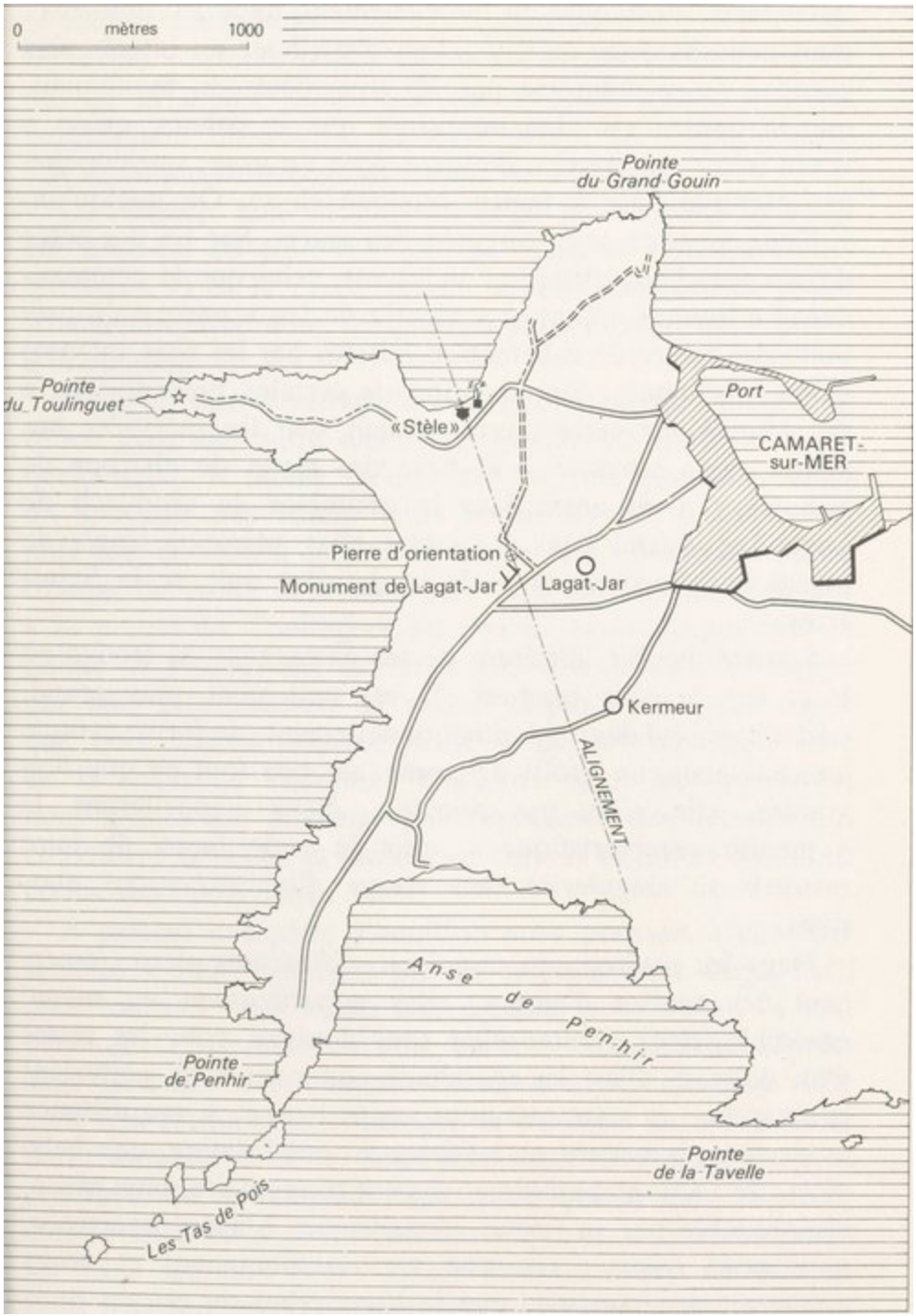
Revenons en Bretagne pour citer un autre exemple de piste facile à vérifier, que nous pensons être le premier à avoir reconnue ; nous n'en avons en tout cas trouvé aucune mention dans la littérature. La presqu'île du Crozon est d'un accès facile, le lecteur en vacances qui disposerait d'une boussole pourrait en quelques heures se rendre compte par lui-même de la façon dont, croyons-nous, les inconnus de l'ère mégalithique débarquant dans notre pays procédaient pour arriver à leur première destination.

Les alignements de Lagat-Jar, on s'en souvient, dessinent sur le sable, entre la pointe de Penhir et celle du Toulinguet, une figure géométrique assez complexe dont l'essentiel paraît être un carré ouvert d'un côté (vers le nord-ouest) tandis que le côté opposé (sud-est) se prolonge en ligne droite de part et d'autre. Le carré lui-même est fait de douze à dix-huit menhirs par côté, celui-ci mesurant une soixantaine de pas. Les prolongements du côté sud-est ont respectivement douze et treize pierres, ils sont inégaux en longueur, l'un mesurant une quarantaine de pas, l'autre une centaine.

Rien n'empêche, répétons-le, de donner à ce quadrilatère le nom de cromlech, ce à quoi il ressemble plus qu'à un alignement. Le cromlech de Lagat-Jar, donc, est constitué de menhirs en quartzite, d'un beau blanc brillant, et d'autres en une sorte de grès marron ; les deux qualités de pierre sont de provenance locale comme en témoignent des affleurements sur l'emplacement même du monument et dans ses alentours immédiats.

Les menhirs sont de dimensions et de formes variées. En général, leur face la plus plate est tournée vers l'intérieur du cromlech, qu'on a manifestement voulu soigner davantage, ainsi qu'il en va également dans les dolmens ; nous pensons donc qu'il y a lieu d'attribuer un intérêt plus grand à l'aire délimitée par les trois côtés du monument,

que le dedans est plus important que le dehors, qu’on a voulu isoler une portion d’espace pour un usage quelconque, par exemple pour y mettre quelque chose. Ou quelqu’un.



Deux menhirs se distinguent des autres. Sur un des côtés dirigés vers l'ouverture, au sud-ouest, celui que le commandant Le Pontois a baptisé « menhir du feu » parce qu'il présente des traces de rubéfaction laissées par les feux intenses qu'on y allumait ; l'imagination de certains préhistoriens a décidé que sur cette pierre avaient lieu les sacrifices humains, on a retrouvé à sa base des restes de charbon de bois. Il y avait aussi dans le périmètre du cromlech de Lagat-Jar, quand nous y sommes allés, plusieurs traces de foyers qui devaient dater de la dernière nuit de la Saint-Jean.

L'autre menhir, différent de ses camarades, se trouve en face, sur le côté nord-est. Il est nettement plus grand, paraît avoir été dégrossi intentionnellement ; sa forme évoque un chat assis, un profil d'homme, un peu tout ce que l'on voudra, elle n'est pas anodine. Nous l'appellerons le « menhir caractéristique », c'est la seule façon de faire ressortir sa singularité sans risque d'interprétations abusives.

Dans les environs du cromlech, différentes pierres émergent des touffes d'ajoncs, elles appartiennent au même ensemble, deux d'entre elles sont données pour les restes d'un dolmen. C'est en cherchant comment elles pouvaient se rattacher au reste que nous avons trouvé, à une distance modeste mais nettement à l'écart du quadrilatère, une belle pierre de section approximativement triangulaire, bien assise, remarquable par sa forme géométrique. L'ayant examinée, nous nous sommes retourné vers le monument et avons découvert avec surprise que le léger relief du terrain nous le cachait complètement, à l'exception de la « pierre caractéristique » dont la partie supérieure restait visible. Eût-elle été de la même taille que ses voisines qu'elle eût été pareillement dissimulée. Mesures prises, la distance entre elle et la pierre triangulaire était de 250 pas.

La boussole nous indiqua un angle de 10° entre la branche nord-est du cromlech (où est située la « pierre caractéristique ») et la droite reliant à cette dernière la pierre triangulaire, que nous désignâmes sous le nom de « pierre d'orientation ».

Jusqu'ici rien d'extraordinaire : toute droite imaginaire forme avec une autre droite, imaginaire ou non, un angle quelconque, à moins qu'elle ne lui soit parallèle. Mais un souvenir très récent nous revint alors : deux heures plus tôt, cherchant le site de Lagat-Jar, nous nous étions trompé de route et avions pris celle qui va de Camaret à la pointe du Toulinguet au lieu de nous diriger vers la pointe de Penhir. Or, sur ce trajet, nous avions été frappé par une accumulation de roches disposées de telle façon que nous avions aussitôt pensé à une construction faite de la main de l'homme. Tenté de nous en approcher, nous avions été dissuadé par l'épaisseur des fourrés qui couvraient la pente, la raideur de celle-ci et le fait que nous étions venu pour autre chose.

A présent une sorte d'intuition nous poussait à chercher si cette « stèle » n'avait pas de relation avec Lagat-Jar ; nous tournant vers le nord-nord-ouest, nous eûmes la surprise de l'apercevoir au loin, au-delà d'une petite dépression sableuse, à 600 mètres environ à vol d'oiseau. Elle était très reconnaissable malgré la distance et la proximité d'une antenne de radio nous permettait de l'identifier avec certitude. Or, la boussole nous apprit que la stèle, la pierre d'orientation et la pierre caractéristique se trouvaient toutes les trois sur une même ligne. Pour être sûr de ne pas nous tromper, nous reprîmes la voiture et, faisant le grand tour p ar la route, allâmes gravir la butte dominée par l'antenne de radio. De la stèle, nous pouvions situer la pierre d'orientation grâce au repère que constitue un château en ruine ayant appartenu à Saint-Pol-Roux. Aucun doute, la stèle se trouvait bien dans l'alignement précédemment décrit.

Comment se présente-t-elle au juste ? On peut la définir comme un assemblage cyclopéen réalisé avec des blocs non taillés mais choisis pour former ensemble un volume harmonieux. Du côté de Lagat-Jar, elle s'avance comme une étrave et fait penser par son mouvement à la *Victoire* de Samothrace, impression que plusieurs menhirs nous ont déjà fait ressentir. Non loin de là s'étend un champ de rochers d'où les matériaux proviennent à coup sûr, où l'on trouve d'ailleurs des formations bizarres comme dans tout chaos. Notre stèle n'est-elle pas elle aussi un produit de l'érosion, de la désagrégation naturelle de la falaise ? On résiste facilement à de telles insinuations ; d'abord la nature, quand elle jette des pierres les unes sur les autres, n'utilise pas de cales pour les faire tenir ; puis, si elle est capable d'édifier une construction comme celle-ci, à un endroit donné et pas n'importe où, juste à l'endroit le plus dégagé, à preuve que nos contemporains le choisiront pour y mettre une antenne de radio (on peut à peine passer entre la stèle et le grillage de protection de l'installation), alors on doit aussi admettre qu'à force de lancer en l'air les lettres de l'alphabet on finira par voir retomber « Le Théâtre Celtique » d'Anatole Le Braz.

Du côté du large, la stèle rappelle la forme de chat assis de la pierre caractéristique. Au bas de la falaise, exactement à l'aplomb, une petite crique bien protégée.

L'arrivée des voyageurs par la mer ne faisant pas de doute quand on regarde sur la carte les implantations mégalithiques en Europe, il n'est pas nécessaire de faire appel à l'imagination pour reconstituer la scène qui a dû se dérouler des milliers de fois à cet endroit au temps ancien où les menhirs étaient neufs : l'embarcation longe la côte à la recherche du signal attendu qui lui indiquera le lieu de l'accostage. Le voici, il a une silhouette conventionnelle qui le distingue des rochers de la falaise. Le cap est mis droit sur la terre, la crique accueillante rassure les marins qui amarrent leur bateau et gravissent la pente (escalade facile

à cet endroit) jusqu'à la stèle. L'étrave de pierre leur désigne la route à suivre, ils n'ont qu'à marcher droit moins d'un kilomètre en traversant la dépression qui s'ouvre devant eux. Ils arrivent à la pierre d'orientation et de là aperçoivent, cent mètres plus loin, la pierre caractéristique. Si, par hasard, ils ont légèrement dévié, ils ne manqueront pas pour autant le cromlech : les menhirs qui prolongent le côté de base dressent leur barrière et disent : n'allez pas plus loin, vous êtes arrivés. Et si par hasard il fait nuit, comment s'étonner que l'on ait à leur intention allumé un feu d'enfer à l'intérieur du monument, à l'endroit voulu pour que la pierre caractéristique se détache sur les flammes et qu'elle ait dans l'obscurité la même signification que pendant le jour ?

Lieu de rassemblement, zone balisée empêchant les nouveaux venus de se perdre dans la campagne, centre de regroupement, les « alignements de Lagat-Jar » peuvent n'être rien de plus et cela justifierait déjà les efforts déployés pour mettre en place une installation lourde durable.

Par la suite nous avons retrouvé mention dans Le Rouzic de notre pierre d'orientation ; elle est cataloguée comme polissoir. Des traces subsistent effectivement de cet usage, ce qui ne change rien à ce que nous venons de dire. De semblables traces révèlent simplement qu'un artisan ayant trouvé une pierre convenable pour polir ses haches y a installé son atelier à un moment ou à un autre, peut-être à l'époque des mégalithes, peut-être longtemps après ; peut-être même avant. Cela ne signifie pas que la pierre en question ait été mise en place *pour* servir de polissoir, pas plus que le seuil des fermes n'a été inventé pour que le maître de maison y aiguise son couteau.

On trouve ces traces aux endroits les plus inattendus, sur des rochers naturels, sur des surfaces horizontales aussi bien que verticales, sur des supports de dolmens, comme à Etiau, près de Monsabert (Maine-et-Loire) et même sur la

partie inférieure de la dalle de couverture des dolmens, comme à Beaupréau. Ira-t-on dire que le dolmen a été construit pour qu'on puisse frotter des morceaux d'obsidienne ou de diorite sur son plafond ? Le classement d'une pierre parmi les polissoirs présente un danger, c'est que l'on ne la considère plus que comme un polissoir et qu'on ne songe pas, par conséquent, à s'interroger davantage sur sa raison d'être à tel ou tel endroit. L'une d'elles a été retrouvée près du dolmen de Pierre couverte, dans la forêt de Beaugé, et transportée au château de la ville dont elle orne la muraille. Si cette pierre était un jalon, elle pouvait nous apprendre beaucoup de choses à condition d'être à se place d'origine ; exilée, elle n'est effectivement plus qu'un polissoir.

Il en va de même pour les menhirs déplacés. Celui que possède la commune de Montigny-Saint-Barthélémy (Côte-d'Or) a été redressé dans l'allée conduisant à l'église par un curé du lieu, ce qui est méritoire si l'on se souvient de l'attitude passée du clergé à l'égard des pierres du diable, et heureux dans la mesure où le monument a évité, de cette façon, d'être transformé en gravillons. Mais dans l'optique de la présente théorie, voilà un témoin de plus supprimé là où il pouvait servir à nous renseigner sur les secrets du passé.

Dans la détermination des routes préhistoriques, la position des dolmens est capitale si l'on admet qu'ils étaient toujours perpendiculaires à la chaîne pour des raisons de visibilité. Dans le Loir-et-Cher (inventaire C.N.R.S.) leur axe est orienté non pas imperturbablement vers l'est et le soleil levant mais du nord-nord-est au sud-sud-est. Sauf deux. Dans le Maine-et-Loire (même source) les orientations se situent toutes dans la partie est de la rose des vents. Sauf deux ici également. Dans l'Indre-et-Loire, l'ouverture des dolmens est tournée vers des points qui se trouvent dans le quadrant inférieur droit de la rose des vents, soit entre l'est et le sud. Pas d'exceptions

relevées. Trop de diversité par conséquent pour accréditer des raisons socioculturelles ; en revanche les positions relevées s'accommodent très bien des chaînes d'allure générale nord-sud et ouest-est, ce qui semble être le cas de celles qui, nous le verrons, traversent ces trois départements.

Dans le Loir-et-Cher, les auteurs font une remarque à propos des concentrations de dolmens, qu'ils appellent des « nécropoles » : elles sont pratiquement toutes du même côté de l'axe du menhir qui s'élève dans leur voisinage. Cela veut dire, si l'on pense itinéraires mégalithiques, qu'en allant vers un menhir puis en le dépassant, donc en suivant sa route, le voyageur laissera les dolmens à sa gauche par exemple, à des distances plus ou moins grandes et courra par conséquent le risque de les manquer.

Cela est gênant, sauf si l'on se souvient d'une chose : il est généralement admis que l'axe du menhir est la droite parallèle à ses grands côtés. Or nous avons adopté l'idée de Georgelin selon laquelle le menhir présente au voyageur sa face la plus visible ; l'axe utile est donc au contraire perpendiculaire aux grands côtés et en suivant les chaînes, dans le Loir-et-Cher comme ailleurs, on ne passe pas au large des refuges que sont les dolmens, on va droit vers eux. Toujours dans le Loir-et-Cher, l'orientation des menhirs, traduite selon nos critères, confirme ce que nous disaient les dolmens (chaînes venant de l'ouest et du nord), ou plus exactement ne l'infirme pas.

Les règles formulées par Georgelin paraissent avoir été suivies dans toutes les régions. Le tumulus-jalon se retrouve lui aussi dans les lieux où l'emploi d'un dolmen ou d'un menhir se révèle soit impossible, soit insuffisant. Celui des Petits Marais de Pouline à Villerable, fournit un exemple frappant. Nous avons dit la surprise des fouilleurs en trouvant sous le tumulus, un dolmen ruiné. Cette circonstance est en effet difficile à justifier, mais elle s'explique si on la rapproche d'une autre : les menhirs

dressés en fond de vallée ont été progressivement enterrés par des dépôts alluviaux. J. Despriée et C. Leymarios relèvent le fait qu'à Villerable des dépôts de 0,60 m à 1 mètre d'épaisseur ont été constatés depuis l'époque romaine. De combien durent-ils être depuis l'âge mégalithique ? Il est dès lors vraisemblable que les menhirs engloutis aient été remplacés par un repère plus élevé et plus durable. La réorganisation de la chaîne s'est faite à une période où les jalons anciens ne remplissaient plus leur office, ce qui explique la présence d'un dolmen ruiné, que l'on n'a même pas pris la peine de démonter complètement ; il s'est trouvé recouvert par le tumulus.

13

Les routes mégalithiques vont vers les gîtes d'uranium

Le moins qu'on puisse affirmer, c'est qu'une idée directrice a présidé à l'implantation des mégalithes, qu'un plan d'ensemble a été suivi, que les constructeurs savaient où ils voulaient aller.

Une chose nous gêne dans tout cela : la mise en place de ces jalons de pierre représente une performance dont tout le monde s'accorde à juger incapables les habitants de l'Europe à l'époque supposée où le phénomène se produisit. On ne ralliera bien entendu aucun de ceux qui pensent ainsi en reportant les dolmens et les menhirs à un temps encore plus éloigné que cela n'avait été admis jusqu'ici. Pourtant nous sommes bien obligés de le faire.

Pour expliquer les prouesses des mégalithiques, on a cherché à faire intervenir des peuples étrangers qui seraient venus pour des raisons commerciales ou religieuses réaliser sur place ce qui dépassait de beaucoup les possibilités des autochtones. De là naquit la thèse orientale. Mais force nous est de retirer à ces intrus le crédit dont ils jouissaient et de constater qu'ils n'avaient pas plus de raisons que les sauvages d'Occident de couvrir nos landes et nos plaines de la brillante joaillerie des pierres levées.

Le prestige des Orientaux auprès des historiens leur venait des ziggourats, des pyramides, des jardins suspendus. Mais dès lors que les mégalithes sont antérieurs à tout cela, la thèse s'effiloche.

D’un autre point de vue, nous l’avons montré, le mégalithisme est un mode de construction original et bien particulier qui ne caractérise pas les peuples en question. Une équipe d’Egyptiens transplantée dans les montagnes d’Arrée aurait élevé une pyramide ou un obélisque, des Chaldéens, un ziggourat, des Phéniciens… mais que construisaient donc les Phéniciens chez eux ? Ils ne passent pas pour avoir été d’acharnés constructeurs. Comment croire que tous ces gens, une fois hors de leur pays, aient inventé la *rude stone* et se soient tenus à ce type d’architecture ? Comment croire d’autre part qu’ils n’aient pas été tentés de graver sur la table des dolmens leurs hiéroglyphes ou leurs caractères cunéiformes ? D’une façon systématique et glorieuse, non pas par quelques signes relevés ici et là et sur lesquels on n’a encore aucune certitude de provenance ni de date.

Car l’ère mégalithique, si elle a commencé beaucoup plus tôt qu’on ne l’avait cru, ne s’en est pas moins terminée à une époque récente, où tous les peuples invoqués avaient appris à écrire.

Aller chercher dans le Croissant fertile des peuples qui endosseraient, pour le repos des préhistoriens, la responsabilité des mégalithes est une tentative hasardeuse sur le plan de l’efficacité comme sur celui de la science.

Mais alors, qui les a construits ?

L’idée selon laquelle ils seraient le fait des autochtones ne s’harmonise pas avec ce que nous constatons sur la carte : les mégalithes commencent à la mer, ils ont envahi le continent par l’ouest ; leur origine atlantique est trop évidente. Les tenants de la thèse orientale, pour beaucoup d’entre eux, montrent d’ailleurs les Phéniciens ou quelque autre peuple que ce soit issu des mêmes contrées, abordant Bretagne et Irlande de ce côté, au terme d’une navigation qui aurait emprunté les colonnes d’Hercule, soit le détroit de Gibraltar. Notre propos et le leur se rejoignent sur ce point. Ils divergent sur l’origine première des navigateurs ;

le leur est beaucoup plus confortable, nous le reconnaissons. Le nôtre se heurte à un mystère profond : si ce n'étaient pas les Orientaux, qui donc était-ce ? Le phénomène mégalithique semble avoir fait l'objet d'un parachutage ; mais le point d'où ont été largués ces gens qui auraient connu la géométrie mais pas l'écriture, qui auraient disposé de moyens techniques considérables mais ne s'en seraient servis que pour remuer des pierres, reste à situer. Comment percer leur secret ? Il nous paraît raisonnable de prendre le problème autrement et de nous demander : quelle était la raison de leur venue ? Quel était le but de l'opération ? Et de connaître les motivations nous fera remonter à ceux qui les ont ressenties.

Tout d'abord que faut-il penser de ceux qui voient dans nos visiteurs des étrangers attirés par les minerais dont les contrées occidentales étaient riches ? Des archéologues de Rostrenen, dont M. Lody qui est, croyons-nous savoir, photographe de son état et par suite entraîné à ouvrir l'œil aussi bien qu'à déclencher à bon escient l'obturateur de son objectif, ont eux aussi, comme Georgelin, abouti à l'idée que les mégalithes constituaient une signalisation. Nous ignorons s'il y a antériorité d'un côté ou de l'autre, l'essentiel est que nous avons affaire, à Rostrenen aussi, à des gens qui ont su chausser leurs bottes pour traverser les landes et les broussailles à la recherche des indices. Les pistes suivies les ont conduits notamment aux mines de plomb de Plelauff. On sait que ces mines étaient exploitées aux environs du VIIe siècle av. J.-C., elles pouvaient l'être déjà bien avant. Retenons le nom de Rostrenen qui va nous servir sous peu.

P. Georgelin de son côté est arrivé à plusieurs gisements d'étain : Abbaretz et Piriac, en Loire-Atlantique, Pénesten dans le Morbihan, Saint-Renan dans le Finistère.

Dans le nord de ce dernier département, de nombreuses chaînes aboutissent, estime-t-il, aux mines d'étain de Saint-

Renan (13 kilomètres au nord-ouest de Brest). Voici d'abord la ligne venant du Conquet pour se diriger vers Kergougnant en Plouarzel, empruntant donc plus ou moins une direction sud-nord ; elle aboutit à l'alignement formé par les deux menhirs de Mesdoun-Porspoder, qui est orienté est-ouest. Le voyageur comprend qu'il doit bifurquer ; vers l'ouest, l'île Melon sera l'achèvement de son voyage ; vers l'est, il trouve un tumulus puis deux menhirs retaillés en croix de chemin, qui le conduisent au dolmen du Camp, en Lanrivoaré. « La mine d'étain de Saint-Renan est à ses pieds. »

Un autre exemple est donné par quatre alignements de deux menhirs chacun situés à Landunvez et Porspoder. Georgelin remarque qu'on les a donnés comme définissant des lignes parallèles et qu'on en a tiré des conclusions d'ordre astronomique. Or, ces lignes ne sont pas parallèles mais convergentes ; en les prolongeant, on découvre que leur jonction se fait… au dolmen du Camp, en Lanrivoaré. « De là, il suffit de descendre dans la vallée de l'Aber Ildut, où l'extraction de l'étain bat son plein, comme il y a cinq mille ans déjà, ainsi qu'en témoignent les vestiges découverts. »

Voilà bien des données concordantes ! En parcourant le Finistère-Nord, on est bien obligé de voir que Saint-Renan occupait une place privilégiée dans les préoccupations de ceux qui mirent les pierres debout. Nous avons longuement patrouillé dans cette région, et à notre tour avons remonté la vallé de l'Aber Ildut pour découvrir les draglines et les pontons flottants de la Compagnie minière de Saint-Renan qui est actuellement le seul producteur de minerai d'étain de France.

Ce qui donne du corps à la thèse Georgelin c'est que lors de la redécouverte du gîte de Saint-Renan, en 1957, on a pu comme pour le plomb de Plelauff, identifier des traces d'une exploitation ancienne.

Il est difficilement contestable, croyons-nous, que des peuples aventureux de l'Antiquité soient venus extraire la cassitérite de l'Aber Ildut et qu'ils se soient servis, pour aller et venir de leurs points de débarquement à la mine, des routes mystérieuses que forment les chaînes de mégalithes.

Mais nous pensons qu'ils ne les ont pas tracées, qu'elles existaient avant eux, qu'ils n'en ont été que les utilisateurs, comme beaucoup d'autres le seront, comme l'équipage du bateau de sauvetage de Brignogan, comme les bergers des Causses qui empruntent encore les « drailles » de leurs plateaux.

Nous pouvons ainsi leur laisser tout le temps nécessaire à la poursuite de leur petit négoce, la haute ancienneté des dolmens bretons ne s'en trouve pas démentie. Que les Vénètes aient cherché du plomb du côté de Rostrenen jusqu'au VIIe siècle av. J.-C. et même après, ne date pas les mégalithes et ne nous empêche pas de remonter plus haut. Jusqu'à la raison d'être originelle de ce gigantesque appareil rupestre.

Car ce n'est ni l'étain ni le plomb que convoitaient les premiers visiteurs. Ni le cuivre non plus, ni l'or ni l'argent. Mais un métal quand même. Lorsque M. Pavot, l'actuel directeur des mines de Saint-Renan, redécouvrit en 1957 le gisement oublié, c'était, nous dit un tiré à part de la revue *Industrie minérale* consacré à cette exploitation, « en menant des recherches pour uranium ». Et l'uranium n'était pas loin : en prolongeant les pistes de Georgelin au-delà du dolmen de Lanrivoaré, on arrive aux gîtes de Bohars, Grand-Kerven, Grand-Spernot, à quelque 7 kilomètres seulement de Saint-Renan.

Faisons un saut jusqu'à Rostrenen : en dépassant les mines de plomb de Plélauff, on se dirige vers les gîtes d'uranium qui reposent au sud-est de Pontivy, à une trentaine de kilomètres : Rozulaire, Sulladio, Kersher,

Questiave, Kerivalari, Salle Pronto, etc. Mais sans aller si loin, à 6 kilomètres au sud de Rostrenen, l'uranium se trouve à Le Bonote et à Trégarantec ; en continuant de descendre vers le sud, on passe successivement à Château-de-Launay, Lignol, Kervrech… Les pierres grises conduisent à l'or gris. Rapprochement étonnant qu'on a peine à accepter, qui provoque même dans tout cerveau bien organisé une réaction instinctive de refus. Nous l'avons nous-même rejeté à peine conçu, comme incongru, comique, extravagant, ne méritant pas l'examen, incapable de déboucher sur quoi que ce soit.

Puis nous avons eu un remords de conscience. Nous étions en train d'adopter l'attitude antiscientifique que nous reprochons tant à d'autres et qui consiste à sélectionner les idées qui se présentent à l'esprit au cours d'une recherche, sur des critères purement instinctifs. Qu'est-ce qu'une idée incongrue ? Celle qui se sera révélée telle non pas avant l'analyse, mais après. Qu'est-ce qu'une idée extravagante ? La vérité est quelquefois extravagante. A bien regarder les choses, nous utilisions un raisonnement qui peut s'exprimer ainsi : « Inutile de perdre un temps à étudier une hypothèse non viable. Pourquoi les prospecteurs de la préhistoire se seraient-ils intéressés à l'uranium ? L'uranium a été découvert en 1789, l'année de la Révolution. Qu'auraient-ils pu en faire, d'ailleurs ? La question est encore pendante de savoir si les mégalithiques connaissaient le cuivre c'est-à-dire si leur civilisation avait dépassé le stade primitif des outils en pierre. Leur prêter des connaissances même superficielles en radio-activité est une aberration, une sup position absurde. »

Au contraire, l'attitude scientifique consistait à se dire que nous n'étions pas là pour nous demander si les constructeurs de dolmens avaient ou non l'usage d'un métal radioactif pour leurs besoins personnels, mais si oui ou non un lien existait entre les mégalithes et l'uranium, puisque le lièvre venait d'être soulevé. Dire que des

chasseurs de bisons abattant leur proie avec des flèches en silex taillé ne pouvaient avoir aucune accointance avec l'or gris revenait d'ailleurs à affirmer que les mégalithes avaient été érigés par des chasseurs de bisons, ce qui était répondre d'avance à la question pour laquelle nous avions mis toute cette étude en route.

C'était aussi bloquer définitivement la recherche dans la direction qu'elle prenait dès lors : à savoir que les amateurs d'uranium pouvaient être des étrangers à notre Terre qui auraient eu, eux, l'utilisation de ce métal.

Les personnes « de bon sens » entrent en état de crise épileptique dès que l'on parle d'extra-terrestres. Notre idée est bien pourtant que ceux-ci jouent un rôle de premier plan dans l'affaire des mégalithes.

C'est ainsi que nous décidâmes d'ouvrir le dossier de l'uranium préhistorique, quitte à l'abandonner s'il se révélait douteux.

Les concordances allaient rapidement s'accumuler, lui donnant au contraire une authenticité éclatante. Elles se vérifièrent pour la Bretagne, pour le reste de la France, enfin pour le reste du globe, de la façon que nous allons dire.

14

La piste qui n’allait nulle part

Pour une première approche, un matériel tout prêt et de bonne qualité nous était fourni par les chaînes que Georgelin avait localisées en Bretagne. Les baptisant « chaînes G », nous les reportâmes le plus exactement possible sur une carte.

Il est bon de préciser que cet auteur ignorait la thèse que nous étions en train de « tester » et qu’il ne l’apprendra qu’en lisant ce livre. Répétons aussi qu’il n’a certainement jamais pensé à l’uranium en allant de tumulus en allée couverte et qu’il sera sans doute le premier surpris du rapprochement que nous établissons.

Sur la même carte, nous indiquâmes les gîtes d’uranium que possède la Bretagne. Et c’est alors que la surprise nous arracha un cri. Malgré notre attente et un pressentiment assez intense pour nous avoir conduit à cette étude, nous n’espérions pas trouver une concordance aussi étroite. Les chaînes G se superposaient à la carte de l’uranium d’une façon tellement nette qu’on pouvait difficilement croire à une coïncidence. Que l’on en juge !

Voici une première chaîne ayant son origine du côté de Saint-Brieuc. Elle se dirige d’abord sensiblement vers le sud-ouest, passe par le Foeil, le Vieux Bourg de Quintin et arrive à Saint-Gilles-Pligeaux. A ce moment-là, elle bifurque vers le sud-sud-est, donc presque à la perpendiculaire, vers Canihuel, Corlay, Plussulien, Saint-Mayeux, Caurel. De Caurel elle continue, en gardant le même cap, sur Pontivy. L’itinéraire, remarque Georgelin, emprunte la ligne de partage des eaux, le seul possible pour un piéton de la

préhistoire, ce qui est vrai, et il se contente de cette explication, qui pourrait d'ailleurs suffire, pour justifier le virage à angle droit de Saint-Gilles-Pligeaux.

Et pourtant il y en a une autre. Entre le Vieux Bourg de Quintin et Saint-Gilles-Pligeaux se trouvent deux gisements d'uranium : Le Cotier et Kergornec. Venant de Saint-Brieuc (point de débarquement des visiteurs ?) la chaîne a piqué droit sur ces deux sites ; puis elle a tourné parce qu'elle n'avait plus de raison de continuer dans la même direction et elle a tourné vers… Pontivy ; au sud-sud-est de cette ville figurent précisément d'autres dépôts d'or gris, que nous avons déjà cités : Rozulaire, Maneven, Questiave, Salle Pronto, etc.

S'arrête-t-elle alors ? Notre auteur ne le dit pas. Probablement n'a-t-il pas eu le temps de prospecter au-delà. Mais si nous poursuivons notre chaîne imaginairement, nous aboutissons à Vannes, au golfe du Morbihan, à Locmariaquer, à Carnac…

Au passage, nous avons indiqué le maillon situé à Saint-Mayeux. Nous constatons l'existence à cet endroit d'un carrefour où plusieurs chaînes G s'entrecroisent ; celle dont le tracé est le plus net part vers l'ouest, elle va parcourir trente kilomètres à vol d'oiseau, traverser Roch-an-In, Kerjegu, Saint-Gildas, Rosquelfen, Keringamp et terminer sa course du côté de Glomel… c'est-à-dire à la mine de Le Bonote. Ici non plus l'auteur ne va pas plus loin. Si la chaîne avait été repérée par nous-même et non par quelqu'un d'autre, on pourrait nous accuser de l'avoir interrompue à cet endroit pour les besoins de la démonstration. Pourquoi Georgelin ne la prolonge-t-il pas ? Tout simplement sans doute parce qu'elle est à son terminus et qu'il n'a pas trouvé d'autre maillon en continuant de marcher vers l'ouest.

En revanche, il trouve l'amorce d'une nouvelle piste à Glomel, mais en direction du sud-est, « vers Coatcouraval ». Nouvelle surprise : en la prolongeant

imaginairement, on tombe sur le gîte d'uranium de Tregarantec, à environ 6 kilomètres, puis sur celui de Château-de-Launay (noms déjà connus du lecteur, nous sommes au sud de Rostrenen).

Voilà déjà trois régions uranifères reliées correctement en étoile par les chaînes G : Saint-Gilles-Pligeaux, Rostrenen, Pontivy. Tout se passe comme si notre auteur avait eu la même idée que nous derrière la tête ; nous savons qu'il n'en est rien.

Continuons notre voyage breton. Une chaîne G non entièrement reconstituée « semble venir de la rade de Brest ». Elle se dirige vers Guerlesquin, Loguivy-Plougras, Négrom et arrive à Louargat. A cet endroit, un problème se pose : le voyageur débouche perpendiculairement sur un alignement de deux menhirs. Que doit-il faire ? Selon les données de l'expérience et du bon sens, il doit bifurquer. Or, l'auteur constate que le nouvel axe ainsi définî passe par Saint-Eloy. Et il s'étonne : « Dans cette direction, il n'existe aucun menhir prolongeant la chaîne. Jusqu'à preuve du contraire, il n'y a jamais eu d'exploitation minière en ces lieux. Aucune chaîne de menhirs ne se termine ainsi, sans raison apparente, dans une zone inhabitée. Nous sommes donc en présence d'un cas très particulier. »

Comme on le voit une fois de plus, Georgelin ne tire pas sur ses chaînes pour les faire aller quelque part. Quand elles finissent en quenouille, il le dit très simplement, en toute objectivité.

Et voici que cette objectivité se révèle fructueuse à la lumière des nouvelles données. Car l'interruption de la chaîne de Louargat a une justification, c'est qu'elle est arrivée à destination. « Il n'y a jamais eu d'exploitation minière en ces lieux » : Georgelin ne pensait qu'à des mines d'étain ou de quelque autre métal usuel chez les Anciens. Il n'a donc pas vu que sa chaîne desservait, entre Loguivy-Plougras et Louargat la mine d'uranium de

Locmaria. Puis les deux menhirs de Louargat font bifurquer brusquement l'itinéraire, qui part perpendiculairement vers Saint-Eloy.

C'est pour une raison bien simple : un peu au-dessus de Saint-Eloy, à 2 kilomètres environ, il y a effectivement une exploitation minière, celle de Rosmeur, où l'on extrait l'uranium !

Une fois de plus une chaîne G venant de la mer dirige les voyageurs vers les gîtes d'or gris et non seulement les deux que nous venons de citer mais tout le groupe du sud de Lannion, avec Saint-Herbot, Buhulien, Goasven, etc.

Ce n'est pas tout : la même chaîne, après avoir quitté la rade de Brest, desservait déjà :

1. les gîtes de Bohars, Grand-Kerven, Grand-Spernot, au sud de l'emplacement actuel de la ville, pratiquement dans les faubourgs ;
2. le gîte de Petit-Tromeur, à mi-distance entre Brest et Lesneven.

Il est étrange pourtant que des gîtes se trouvant à si peu de distance de la côte nord de la Bretagne soient reliés à l'Océan et n'aient pas de débouché vers la Manche. Toujours sans penser à l'uranium mais dans l'optique qui est la sienne d'itinéraires servant à traverser la péninsule pour épargner l'interminable cabotage aux Phéniciens désireux de se rendre aux mines d'étain de Grande-Bretagne, Georgelin s'est obstiné dans sa prospection. C'est « après plusieurs échecs dans la reconstitution de la chaîne », nous confie-t-il, qu'il a fini par tenir compte d'une gravure en creux sur le flanc du plus grand des deux menhirs de Louargat. Interprétée comme un signal routier, elle lui a fait découvrir, « enfoui dans un talus, recouvert de végétation, un menhir totalement inconnu et de ce fait ne figurant sur aucune carte. » La pierre l'a dirigé vers le grand menhir de la gare de Bégard, La Roche-Huon, Tréguier.

Une fois de plus, la mer aux deux bouts de la chaîne et, le long de celle-ci, les « gisements d'allure filonienne » d'où l'on tire le métal convoité entre tous par nos modernes prospecteurs.

Que remarque-t-on d'autre sur la carte des chaînes G ? Différents autres fragments d'itinéraires, dont l'un fait la liaison entre Guerlesquin et Barnenez, Plougasnou, Saint-Pol-de-Léon, vers le nord, un autre entre Guerlesquin et Carhaix vers le sud (un hiatus existe entre Carhaix et Rostrenen ; 20 kilomètres séparent ces deux villes entre lesquelles il faudrait chercher s'il existe un raccordement. En prolongeant la chaîne Guerlesquin-Carhaix sans changer notablement son orientation, on arrive à Kervrech, autre gîte d'uranium). Entre Le Tréhou (région de Sizun) et La Feuillée (nord de Brennilis) un tronçon qui, d'un côté irait vers Huelgoat, Carhaix et Rostrenen, de l'autre côté vers la rade de Brest mais plus bas que la chaîne précédente. Un fragment encore, d'une cinquantaine de kilomètres entre Plouescat et Brasparts, en passant par Commana où il s'incurve pour éviter la montagne Saint-Michel et qui, passant au nord des Montagnes Noires, rejoindrait lui aussi les gîtes du sud de Rostrenen.

Mais contentons-nous de ce qui est sûr et dégageons les grandes leçons de cette confrontation : en premier lieu, tous les gîtes d'uranium de Bretagne sont « couverts » par la grille de Georgelin, à l'exception de Nome Hard, Le Plessis-d'en-Haut et Le Gouray, au sud de Lamballe, mais il semble bien que l'auteur n'ait pas fait de recherches dans cette région. En second lieu, les chaînes G bien repérées, au tracé sérieusement établi, relient toutes sans exception les gîtes d'uranium entre eux et à des points situés sur la côte, dans des endroits favorables à l'accostage des flottes : rade de Brest, baie de Morlaix, estuaire du Jaudy (Tréguier), baie de Saint-Brieuc, baie de Vannes.

Voilà pour la Bretagne. Mais elle n'est pas un cas d'exception, nous allons le voir en poursuivant notre

chemin.

15

Cent mille tonnes d'uranium à l'ombre des mégalithes français

Dans la course à l'uranium, la France occupe une bonne place, puisqu'elle est actuellement le quatrième pays producteur du monde occidental (on ne possède pas de statistiques pour les pays de l'Est). Avec ses 1 380 tonnes d'uranium, elle arrive après les Etats-Unis (9 900 tonnes), le Canada (4 000) et l'Afrique du Sud (3 000). Les 1 380 tonnes de la France représentent 7 pour 100 de la production mondiale (chiffres de 1972).

En ce qui concerne les réserves, notre pays laisse passer devant lui, en plus des trois nations citées ci-dessus, l'Australie et le Niger, ce qui le met au sixième rang avec un peu plus de 36 000 tonnes à exploiter. Il faut y ajouter 20 000 tonnes de « ressources supplémentaires estimées » pour obtenir le total des ressources (à la date du 1er janvier 1973) entrant dans une tranche de prix considérée actuellement comme intéressante (moins de 10 dollars par livre d'oxyde).

Si l'on veut aller jusqu'à payer entre 10 et 15 dollars par livre d'oxyde, le total des ressources françaises assurées ou estimées passe à plus de 100 000 tonnes de métal pur (étant entendu que le minerai est exploitable à partir d'une teneur de 1 pour 1000).

Ces quelques données nous suffiront pour comprendre que la France est un pays à uranium et que si des événements ont eu lieu dans un lointain passé en rapport

avec le 92e élément de la table de Mendeleyev, il n’est pas surprenant qu’elle en ait été l’un des théâtres.

Ce qui nous intéresse encore plus, pour le moment, c’est de connaître la distribution des gisements à l’intérieur de l’hexagone. Procédons d’abord par grandes touches afin d’avoir une vue simple et nette du problème. Les gîtes d’uranium dessinent un grand V, dont une branche prend son origine à l’extrémité de la Bretagne (Saint-Renan), passe par la Vendée, le Limousin, pour aboutir dans l’Aveyron. L’autre branche remonte par la Haute-Loire (région de La Chaise-Dieu) la Loire (Montbrison, Roanne), la Saône-et-Loire, puis se prolonge, après un hiatus, vers la Haute-Saône (Ronchamp) et le Haut-Rhin (Sainte-Marie-aux-Mines). Il convient de mentionner aussi les petits gîtes des Pyrénées-Atlantiques (région de Saint-Jean-Pied-de-Port et de Saint-Jean-de-Luz) et de Corse, ainsi que les gisements prometteurs de l’Hérault.

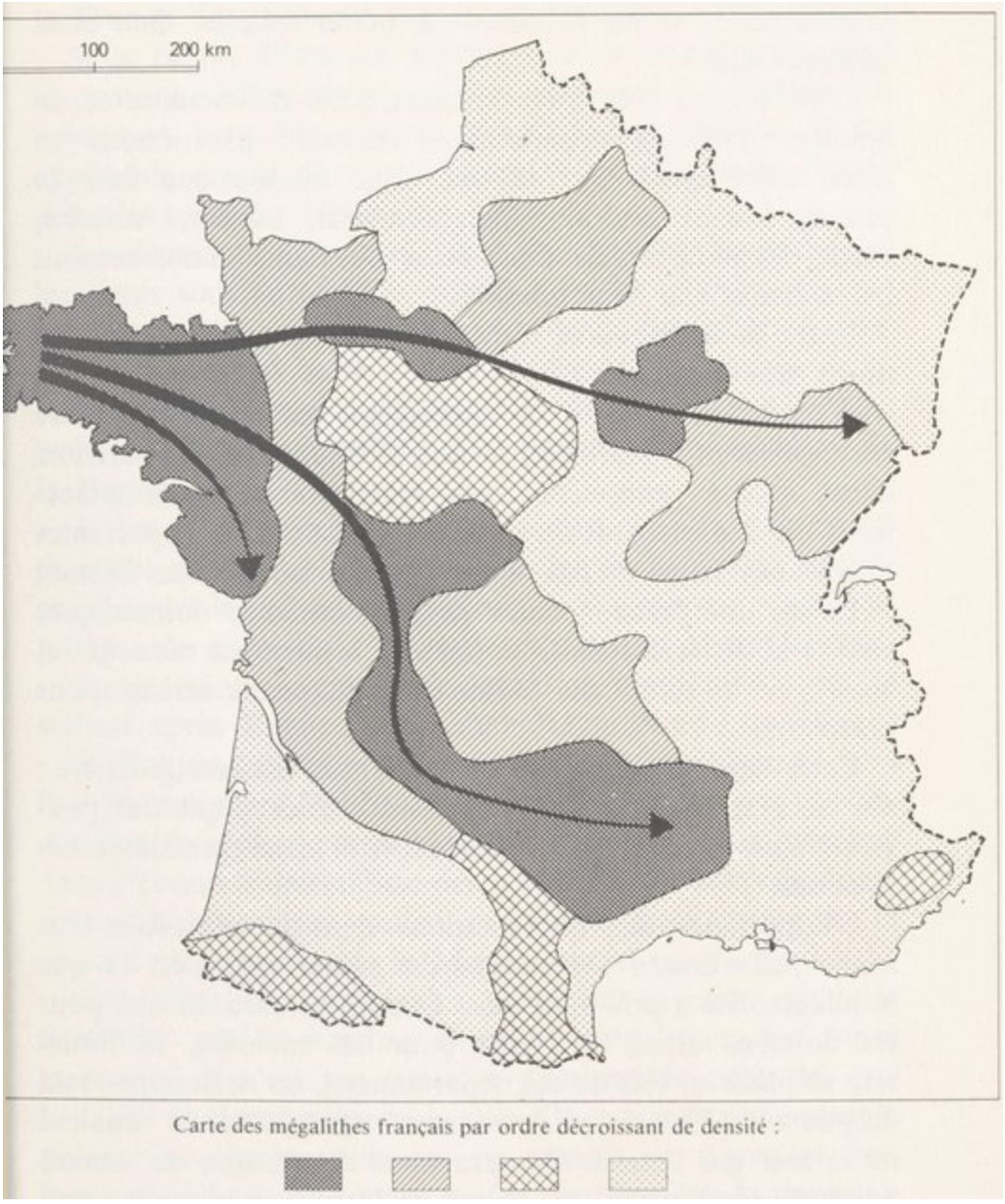
Tout le tracé de notre V n’est pas d’une concentration régulière en minerai et, il faut le dire, nos connaissances seraient limitées si nous nous en tenions à cette première approche.

Affinons un peu plus notre appréhension de la réalité en disant que les gîtes de la France continentale forment, dans l’état actuel des découvertes, cinq groupes principaux :

- la Bretagne
- la Vendée
- le Massif central
- le Limousin
- le Morvan-Antunois

Maintenant, considérons la carte des mégalithes. Toute imparfaite qu’elle soit, elle rend compte assez bien des implantations si on la choisit à petite échelle. Que nous indique-t-elle ?

L'uranium en France



Les flèches indiquent les trois directions privilégiées d'une diffusion prenant son départ à l'extrêmité de la péninsule armoricaine (les trois routes principales de l'invasion).

D'abord une très forte concentration de menhirs et de dolmens dans les départements bretons ; ils forment un tache noire qu'on ne retrouve aussi intense que dans le sud du Massif central (Lot, Aveyron, Lozère, Ardèche, Gard,

Hérault) ; mais dans cette deuxième zone, ce sont les dolmens qui font nombre.

Entre la Bretagne et le Massif central, une traînée continue, très marquée.

Dans la moitié nord de l'hexagone, une tache très noire correspondant à l'Orne et surtout à l'Eure-et-Loir, puis une autre, moins prononcée mais remarquable, à l'emplacement du département de l'Yonne. Des traînées importantes relient ces deux taches entre elles et au groupe breton.

Enfin, une tache accusée (à prédominance dolménique) couvre le département de la Vienne, solidement rattaché lui aussi par le semis du Maine-et-Loire aux concentrations bretonnes.

Cette façon d'aborder la question peut sembler grossière ; elle ne l'est pas plus qu'un examen radioscopique des poumons d'un malade, et on peut en tirer deux premières déductions.

L'importance des implantations dans la péninsule bretonne nous donne des raisons de penser que c'est là que le phénomène a pris naissance. Quand on aura dit que pour les dolmens aussi bien que pour les menhirs, le Finistère se place en tête de ces départements, on ne sera pas loin de pouvoir affirmer que les constructeurs inconnus venaient de la mer par l'ouest. On sera tenté d'envisager un second point de pénétration par le sud de la péninsule après avoir ajouté au compte du Morbihan les fabuleux alignements de Carnac et Erdeven.

Il est difficile de se représenter une culture qui ne s'étendrait pas à partir d'un centre. Ce centre est, pour la France, la péninsule bretonne, s'il s'agit d'une culture.

Si la raison d'être des pierres debout est, comme nous le pensons, différente et qu'elles ont servi à orienter des voyageurs vers des centres d'exploitation minière, il est explicable que le plus grand nombre de signaux se trouve dans la zone de départ des pistes.

La deuxième déduction vient du fait que les taches et les semis sont en relation étroite avec les grandes régions uranifères. Nous avons dit que les mégalithes allaient quelque part, c'est là qu'ils vont : en suivant les taches de la carte, on distingue aisément trois directions privilégiées, trois routes prenant naissance à l'extrémité occidentale de la Bretagne :

1. La plus longue part du Finistère (ou du Morbihan) s'incurve vers la Vendée puis se dirige en une vaste contre-courbe vers le sud du Massif central. Elle dessert ainsi trois groupes de gisements : Bretagne, Vendée et Massif central.
2. De même origine, une deuxième route pique vers le sud-est après Rennes pour atteindre le Nord-Limousin.
3. Toujours à partir du même point, la troisième va vers l'est en remontant légèrement vers le nord, passe par la Normandie, la région parisienne puis s'incurve pour pénétrer dans l'Yonne à destination des gisements du Morvan-Autunois ; elle continue ensuite sa course pour rejoindre la route 1 et aboutir dans le Massif central par le nord.

Ces trois routes, décelables à l'œil sur la carte, sont déterminées par le nombre élevé de mégalithes des zones traversées. Il n'est pas superflu pourtant de contrôler par le calcul le témoignage de la vue. On pourrait par exemple pointer les départements par où passent ces lignes et évaluer leur richesse en pierres levées. Sachant que la moyenne nationale est de 27 menhirs et 50 dolmens par département, que constatons-nous sur nos « routes de l'uranium » ?

Route 1. Départements traversés : Finistère, Morbihan, Loire-Atlantique, Vendée, Charente-Maritime, Charente, Dordogne, Lot, Aveyron, Lozère. Moyenne par département : 91 menhirs et 212 dolmens.

Route 2. Départements traversés : Finistère, Côtes-du-Nord, Ille-et-Vilaine, Mayenne, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire, Vienne, Haute-Vienne. Moyenne par département : 80 menhirs et 100 dolmens.

Route 3. Départements traversés : Finistère, Côtes-du-Nord, Ile-et-Vilaine, Orne, Eure-et-Loir, Seine-et-Oise, Seine, Seine-et-Marne, Yonne, Nièvre. Moyenne par département : 85 menhirs et 81 dolmens.

Nous obtenons par conséquent une moyenne nettement plus élevée, sans avoir pris en compte pourtant les alignements (4 000 pierres dressées dans le Morbihan, 17 alignements dans le Finistère et 27 en Ille-et-Vilaine) ni les cromlechs (58 cromlechs pour le Finistère, le Morbihan et l'Ille-et-Vilaine), ces deux types de monuments étant très pauvrement représentés, en comparaison, dans le reste de la France.

Nous nous excusons de tous ces chiffres, mais ils sont indispensables pour faire comprendre que le stade des « impressions » est largement dépassé. Notre dossier des mégalithes n'est pas un dossier creux, il renferme des données statistiques que l'on sera bien obligé de prendre en considération même si on ne veut pas souscrire à l'ensemble de notre thèse.

Une autre vérification peut être faite en cherchant la quantité des mégalithes que possèdent les départements à uranium de la France continentale. Ceux-ci représentent 24 pour 100 des départements français, soit un peu moins du quart. Or, que trouvons-nous en faisant le compte de leurs richesses ? 52 pour 100 des menhirs du territoire et 55 pour 100 des dolmens. Plus de la moitié par conséquent du parc mégalithique français. On remarquera que, dans ce calcul, nous avons écarté des départements comme l'Ardèche, le Gard, la Vienne, pourtant imbriqués dans les zones uranifères et possédant des gîtes à leur porte, souvent à 1 ou 2 kilomètres de la limite départementale. En

ajoutant les dolmens de ces trois départements seulement, on arriverait non pas à 55 pour 100 mais à 71 pour 100.

On pourrait aussi chercher à déterminer le nombre moyen de mégalithes dans ces départements. C'est un calcul facile, il donne 50 menhirs et 107 dolmens, soit le double de la moyenne nationale (27 et 50).

On s'étonnera peut-être de notre obstination à procéder par départements, ce qui est une étrange façon de traiter un sujet préhistorique. Mais nous ne voyons pas le moyen de faire autrement : tous les inventaires disponibles sont départementaux, aussi bien ceux de Mortillet et de Déchelette dont nous venons de nous servir que ceux qui ont été entrepris par le C.N.R.S. ces derniers temps. De toute façon, l'archéologie est organisée en France sur une base administrative qui est la même. L'outil est un peu gros, certes, surtout si l'on s'avise que la répartition des pierres dans un même département est loin d'être homogène : on cite à ce propos le cas de l'Ardèche, où plus de 300 dolmens sur 400 sont concentrés dans un rectangle de 30 kilomètres sur 10. Toutefois, dans un prochain chapitre où une analyse plus fine nous fera sortir du carcan administratif, on verra que cet outil, malgré son imperfection, n'était pas si mauvais, puisque nous arriverons à des conclusions similaires.

16

Menhirs à gravures et pierres lumineuses

Nous avons cité cet alignement remarquable du pays de Mauges dont fait partie la belle pierre levée de la Bretellière. Quatre menhirs ponctuent, on s'en souvient, une ligne parfaitement droite de 1 500 mètres qui franchit un repli de terrain pour aboutir au menhir de La Bretaudière, le plus à l'ouest de ce fragment de chaîne. Où celle-ci nous conduit-elle ? Directement vers la mine de l'Ecarpière, sise 10 kilomètres plus loin. Si nous continuons sur une distance égale, nous en découvrons une nouvelle, Le Chardon, classée, comme la précédente, en première catégorie.

Signalons au passage l'orientation particulière du menhir de la Bretaudière, dont le petit axe n'est pas dans le sens de la chaîne, c'est-à-dire est-ouest, mais sud-est, nord-ouest. Ce détail paraît déconcertant, il s'explique dès qu'on s'aperçoit qu'en ligne droite, le voyageur irait donner du nez dans la rivière Moine. Un crochet est nécessaire pour la lui faire éviter.

L'alignement du pays de Mauge, que quatre points définissent, ce qui est beaucoup pour une ligne droite, peut se prolonger loin vers l'ouest ; il rencontre alors les menhirs immergés des hauts fonds de la Vendette et finit dans les Bois de la Chaize, à Noirmoutier, carrière d'où sont sortis les mégalithes du docteur Baudoin, qui partent en éventail vers le continent, englobant dans l'ouverture de leurs branches extrêmes tout le groupe vendéen de l'uranium.

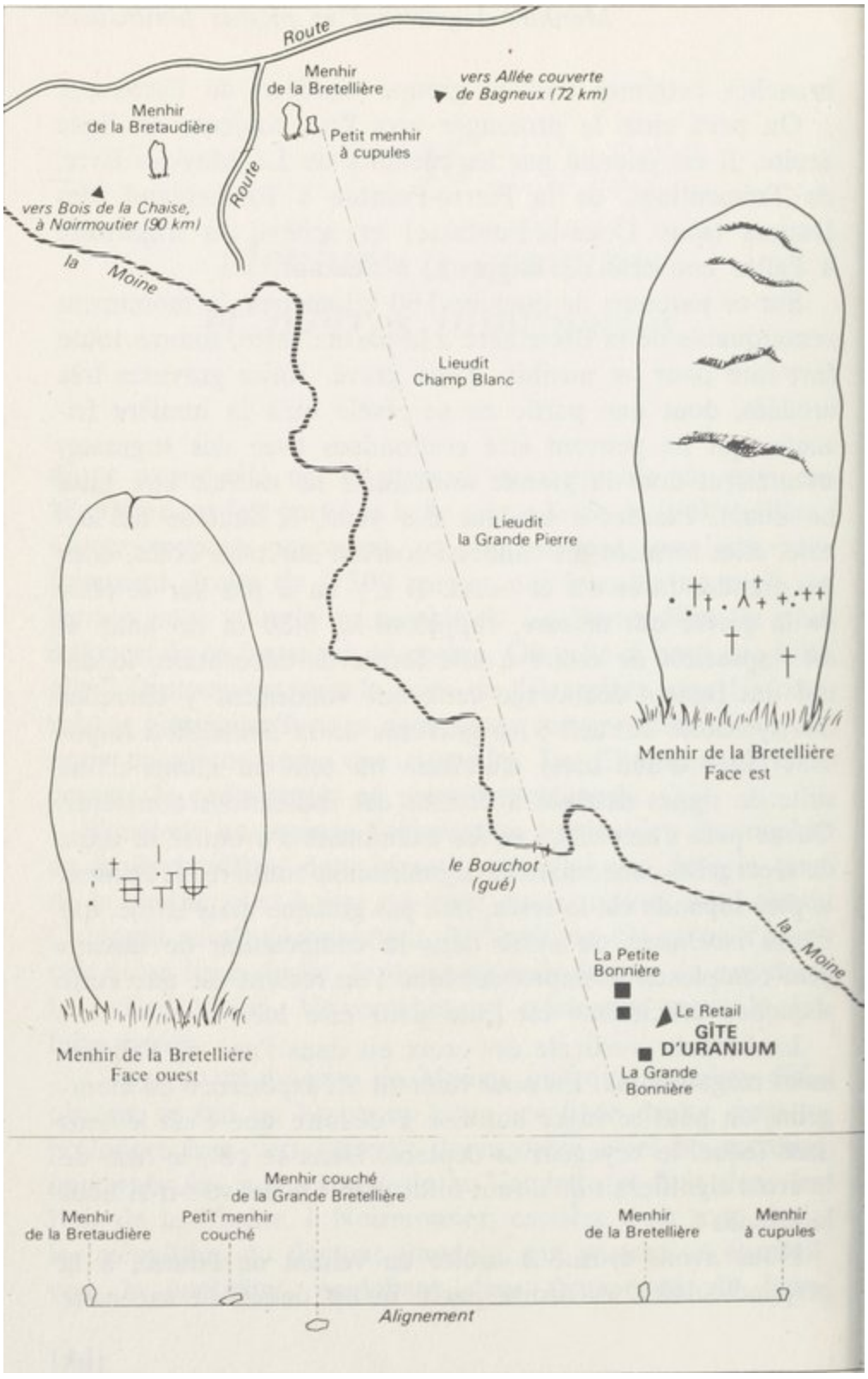
On peut aussi le prolonger vers l'est, toujours en ligne droite. Il est jalonné par les menhirs de Le May-sur-Evre, de Trémentines, de la Pierre-Pointue à Rocheplaud, des Douces (sous Doué-la-Fontaine) et achève sa trajectoire à l'allée couverte de Bagneux, à Saumur.

Sur ce parcours de quelque 160 kilomètres, le monument remarquable de la Bretellière a la particularité, somme toute fort rare pour un menhir, d'être gravé. Jolies gravures très érodées, dont une partie ne se révèle qu'à la lumière frisante, qui ne peuvent être confondues avec des stigmates naturels et dont la grande ancienneté ne saurait être mise en doute. Placées à hauteur des yeux, à hauteur de lecture, elles forment un bandeau courant sur trois côtés, dont les grandes faces est et ouest. Il n'y en a pas sur le reste de la pierre qui mesure, rappelons-le, 6,20 m de haut. Il est impossible de croire à une forme de décoration, le détail des figures décourage ceux qui voudraient y chercher des symboles cultuels ; les gravures de la Bretellière imposent l'idée d'une sorte d'écriture ou tout au moins d'une suite de signes destinés à donner des indications concrètes. On ne peut s'empêcher en les examinant d'évoquer la thèse de Georgelin concernant la signalisation routière. L'élément le plus répandu est la croix, non pas grecque mais latine, qui figure isolément ou entre dans la composition de dessins plus complexes. L'impression que l'on ressent est que cette séquence cruciforme est faite pour être lue.

La branche verticale des croix est dans l'axe de l'alignement mégalithique. En nous référant à l'expérience de Georgelin, on peut se juger autorisé à déduire que c'est le sens dans lequel le voyageur se déplace. Dans ce cas, le bras de la croix signifierait qu'il faut bifurquer. Qu'arrive-t-il si nous le faisons ?

Nous avons tourné à droite en venant de l'ouest, à la perpendiculaire. A droite parce qu'un dessin lu sur cette face du menhir semblait nous y inviter et aussi guidé par

un certain flair qui s’est révélé juste. Car cette nouvelle direction, scrupuleusement suivie, mène quelque part ; on peut vérifier sur la carte au 1/25 000e de l’I.G.N. que nous n’inventons rien : nous arrivons dans un lieu-dit La Grande Pierre, souvenir toponymique assez vraisemblable, on nous l’accordera, d’un autre menhir aujourd’hui disparu, puis à un gué dit Le Bouchot, qui permet de traverser la rivière la Moine, puis à une petite mine d’uranium, celle de Bonnière-Retail. Il y a neuf kilomètres en ligne droite entre cette mine et la Grande Pierre levée de la Bretellière et cette ligne droite passe par un gué !


Route
Menhir
de la Bretellière
vers Allée couverte
de Bagneux (72 km)
Menhir
de la Bretaudière
Petit menhir
à cupules
Route
vers Bois de la Chaise,
à Noirmoutier (90 km)
la Moine
Lieudit
Champ Blanc
Lieudit
la Grande Pierre
Menhir de la Bretellière
Face est
le Bouchot
(gué)
la Moine
La Petite
Bonnière
Le Retail
GÎTE
D'URANIUM
La Grande
Bonnière
Menhir de la Bretellière
Face ouest
Menhir couché
de la Grande Bretellière
Menhir
de la Bretaudière
Petit menhir
couché
Menhir
de la Bretellière
Menhir
à cupules
Alignement

Voulez-vous que nous continuions ? Une quinzaine de kilomètres plus loin, sans accident de terrain notable, nous aboutissons à la belle mine de La Commanderie, après avoir frôlé celle de La Chapelle-Largeau, deux gisements de première catégorie. Cela valait la peine de bifurquer à la Bretellière et de penser que croix peut signifier croisement, tout simplement, comme sur nos routes modernes où personne ne se prosterne devant les panneaux indicateurs en les prenant pour des emblèmes religieux.

Puis nous nous apercevons qu'une autre route mène à la Chapelle-Largeau sans passer par Bonnières-Retail, c'est celle qui remonte le cours de la Moine, signalisée par les menhirs de la Séguinière et de Cholet. Cela est peut-être aussi raconté par les gravures de la Bretellière qui sont dignes d'une étude approfondie encore à faire. L'archéologue qui s'y livrerait serait aidé par un autre signe largement utilisé sur cette pierre : les points, que nous soupçonnons représenter des menhirs. Encore en place ou disparues mais ayant laissé dans le sol la cicatrice de leur hile de blocage, les pierres levées du pays de Mauge seraient, avec les accidents naturels du terrain, des éléments assez sûrs pour que l'on puisse reconstituer le sens complet du message.

Dans une étude parue récemment *(Atlantis,* août 1973), Paul Béchon fait état d'un type de mégalithe assez rare, qui fut découvert après la dernière guerre par le curé de Saint-Rémy-sur-Durolle, près de Thiers et un de ses paroissiens ex-élève de Polytechnique. Sur une hauteur dominant cette ville, c'est un bloc de quartz de 3 à 4 tonnes, posé horizontalement sur des cales et taillé de telle façon qu'il réfléchit la lumière du soleil à son lever, à la façon d'un miroir, la renvoyant dans le direction du sud et plus particulièrement sur le clocher de l'église. Le quartier que la pierre domine s'appelle de mémoire d'homme Lo Peiro, ce qui montre que la tradition suppléait à l'insouciance des habitants depuis que ceux-ci avaient perdu l'habitude de

regarder le ciel à l'heure des premiers rayons. Le phénomène ne dure qu'un temps limité, après quoi « le soleil en s'élevant dans le ciel éclaire toute la montagne et la pierre n'est plus qu'un bloc indistinct parmi d'autres blocs tout semblables à elle ». Il n'est visible, précisons-le, que si l'observateur est placé sur la droite reliant la pierre au clocher de l'église. L'auteur de l'étude estime que celle-ci dut être construite sur un ancien lieu sacré préhistorique dédié au soleil.

Peut-être, mais la lecture de ce texte nous a fait sursauter quand nous nous sommes avisé que Saint-Rémy-sur-Durolle était aussi le nom d'une mine d'uranium du groupe de Limouzat. La Durolle, sous affluent de l'Allier, se trouve tout indiquée, dans cette région montagneuse, pour avoir servi de voie d'accès à des chercheurs d'or gris. En remontant son cours, ils passaient au sud de l'actuelle église de Saint-. Rémy, donc dans l'axe du rayon réfléchi.

Cette remarque nous conduisit à examiner de plus près la région de Saint-Rémy. Au nord-est de la localité se dresse le Puy de Montoncel, qui domine, avec ses 1 287 mètres, la partie nord des monts du Forez. Montoncel, « Montagne dans le ciel », selon Béchon, est au centre d'un cercle d'une quinzaine de kilomètres de diamètre qui forme une véritable couronne de gisements d'uranium : Châteldon, Lachaux, Saint-Priest-Laprugne, La Gadaillère et Saint-Rémy-sur-Durolle. Pour aller de Saint-Rémy à la mine la plus septentrionale, celle de Lachaux, on passe par le col de la Plantade, au nom révélateur. Béchon établit tout une quantité de « lignes mystiques » aériennes entre des hauts lieux comme Le Pirou, mégalithe emprisonné dans les maisons du centre de Thiers, la falaise de quartz de Saint-Rémy, le Montoncel et, dans le prolongement sud-ouest, le lointain sommet du Puy-de-Dôme que vient caresser le même rayon de l'aurore au solstice d'été. Nous ne pouvons nous garder de superposer à la ligne solsticielle caractéristique la branche sud-ouest, nord-est du V de

l’uranium. Les blocs de quartz étudiés par le polytechnicien Pierre Béal, dont l’un fait partie du trilithon endommagé trouvé sur le sommet de la falaise de quartz, ont été mis en place par quelqu’un, orientés dans un but précis. Pour piéger le soleil levant ? La trop grande proximité des gisements du Limouzat fait naître une autre hypothèse ; les mégalithes lumineux dirigent d’une façon tellement logique les voyageurs vers les filons d’uranium !

17

Les grandes routes de la prospection : la branche parisienne

Les trois directions principales que nous avons discernées précédemment correspondent à des concentrations linéaires qui sont une résultante : de nombreuses chaînes plus ou moins parallèles suivent des parcours différents dans le détail tout en se dirigeant vers les mêmes points d'arrivée. Entre les chaînes existent au surplus des liaisons transversales qui contribuent à épaissir dans ces zones le réseau mégalithique. On obtient ainsi des sortes de couloirs par lesquels s'est écoulé le flot des prospecteurs cherchant à atteindre le plus vite possible le but final de leur entreprise et à revenir ensuite, également dans les délais les plus courts, avec leur provende. Car on aura deviné qu'ils ne se rendaient pas sur l'emplacement des gisements pour le seul plaisir d'y être allés, mais pour y prendre de l'uranium, nous essayerons de dire dans quel dessein.

Ces allées et venues ont duré très longtemps et plus les siècles s'écoulaient, plus le réseau des chaînes se compliquait ; on perfectionnait les itinéraires, l'aspect du terrain se transformait, obligeant à abandonner d'anciennes pistes pour de nouvelles, le trafic s'organisait comme il advient pour toute activité qui se prolonge dans le temps.

Suivre ces prospecteurs à la trace n'est donc pas une tâche aisée. Pourtant il demeure possible de reconnaître encore aujourd'hui, à l'aide des jalons existants, les trajets suivis, ainsi que nous venons de le faire pour la chaîne

Noirmoutier-la Bretellière-Bagneux. Nous n'aurons pas toujours des situations aussi claires, soit que des tronçons importants aient entièrement disparu, soit que nous n'ayons pas eu la faculté de procéder à un examen aussi minutieux du terrain dans toutes- les régions fréquentées par les mineurs de la préhistoire.

La recherche et l'examen des jalons, la marche à pied, boussole en main, d'un mégalithe à l'autre, l'étude des cartes anciennes et modernes, les enquêtes au sujet des repères disparus exigent un temps considérable. Nous estimons d'ailleurs cet obstacle plus important que la disparition des jalons et qu'il en reste encore plus qu'il n'en faut pour reconstituer l'épopée de l'uranium 5 000 ou 10 000 ans av. J.-C.

Fallait-il attendre la fin problématique de nos travaux ou soumettre tout de suite notre découverte à ceux que cela intéresserait ? Nous avons pris le deuxième parti. L'idée nous a paru, en effet, reposer sur des bases assez solides pour être divulguée dès maintenant. Puis, la tâche immense de la confirmer dans le détail par un ratissage exhaustif, non seulement de la France mais des nombreux autres pays concernés, nous a paru ne pouvoir être celle d'un homme seul.

L'examen plus affiné que nous allons entreprendre maintenant est donc encore d'ordre macroscopique, en dehors d'un certain nombre de cas. Il donnera cependant une vision plus précise et plus convaincante des choses en déterminant les itinéraires particuliers qui conduisaient d'un point à un autre, c'est-à-dire d'un lieu de débarquement sur la côte à un gisement d'uranium. Il constituera en tout cas un débroussaillage suffisant du problème pour que des volontaires se manifestent dans les rangs de ceux qui nous lisent. Pourquoi la participation, tant à la mode, ne s'exercerait-elle pas dans un domaine comme celui-ci ? A la lecture paresseuse sur le sable d'une plage pourrait se substituer la lecture active : elle se

pratiquerait bottes aux pieds, carte d'état-major en bandoulière, avec le double but de vérifier le sérieux de l'auteur et d'apporter une contribution précieuse aux recherches entreprises. La chasse aux mégalithes est un sport enrichissant sur le plan physique aussi bien qu'intellectuel ; c'est aussi la meilleure façon d'explorer une région en prenant les chemins et les sentiers, en échappant à l'abrutissant réseau routier du XXe siècle pourur emprunter celui des constructeurs de pierres levées. Les tracés que nous indiquons ci-après couvrant une bonne partie de la France, chacun selon sa région pourra choisir la zone qui l'attire le plus. Ils ne sont pas limitatifs : le chasseur de pierres aura le plaisir d'une découverte personnelle encore plus franche s'il repère des pistes auxquelles nous n'avons pas songé.

La pénétration se fait par les côtés de l'Atlantique et de la Manche d'une façon presque continue, bien que la Bretagne soit une « entrée » privilégiée. En dehors de nos trois directions principales, on trouvera par conséquent des chaînes qui prendront leur départ en Normandie, par exemple, ou dans l'estuaire de la Gironde. Il ne faudra pas s'en étonner ni conclure à une contradiction.

Nous allons trouver dans notre cheminement au sol trois grandes branches ou séries de branches correspondant grosso modo aux trois directions principales de notre survol statistique. Pour plus de clarté nous leur donnerons des noms ; ce sont :

- la branche parisienne
- la branche angevine
- les branches sud de Loire : la Brevinoise, la Noirmoutaine, la Sablaise et la Bordelaise.

La branche parisienne

Elle sera ainsi nommée parce qu'elle passe par Paris. Pour inattendu que cela soit, l'emplacement où beaucoup plus tard les Gaulois édifieront Lutèce, était déjà dans la lointaine préhistoire une plaque tournante ; il s'insère dans le système mégalithique.

La branche parisienne a son origine dans la région de Brest, elle monte vers Paris en recevant en cours de route les chaînes en provenance de Normandie puis descend sur le groupe de Château-Chinon ; entre Paris et Château-Chinon, elle lance deux ramifications vers les gîtes d'uranium de l'Est (Vosges, Bas-Rhin), l'une au sud de Fontainebleau, l'autre dans les environs de Saulieu.

Mais la branche parisienne a aussi pour objectifs les groupes nantais et limousin ; une ramification importante se détache dans la région de Dreux, elle se subdivise pour descendre d'une part plein sud, vers Limoges, d'autre part en direction du sud-ouest vers le groupe nantais.

Tracé détaillé de la branche parisienne

Nous ne nous attarderons pas sur le parcours breton pour les parties qui ont déjà été traitées plus haut. Quittant Brest vers Huelgoat et Saint-Servais, nous arrivons donc à Corlay pour nous diriger vers le menhir de Bayo, au sud de Ploeuc-sur-Lié, beau monolithe de 8 mètres de haut ; en continuant tout droit, nous tombons sur Le Gouray, gîte d'uranium situé au sud de Lamballe, à proximité de la station mégalithique de Saint-Jacut. Nous poursuivons toujours la même direction et rencontrons successivement les alignements de Guitté, les menhirs de Saint-Aubin-du-Cormier puis, en remontant légèrement vers le nord, la forêt de Fougères, haut lieu mégalithique avec son alignement de quatre-vingts blocs de quartz, ses retranchements, ses dolmens.

Viennent ensuite le menhir de La Dorée, les menhirs et le dolmen de Passais-la-Conception, connu sous le nom de La Table du Diable, le dolmen que l'on appelle Lit de la Gione, près de Bagnoles-de-l'Orne.

Ne nous arrêtons pas en si bon chemin. Voici Joué-du Bois, avec son menhir et ses deux dolmens, le camp du bois de Goult, observatoire d'où l'on voit aujourd'hui vingt-huit clochers et dont il est peu vraisemblable que les Romains aient été les premiers à bénéficier, enfin le menhir de la forêt de Gouffern, à l'est d'Argentan, qui mesure 6 mètres (c'est la Pierre des Fées).

Premier débarquement normand

Romains ou vikings, les camps de la presqu'île de la Hague, à l'extrémité ouest du Cotentin, demandent à être regardés de plus près, ainsi que tous ceux de la côte normande. Leur occupation, comme celui du bois de Goult, pourrait être bien antérieure à l'arrivée en Gaule de César. On les trouve en tout cas au départ des chaînes qui, de ce littoral, vont se raccorder à la branche parisienne. Du cap de la Hague, celle-ci passe à l'allée couverte des Pierres Pouquelées, aux menhirs dits les Pierres Tournantes de Teurtheville-Hague, à la station mégalithique de Bricquebec, au camp du mont Castre, dont l'origine se perd dans les ténèbres du passé. Puis la chaîne rencontre le dolmen de Le Gast, celui de Saint-Germain-de-Talleverde, l'Affiloir de Gargantua ou menhir de Craménil. Elle s'enfonce alors dans la forêt de Gouffern, déjà connue.

Deuxième débarquement normand

D'autres voyageurs ont débarqué plus au nord, dans la région de Courseulles-sur-Mer où l'on peut encore voir des

rochers bizarrement creusés et un éperon barré (au bois des Roches), et de Saint-Aubin, qui garde les restes d'un camp. Ils se sont dirigés vers le menhir du Roc-Piquet, à Saint-Germain-le-Vasson, puis vers celui d'Ussy, haut de 6 mètres, et encore vers Pierrefitte, entre Falaise et Argentan, tous jalons qui forment une belle ligne droite. Elle aboutit… à la forêt de Gouffern.

Suite de la chaîne

Tous nos voyageurs sont là, ceux du moins que l'on attendait à cet endroit. Nous pouvons poursuivre notre route, ce qui est facile car nous serons aidés par les pierres levées de Nonant-le-Pin, le dolmen de Saint-Sulpice-sur-Risle, à l'Aigle, où nous traversons un lieu-dit dont le nom « Les Fichés » est éloquent. Par les vallées de la Risle et de l'Iton où la Pierre de la Joure, de Saint-Ouen-d'Attez, monte la garde, nous aboutirons à Dreux.

Dreux, où existe encore un collège de Druides, tiendrait son nom de cette honorable corporation. Nous verrons plus loin que la ville est un carrefour important dans notre réseau. Il en part pour l'instant vers Lutèce une première piste ayant pour jalons Gambaiseuil, Saint-Léger-en-Yvelines avec son dolmen et son menhir, la Pierre-Ardroue, et Clamart, qui garde encore sa Pierre-aux-Moines faussement nommée et n'a perdu qu'à l'époque historique un deuxième menhir, parmi ceux certainement plus nombreux qu'y avaient élevés les Anciens.

Au-dessous de Dreux, les menhirs et dolmens de Maintenon lanceront une autre dérivation vers Paris, par Rambouillet (carrefour forestier de la Pierre-Levée, faubourg de Pierre-Fitte) et encore Clamart.

Troisième débarquement normand

C’est sur l’emplacement actuel de la capitale que la branche parisienne reçoit un troisième afflux de voyageurs, en provenance cette fois de la région de Fécamp. De ce nouveau « camp » part une chaîne qui se subdivise en trois à hauteur de Fleury-sur-Andelle (est de Rouen) pour former une sorte de trident.

Le premier itinéraire passe franchement au nord de la Seine. Des deux menhirs de Fleury-sur-Andelle, la Pierre de Saint-Martin et la Pierre de Saint-Victor, il va en ligne droite jusqu’à la Pierre Turquaise (près de Beaumont-sur-Oise, 50 kilomètres au nord de Paris) en passant par le dolmen de Trie-Château, le beau menhir de Lavilletertre et l’allée couverte de Presles.

Empruntant lui aussi un tracé rigoureusement rectiligne, le deuxième itinéraire est encore au nord de la Seine, il passe par les allées couvertes de Saint-Clair-sur-Epte, Guiryen-Vexin, Dampont (à Us), Conflans-Sainte-Honorine, traverse La Frette (forme altérée de Fritte), Cormeilles-en Parisis, un des lieux les plus anciennement habités de l’Ile-de-France, arrive à l’allée couverte d’Asnières.

Enfin, le troisième itinéraire, issu de Fleury-sur-Andelle passerait successivement au nord et au sud de la Seine, qu’il traverserait à Bonnières ; son parcours serait : menhir et dolmen de Les Andelys, camp de Vernon (rive droite), Bennecourt-Tripleval (passage de la Seine), Bonnières, allée couverte d’Aubergenville (le Trou-aux-Anglais), celles d’Elisabethville et de Meudon-Clamart.

Le passage entre les trois chaînes existe. Dans la « garenne » de Trie-le-Château, non loin du célèbre dolmen troué, se dresse un menhir dont on parle peu ; il a pourtant un rôle d’orientation intéressant car si l’usager de l’itinéraire n° 1, au lieu de continuer son chemin après avoir salué la pierre, tourne à angle droit, il se trouve sur la transversale qui lui fera rejoindre l’itinéraire n° 3 (après avoir traversé le n° 2) à l’endroit où celui-ci passe la Seine, c’est-à-dire à Bennecourt-Tripleval, Bonnières.

Passage de la Seine par les « Normands »

Cette transversale est jalonnée par le dolmen de la Bellehaye, à Boury-en-Vexin, troué comme celui de Trie qui est à l'origine de la bifurcation ; l'allée couverte de Saint-Clair-sur-Epte, un monument de 16 mètres de long, aujourd'hui malheureusement détruit ; le « Trou-aux-loups » dolmen de Dampsmesnil (Aveny). En passant la Seine à l'endroit que nous avons dit, elle va donc se confondre avec l'itinéraire n° 3 et continuera avec lui jusqu'à Clamart.

Il est intéressant de constater que nous disposons, pour préciser ce trajet, du secours de la gravure. De curieux signes ont été relevés sur trois des dolmens cités. Adrien de Mortillet, qui en a publié le relevé, se demande même à propos de l'une : « Est-ce un plan ? » Une telle question sous la plume de ce préhistorien en dit long sur ce que nous suggèrent ces étranges figures. D'autant plus que nous en trouvons une qui rappelle la « déesse-mère ». De forme plus ou moins elliptique, elle est faite de trois lignes concentriques en relief ; le grand axe de l'ellipse est vertical. Sous la figure, deux « boutons » en relief également.

Avant de nous interroger sur la signification de ces symboles, remarquons qu'ils existent sur les montants des dolmens de Boury et d'Aveny, par conséquent le long de la transversale située sur la rive droite, et de celui d'Aubergenville, qui est sur la rive gauche. On ne peut mieux montrer que ces trois monuments appartiennent à la même chaîne.

Et maintenant, nous laissons le lecteur méditer sur cette description du camp d'Artus, dans la forêt d'Huelgoat, que nous tirons du Guide Bleu :

« Camp d'Artus, enceinte probablement celtique dont le parapet forme une ellipse de 270 mètres sur 115 mètres et

dépasse parfois 10 mètres de hauteur. L'enceinte intérieure est elle-même enveloppée d'une enceinte extérieure plus basse, mesurant environ 3 kilomètres de pourtour. L'entrée du camp, au nord-ouest, était défendue par une motte artificielle en terre, haute de 18 mètres. Ces fortifications, envahies par la végétation, sont aujourd'hui peu faciles à reconnaître. »

En mettant une enceinte en plus (comme au camp du Lizzo) et deux mottes au lieu d'une, n'avons-nous pas là une description parfaite de notre énigmatique gravure ? Et nous aussi ne sommes-nous pas en droit de nous demander : « Est-ce un plan ? » Le plan d'un camp où on se rendrait en suivant la chaîne des mégalithes. Mais où le situer ?

La transversale qui vient de Trie-Château suit la rive gauche de l'Epte ; ce faisant, elle se trouve prise dans l'étranglement que forment, à hauteur de La Roche-Guyon, cette rivière et la grande boucle de la Seine, elle passe donc obligatoirement par un hameau de Bennecourt du nom de Tripleval. Pourquoi ce nom ? Nous avons interrogé plusieurs habitants de l'endroit. La réponse est invariable : parce que les ondulations du terrain forment trois vallons.

Cette croyance, fort répandue est pourtant fausse ; on peut le constater sur la carte d'état-major. Pour en être plus sûr, nous avons parcouru la région en long et en large : il n'y a qu'un val à Tripleval, le thalweg qu'emprunte la grand-rue et qui descend perpendiculairement à la Seine d'un plateau d'altitude 100 mètres.

La fausse étymologie provient d'une démarche logique mais qui n'est pas partie de l'observation. Il faut chercher ailleurs. Le mot val peut dériver de *vallis,* la vallée, mais pourquoi pas aussi de *vallum,* le retranchement ? De nouvelles perspectives s'ouvrent si nous acceptons cette deuxième origine : Tripleval, c'est le triple fossé entourant le camp auquel les « Normands » parviendraient s'ils suivaient docilement les indications de la chaîne. Ce camp

devrait être cherché sur les hauteurs dominant Bennecourt au nord-est, peut-être au lieu-dit « le Château des Cabot » où des fouilles de la fin du siècle dernier ont fait apparaître des vestiges de constructions romaines. Les boutons de la gravure, où nous avons peine à voir les deux mamelles de la France, représenteraient soit les mottes défendant le camp, soit les deux îles, de la Merville et de la Flotte, qui émergent au milieu de la Seine juste devant Bennecourt, et faciliteraient la traversée du fleuve. Elles ont en tout cas servi de base au IXe siècle de notre ère, aux vrais Normands pour diriger vers Paris leurs expéditions dévastatrices et ravager impunément la contrée environnante. Il semble donc qu'elles puissent être regardées comme des positions avantageuses.

De Paris vers le géant de Fontaines-sur-Marne

Nous reviendrons ultérieurement sur le cas particulier de Paris dont on ne s'étonnera pas qu'il doive être étudié à part. La trace de quelques mégalithes y est restée, certains ont même encore existé à une époque historique récente ; mais la plupart des jalons ont été considérablement malmenés. Les routes mégalithiques y arrivent et se perdent dans le magma urbain. Qu'advient-il de notre « branche parisienne » ? Elle quitte la capitale par le sud-est, Melun, Fontainebleau, Ecuelles. Une piste descend alors, passe par les menhirs de Nanteau et débouche sur le « chemin de César », dont le tracé subsiste de Beaune-la-Rolande à Sens. Ce que nous savons de ce genre de route romaine nous autorise à l'interpréter comme une ancienne passée d'hommes et c'est peut-être la suite de notre chaîne. En la prenant en direction de l'est, on rencontre le dolmen dit « Pierre-Couverte » de la forêt de Lancy et celui

de Marcilly-le-Haye. Puis on va droit vers le grand menhir de Fontaine-sur-Marne, qui mesure 7 mètres de haut.

Continué vers l'ouest, le « Chemin de César » passerait par le beau menhir de Tripleville, en Loir-et-Cher, puis par celui de Savigny-sur-Braye, tous deux assez remarquables (3,20 m et 4,10 m). Malgré les grands vides qu'il comprend (plus de 100 kilomètres entre Marcilly et Fontaine-sur-Marne, cet alignement paraît devoir être retenu sous réserve d'inventaire. L'importance des trois menhirs et surtout du plus oriental, qui est un des vingt et un plus élevés de France dans la liste de Déchelette, prêche en ce sens. Nous formulerons une hypothèse à leur sujet.

Poursuivant notre marche vers l'est, nous pénétrons dans des territoires souvent dévastés où les jalons sont rares. De Fontaines-sur-Marne, la chaîne peut s'infléchir vers le nord et désigner le gisement de Kordel-Rarnstein, près de Trèves, ou vers le sud pour aboutir à la belle mine d'uranium de Saint-Hippolyte, dans le Bas-Rhin. Mais ceci n'est que simple conjecture.

De Paris vers les gites du Morvan

Il ne semble pas, de toute façon, que les gisements de l'Est soient la destination principale de la chaîne parisienne, dont un rameau traverse le département de l'Yonne (69 menhirs), tandis qu'un autre semble avoir emprunté la vallée de la Seine, la remontant aussi longtemps que cela lui convenait ; nous le voyons resurgir brusquement au sud de Châtillon où un tracé bien fourni s'amorce avec les trois menhirs de Coulmier-le-Sec, qui indiquent manifestement le sud. A 4 kilomètres dans cette direction, la croix de chemin de Villaines-en-Duesmois, taillée dans un menhir, nous le confirme. Les pierres levées se succèdent : Bussyle-Grand, Grésigny-sous-Alise, Thoisy-la-Berchère, puis la Pierre-Pointe de Vouvres, qui nous fait

bifurquer à angle droit vers la forêt Chenue, près de Saint-Brisson, où l'on trouve un dolmen et la petite mine d'uranium de Corbières.

Mais continuons plutôt vers le sud où nous attend un morceau plus consistant : c'est tout le groupe du Morvan Autunois qui nous est ouvert.

Le menhir de Genay, comme celui de Vouvres, semble destiné à faire bifurquer les voyageurs. Ceux-ci viendraient alors de l'Ouest et tourneraient à droite vers les pierres levées de Montigny-saint-Barthélemy, Aisy-sous-Thyl et Saulieu, le point d'arrivée étant le même.

La route de l'Est

Ou bien, ils poursuivraient leur chemin tout droit vers les menhirs d'Ampilly-les-Bordes et d'Aignay-le-Duc. Là un premier rameau, le plus septentrional, se détache vers Chambain, Curgy-le-Château, Rochetaillée, Nogent-en-Bassigny, emprunte la voie romaine entre Lamarche et Lignéville, oblique sur Pierrefitte en direction de Sainte-Marie-aux-Mines et Saint-Hippolyte (mines d'uranium).

Un deuxième rameau, plus au sud, passe par la concentration mégalithique de Moley, Bourguignon, Morey et se subdivise à nouveau :

- une piste s'en va vers Traves (Vesoul), Dampvalley, Roye et Ronchamp (gîte d'uranium) ;
- une autre passe par Aboncourt, Fougerolles et aboutit à La Feuillée-Dorothée (gîte d'uranium).

Toutes ces pistes vers l'est sont jalonnées par des menhirs et s'arrêtent quand elles ont atteint leur objectif.

La descente vers Limoges

Revenons à présent à Dreux pour constater la spectaculaire coulée de mégalithes vers le sud, en direction de Châteaudun. Citons, parmi d'autres, les menhirs d'Ecluzelles et de Le Boullay-Thierry, qui nous conduisent à Chartres. On affirme que la cathédrale fut bâtie sur un dolmen, resté prisonnier de sa crypte inférieure. Imaginons, sur la plaine rase, les pèlerins de l'uranium marchant vers le refuge qui les attend, après une étape d'une quarantaine de kilomètres ; ils ont peut-être passé la nuit précédente à Dreux, ils clignent des yeux pour apercevoir le prochain repère. Les étendues immenses de la Beauce devaient se traverser vite, dépourvues d'obstacles encore plus qu'aujourd'hui ; mais aussi dépourvues, par le fait même, d'abris naturels, elles étaient génératrices d'angoisse ! Sans doute doit-on y voir une des raisons de la profusion des menhirs, capables à tout moment de vous remettre dans la bonne voie, ceux de Morancez, Ver-les-Chartres, Berchères, Corancez, Vitray-en-Beauce, les six menhirs d'Alluyes, ceux de Saint-Maur, Marboué, Donnemain… Et voilà les voyageurs arrivés à Châteaudun. A la différence du pays qu'ils viennent de traverser, ce site leur offre grottes et cavernes à profusion. C'est une étape importante, comme le laissent présumer les nombreux mégalithes connus, la Pierre Coquelée, à Eteauville, la Pierre-du-Tambour, la Pierre Châtelaine, etc. Notons au passage que la Pierre Coquelée, loin d'être enterrée comme on voudrait que fussent tous les dolmens, est au contraire, nous signale Patrice Boussel, dressée sur un tertre à une cinquantaine de centimères du sol.

Passé Châteaudun, les mégalithes continuent de foisonner ; pourtant, on croit discerner une tendance de la chaîne à aller passer la Loire à Beaugency, légèrement en aval de la ville, en face de Saint-Laurent-des-Eaux, plutôt qu'à se diriger droit vers Blois à destination du Limousin. Ce détour est marqué notamment par les menhirs de

Tripleville, dont un beau de 3,20 m de haut, et le dolmen de la même localité.

Voici Blois, puis les dolmens (disparus) de Chitenay et Fougères-sur-Bièvre, le menhir de Fougères, l'ensemble important de Thésée et Pouillé (cromlechs, menhirs).

On passera le Cher à Noyers où une belle pierre levée attend les voyageurs (sur le bord de l'eau, un lieu-dit La Grosse Pierre). Puis la descente pourra continuer par Levroux (beau groupe mégalithique), Châteauroux, les dolmens d'Orsenne et de Plantaire (appellation caractéristique !), le camp de Lignaud, le dolmen de Chambon-sainte-Croix, celui de Dun-le-Palestel, les nombreux dolmens qui entourent La Souterraine, le dolmen de Fromental.

Nous sommes alors en vue de Le Brugeaud et de Bessines-sur-Gartempe, les deux premières mines d'uranium du groupe Haut-Limousin, que nous avons atteint par l'est.

La branche parisienne s'intéresse aussi au groupe nantais

Voici en premier lieu une ligne de raccordement incomplète dans son état actuel mais qu'il est intéressant de mentionner. Elle part de Vendôme, passe par Villerable en suivant, comme nous l'avons vu, une trajectoire parallèle à la voie ferrée Vendôme-Tours, trouve un autre groupe bien fourni à Huisseau-en-Beauce, où on connaît l'existence de sept monuments, arrive au beau menhir d'Authon qui mesure trois mètres, à la « Grande Borde », de Crotelles, passe Tours, se dirige vers la Pierre-Percée de Draché. Puis ce sera le menhir de Naintré, au sud de Châtellerault, à une portée de silex du théâtre gallo-romain du « Vieux-Poitiers », à 3 kilomètres du champ de bataille

présumé où Charles Martel accomplit l'exploit que l'on sait. La route se poursuit sur la rive du Clain par les pierres levées de Saint-Cyr et de Saint-Georges. On couche au dolmen de Poitiers.

Nous ne sommes pas loin des gîtes d'uranium du sud de Parthenay : Saint-Martin-du-Fouilloux et Pompaire.

Le grand rendez-vous de Bagneux

Nous verrons que les branches parisienne, angevine, nazairienne et noirmoutaine passent par Bagneux ou y envoient une ou plusieurs ramifications.

Une de celles-ci se détache de la branche parisienne à Châteaudun et se dirige vers l'est. A Saint-Denis-les-Ponts commence le jalonnement qui lui fera d'abord descendre la vallée du Loir. En 1875, l'abbé Marquis, fouillant en cet endroit le sommet de la colline, trouva cinq tombes préhistoriques qui avaient la particularité de renfermer principalement des ossements de grands animaux, les débris humains n'étant mentionnés dans le rapport que pour mémoire et sous réserve. Autre curiosité : ces étranges tombes présentent des traces de calcination dues à un feu puissant et prolongé qui a fendillé les silex et les fragments de poterie. L'archéologue conclut à une haute ancienneté du site en examinant le mobilier très fruste qu'il a pu exhumer. Il est difficile de ne pas penser à d'autres fournaises comme celle du cromlech de Lagart-Jar. Dans ces va-et-vient fébriles des prospecteurs préhistoriques à travers l'Europe, la signalisation lumineuse prenait-elle le relais, la nuit, des jalons de pierre devenus invisibles ?

Cloyes et son menhir, Vendôme déjà cité, Thoré, Saint-Quentin : nous continuons à descendre le Loir jusqu'à l'emplacement du Lude où la piste pique au sud-ouest et, par les pierres de Dissé, Chalonnes et La Landes-Chasles,

va passer la Loire à Saumur pour trouver la grande allée couverte de Bagneux.

Une autre transversale viendrait de Chartres pour se rendre aussi à Bagneux. Elle est suggérée par l'importance des menhirs qui la jalonnent : passant par Brou, elle rencontre ceux de Mondoubleau (1,70 m), Savigny-sur-Braye (4,10 m), Villedieu-le-Château (2,80 m), Saint-Paterne (3 mètres), Château-La-Vallière (3 mètres) puis le groupe de Rillé avec son alignement. Ce type de chaîne aux jalons espacés mais relativement importants n'est pas rare. Il devrait avoir une utilisation distincte. Laquelle ? Pour le moment, contentons-nous de le noter.

L'exemple typique de Trie - Château

Avant de passer à la branche suivante, attardons-nous sur un fragment de chaîne qui se révèle exemplaire en fonction de la théorie que nous avançons. Il se situe sur la route normande venant de Fécamp, branche nord. Deux mégalithes s'y répondent sur une distance d'une dizaine de kilomètres. C'est d'abord la Pierre-Frite de Lavilletertre, beau bloc de 2,50 m de haut, large d'autant et épais d'environ 80 centimètres. En arrivant à Lavilletertre par le sud-ouest (route de Paris à Gisors), on doit dépasser le bourg vers Monneville puis prendre un chemin sur la gauche ; on n'ira pas loin en voiture, sauf aux périodes les plus sèches de l'année ; il faudra continuer à pied, ce qui est du reste l'unique façon d'aller vers un mégalithe si l'on veut bien se pénétrer du site dans lequel il se trouve, repérer éventuellement d'autres signaux, en un mot avoir des chances de le comprendre. La promenade, qui vous fait longer un bois, est merveilleuse. A la corne du bois, le menhir s'impose aux regards quand on n'en est plus qu'à une cinquantaine de mètres. Les habitants de la région le connaissent bien ; les vieux paysans affirment que la partie

enterrée est aussi importante que la partie aérienne ; il semble qu'on ait creusé à son pied, ce qui donne à cette indication quelque garantie de sérieux. On aurait donc un bloc d'environ 10 mètres cubes, pesant entre 20 et 30 tonnes. Les « anciens » disent aussi que la cuvette qui figure au sommet de la pierre a la particularité de retenir toujours un peu d'eau, même dans les époques de grande sécheresse. Nous restons ainsi dans la tradition du fait miraculeux attaché aux mégalithes à peu près partout et qui ne doit pas être négligée : qu'il soit question de remède à la stérilité comme à Kerloas, d'influence sur la prospérité des cultures ou de mouvements des pierres à certaines époques de l'année (comme ces menhirs bretons qui vont se baigner dans la mer toute proche la nuit de Noël), on peut retenir l'idée de phénomènes au-dessus de l'humain et nous ne sommes pas de ceux qui négligent cette sorte d'indice en l'attribuant à la superstition populaire : bien d'autres superstitions se sont révélées correspondre à des réalités que notre science un peu plus grande nous fait découvrir maintenant.

Une réalité tangible en tout état de cause est l'orientation du « petit axe » est-est-sud, ouest-ouest-nord. Il est exactement perpendiculaire à celui de l'allée couverte de Trie-Château. Cette relation est conforme, par conséquent, aux règles édictées plus haut.

Est-ce à dire que la chaîne est absolument rectiligne entre les deux sites ? Nous ne le pensons pas à l'issue d'un premier examen. Pour arriver à Trie, il faut remonter légèrement vers le nord ; le relief du terrain semble justifier cette correction. Or, quand on y regarde bien, elle est indiquée sur le menhir lui-même. Il comprend plusieurs gravures de la même facture que celles relevées par Georgelin en Bretagne à différents endroits : elles ont été réalisées avec un poinçon, formant une sorte de bouchardage. Très effacées par le temps, mais incontestables dans leur réalité, elles nécessiteraient des

prises de vue photographiques avec des éclairages bien étudiés pour être lisibles. Nous n'avons pas eu le loisir encore de les réaliser, mais les signes gravés sur la face sud-est, à hauteur de lecture, sur le côté droit, sont suffisamment clairs ; ils montrent une ligne oblique terminée à sa partie supérieure par un cercle et pourvue d'un empennage à double sens. Une croix romaine, orientée selon la même oblique, a été creusée à quelques centimètres, elle est d'une autre main, comme si on avait voulu, à une époque postérieure, doubler le signe à demi effacé par une empreinte plus durable.

N'est-il pas étrange qu'à l'endroit où une signalisation est nécessaire on découvre une gravure qui paraît bien en être une, que cette gravure ne soit pas quelconque mais corresponde au tracé que la chaîne va devoir suivre ? Avant de chercher une interprétation de la gravure dans un sens mystique ou ésotérique, une démarche saine ne consiste-t-elle pas à la rapprocher des signes que nous employons encore aujourd'hui d'une façon spontanée quand nous voulons faire comprendre quelque chose à quelqu'un ? Si nous voulons marquer une direction, nous traçons une ligne droite avec des chevrons, nous traçons une flèche. Or il y a longtemps que nous ne nous servons plus de flèches comme projectiles de combat ou de chasse, à l'exception des tireurs à l'arc du nord de la France qui pratiquent encore ce noble sport. *Mais les hommes du paléolithique, eux, se servaient de flèches.* Les chevrons, à Lavilletertre, vont dans les deux sens, car la chaîne est la même pour l'aller et le retour. A un bout, on distingue un cercle. Le voilà le ventre, le refuge, le dolmen de Trie-Château où l'on aboutit lorsque l'on déchiffre correctement le graffite.

Cheminant entre deux rivières, la Troesne et le Réveillon, nous trouvons le refuge à l'emplacement attendu. La vallée de la Troesne est occupée à droite par de riantes prairies bien arrosées par les méandres de la petite rivière. A gauche un massif boisé qui culmine à 146 mètres. Une voie

ferrée passe en tranchée à son pied. Il est intéressant de noter qu'elle est presque parallèle à la chaîne mégalithique : persistance des passées voulue par la configuration du terrain et aussi par le développement d'agglomérations le long de celles-ci. Le refuge est à mi-pente, dans les arbres. Il comprend une allée couverte longue de 8 mètres environ, large à l'intérieur de 1,20 m, détériorée mais encore bien délimitée par ses supports latéraux. A une extrémité, le dolmen, qui forme vestibule, couvert d'une seule dalle d'à peu près 3 mètres sur 1,50 m, pour une épaisseur variant entre 0,70 m et 1 mètre ; nous avons calculé qu'elle devait peser entre 8 à 10 tonnes, mais il est difficile d'en dire plus tant son relief est tourmenté. L'ouverture est au sud-sud-ouest. La dalle de fond du dolmen permettait de communiquer avec l'allée couverte. Elle est en effet percée au ras du sol d'un trou rond manifestement taillé de main d'homme et présentant sur son pourtour une feuillure où devait prendre place un bouchon de pierre ou de bois. Ces dalles percées ne sont pas rares. « On croit, rapporte Niel, qu'ils (les orifices circulaires) servaient à passer des offrandes aux morts, ou encore, qu'ils permettaient à l'âme de s'échapper du tombeau. » Telle est l'explication naturelle qui vient spontanément à l'esprit des archéologues tourmentés par les histoires de nourrice de leur enfance. Pour le chercheur doté d'une imagination moins riche, ce trou a une autre explication possible, celle que nous avons dite : il donne accès au dortoir qui se trouve derrière la dalle.

Le calcul a été faussé par une notion que l'on trouve reproduite dans beaucoup d'écrits : l'orifice mesurait 22 centimètres. Or, son diamètre est double, soit 44 centimètres. A qui l'idée est-elle venue de donner la mesure du rayon ? On indique toujours le diamètre d'un profil creux, les plombiers le savent bien. Or un homme moyen peut se faufiler par un orifice de 44 centimètres.

Le dolmen vestibule, quant à lui, domine la pente. Avec sa dalle relevée sur l’avant, il se présente comme une entrée monumentale à l’abri de laquelle on peut manger, prendre un repos moins long, laisser des gardes… Le monument de Trie-Château répond remarquablement à l’expression de Georgelin à propos des allées couvertes : ce sont les « motels » des grandes routes mégalithiques.

18

De l’Atlantique à Pierrelatte

La branche angevine semble commencer à l’estuaire du Blavet, à hauteur d’Hennebont. Le groupe de Languidic, les alignements du Grand Resto donnent le départ. Le relais est pris, à quelques kilomètres à l’est, par les soixante menhirs, abattus pour la plupart, de la forêt de Camors. A ce propos, il faudra bien éclaircir le mystère des jalons supprimés. Qui s’est donné la peine d’abattre ces mastodontes si ce n’était pas pour se servir de la pierre ou libérer le terrain ? N’a-t-on pas cherché à effacer une piste, pour des motifs qui restent à déterminer ? Le menhir du Moustoir-Ac, lui, dresse toujours ses 6,60 m et c’est par lui que nous poursuivons notre chemin. Entre ce repère et la forêt de Camors, Georgelin a reconnu des fragments de chaîne, ainsi qu’entre le Moustoir-Ac et Saint-Jean-Brevelay qui continue notre itinéraire et fait partie d’une véritable galaxie mégalithique connue sous le nom de Landes de Lanvaux : sur une cinquantaine de kilomètres de long, tous les types connus de monuments en *rude stone* s’accumulent en nombre incalculable. Au nord, nous avons laissé les mégalithes et les anciens retranchements de Sérent, puis nous descendons légèrement sur Saint-Congard, La Gacilly avec son menhir de 5 mètres, la Roche-Piquée, les landes de Quilly et les landes de Cojoux, Saint-Just, l’allée couverte de la Grotte aux Fées, les innombrables tumulus.

Nous guidant sur les menhirs de Sion-les-Mines et Saint-Aubin-les-Châteaux, nous arrivons à Châteaubriant.

Après le foisonnement des monuments bretons, nous abordons une zone moins riche, certes, mais où les repères ne manquent pas. La route pénètre dans les limites du Maine-et-Loire : 168 menhirs sont prêts à y relayer ceux du Morbihan.

La branche angevine se dirige par Freigné (alignements) vers la Loire, qu'elle passe à Angers. Puis elle suit le fleuve royal jusqu'à Bagneux.

C'est ici que se place l'alignement remarquable qui commence à Saint-Rémy-la-Varenne et se poursuit sur 25 kilomètres en ligne droite (voir plus haut).

Nos voyageurs remontent maintenant la vallée de la Vienne sur la rive gauche ; ils passent la rivière aux environs de l'Ile-Bouchard et se dirigent par la rive droite vers le dolmen de Draché, à peu de distance au nord de la pierre si joliment percée.

Ils peuvent y coucher avant de repartir vers le Grand Pressigny, le menhir de Chamussay, le dolmen, le cromlech et les menhirs de l'étang de Sennevault.

Ils approchent de leur but ; voici encore le groupe de dolmens d'Orsennes-Saint-Plantaire, le camp de Lignaud, Chambon-Sainte-Croix.

Une nouvelle rivière à traverser : la Creuse, le dolmen de Dun-le-Palestel pour faire étape, La Souterraine, Fromental et… les gîtes d'uranium du Haut-Limousin. On a remarqué que la branche angevine se confond, depuis Orsennes, avec la branche parisienne.

Les mégalithiques à l'assaut du Massif central

Nous ne voudrions pas que cette énumération soit par trop fastidieuse. Elle est heureusement agrémentée par les mots qui chantent, par tous ces noms de lieu dont ruisselle la carte, souvent jolis, parfois étrangement significatifs en ce qui concerne la réalité que nous traquons ici. Ainsi ce

lieu-dit Le Plantadis, par lequel nous allons passer maintenant en reprenant la chaîne vers le sud-est en direction de Sousceyrac. De la région de Limoges, nous avons été orientés par le menhir de Saint-Paul vers le dolmen de la Maison du Loup à Espartignac (est d'Uzerche), Pierrefitte, près de Chamboulive et le menhir du Puy des Ferrières à Seilhac. Après le menhir d'Argentat et un lieu-dit Camps, situé juste au bord de la Cère qu'il nous faut traverser,. nous rencontrons la mine d'uranium de Sousceyrac.

Notre itinéraire a été d'une rectitude quasi parfaite. Entre Seilhac et Argentat, nous avons été tentés par une piste qui partait à la perpendiculaire sur la gauche, avec le menhir de Pierrefitte à Saint-Marc-le-Vieux. En cédant à cette tentation, nous serions parvenus à un autre gisement, celui de la Besse.

Le réseau serré des chemins de l'uranium

Le lecteur qui, cette fois, ne peut plus absorber un tel brouet toponymique, a la faculté de sauter les paragraphes couverts par ce sous-titre. Mais s'il veut se persuader de la densité des liaisons entre les chaînes, il trouvera ici quelques exemples supplémentaires.

Liaison entre Argentat, où nous venons de passer, et les mines d'uranium de Bort-les-Orgues, par la vallée de la Dordogne. Une autre entre Argentat et la mine de Saint-Pierre-Cantalès, par les gorges de la Maronne. Les voies d'eau vont avoir une grande importance dans ces pays de montagne. Les menhirs trouveront une moindre raison d'être puisqu'il n'y a qu'à suivre le lit de la rivière ; d'autre part, la concurrence des rochers naturels risque de nuire à leur visibilité. Les prospecteurs de l'âge de pierre n'ont pas ménagé leurs efforts en matière de jalonnement mais ils n'avaient pas de raisons de les prodiguer là où ce n'était

pas utile. De même les abris ne faisaient pas défaut dans ces contrées riches en grottes, en rochers surplombants. On n'y rencontre pas moins des haltes mégalithiques telles que le dolmen de Saint-Christophe-des-Gorges, sur la Maronne, ou le camp de la route des Ajustants, sur la Dordogne.

Une liaison bien fournie en monuments existe entre Bort-les-Orgues et le cœur du Massif central. Elle emprunte encore la Dordogne, aux gorges d'Avèze qui sinuent entre Les Plantades et Pierrefitte (Saint-Sulpice), puis la Couze de Chambon. Ses jalons : les menhirs de La Bourboule, de Chambon-sur-Lac, de Saint-Nectaire, de Verrières. On aboutit ainsi au beau menhir de Champeix, en arkose, haut de 4 mètres et appelé La Pierre-Fichade.

Revenons à Limoges pour voir une branche se diriger vers la région de Clermont-Ferrand en faisant une fourche qui contourne le plateau de Millevaches. La séparation se fait à Beaumont-du-Lac, une piste file au nord par le menhir et le dolmen de Les Bordes, près de Felletin, l'autre au sud par Peyrelevade.

L'étoile de Saint-Flour

Tous les raccordements sont loin d'être effectués dans le réseau que nous tentons de reconstituer. Nous apercevons, ici et là, d'assez grands morceaux de pistes qui restent un pied en l'air, dans l'attente d'une étude plus complète, mais qui n'en sont pas moins intéressantes. L' « étoile » de Saint-Flour en est un bon exemple.

La première branche de l'étoile comprend le groupement de Sériers-Les-Ternes, à plus ou moins 6 kilomètres de la ville, avec de nombreux monuments tels que la Pierre-Plantade, qui est comme on le devine un menhir, le dolmen de la Table du Loup et des vestiges toponymiques comme Peirelade. Elle se poursuit au sud-ouest par les vallées de

l’Epi et de la Truyère ; le menhir de Pierrefiche nous indique la mine d’uranium de Clavière, puis celle de Vareilles, puis celle d’Entraygues, qui sont toutes trois dans le prolongement.

La deuxième branche, nord-ouest celle-ci, fait la liaison avec Bort-les-Orgues en contournant par le nord le Plomb du Cantal et le Puy-Mary ; ses principales stations sont Corent, où une grotte-refuge de fréquentation très ancienne s’ouvre dans le basalte ; Pierrefitte ; le menhir de la Pierre-Plantade à Talizat, Neussargues. Il faut alors suivre la vallée de l’Allanche vers La Peyro, le bois de la Roche Grande, le menhir de Landeyrat. La direction est celle de Bort-les-Orgues par la vallée de la Rhue.

La troisième branche de l’étoile de Saint-Flour monte au nord, vers Pierrefitte (sud de Massiac) et rejoint l’Allier par la vallée de l’Allagnon, à l’est de Champeix. L’Allier et son affluent la Dore sont des axes fluviaux intéressants puisqu’ils font communiquer les gisements que nous venons de nommer avec le groupe d’Ambert et celui de Saint-Priest-Laprugne.

Les entrées de la Grande Brière

Nous avons montré la branche angevine prenant son origine à l’embouchure du Blavet. Une autre « entrée » existe à l’ouest de Saint-Nazaire et nous y trouvons deux cheminements. L’un remonte de la pointe du Croisic par le menhir de Guérande, le dolmen de la Madeleine, le menhir de la Pierre-Fendue à Saint-Lyphard, les menhirs et le dolmen de Sainte-Reine-de-Bretagne, les menhirs de Saint-Gildas-des-Bois, de Plessé, de la forêt de Domnaiche (La Pierre du Hochu) ; il se raccorde dans la région de Saint-Aubin-des-Châteaux, près de Châteaubriant ; un certain nombre de maillons sont absents dans cette zone de jonction, on les retrouvera en vrac à Louisfert, sous le

grand calvaire où ils ont été accumulés par un curé qui croyait livrer la guerre au diable alors qu'il détruisait simplement les panneaux routiers des conquérants de l'uranium.

C'est du Croisic aussi que remonte le deuxième cheminement ; il contourne d'abord la Grande Brière au sud puis remonte la Loire par la rive droite jusqu'à Angers. Ses jalons ? Pointe du Croisic (menhir), Batz-sur-Mer (menhir de Pierre Longue), les trois menhirs de Lesnais, la Pierre de la Vacherie à Donges, les menhirs de Bouée et de Saint-Etienne-de-Montluc, le camp de Mauves-sur-Loire, les menhirs encore d'Oudon, d'Ancenis, d'Ingrandes. Les voyageurs coucheront à Bagneux.

Les branches brévinoise et noirmoutaine

Nous abordons à présent les branches « sud de Loire ». La première part de l'embouchure de ce fleuve et nous l'appellerons La Brevinoise. Elle démarre au menhir de Saint-Brevin, atteint le grand dolmen de l'Aubinais à Corsept, près de Paimboeuf, repart en se guidant sur les pierres debout de La Tiédenais, Rouans, Pont-Saint-Martin, elle arrive à Le Chardon, qui est une mine d'uranium du groupe nantais.

La Noirmoutaine commence bien entendu à Noirmoutier ; les arrivants sont hébergés à l'allée couverte construite vers la pointe de l'Hervaudière, ils poursuivent leur voyage par le menhir du bois de la Chaise et gagnent vraisemblablement le continent à pied sec, les mégalithes submergés de la Vendette disent assez que l'île n'en était pas une au temps de la grande aventure de l'uranium. Les Noirmoutains passent au menhir de Grandlieu et rejoignent la branche nazairienne à Pont-Saint-Martin.

La Sablaise

La branche sablaise va se subdiviser deux fois ; elle s'intéresse à deux groupes de gisements : celui de la région de Parthenay et celui du Limousin.

Première ramification à Avrillé, qui est équipé pour jouer le rôle de plaque tournante avec ses dix menhirs, dont un de 7 mètres de haut. Les Sablais choisissent d'aller vers le nord-est (Parthenay) ou vers le sud-est.

Suivons les premiers, nous rencontrerons avec eux les menhirs de Champ-Saint-Père, Rosnay, La Châtaigneraie, Breuil-Barret, puis ceux qui n'ont laissé que leur nom sur la carte : La Peyratte, Payré, La Vieille-Puyratte. Nous voici aux mines de Puileron et de Commaillères. Un peu au sud, nous trouverons celles de Pompaire et Saint-Martin-du-Fouilloux.

Nous ne sommes pas loin de Poitiers, avec lequel doit exister une liaison.

Si nous avons opté, avec la seconde équipe, pour la direction sud-est, nous irons d'abord par le dolmen de la Trébouchère et le groupe de dolmens de la région de Longe-ville vers le menhir d'Angles ; nous contournerons les Marais poitevins par le sud, en suivant les menhirs d'Amuré et de Bessines, près de Niort, avant de descendre sur Celles-sur-Belle, Chaunay et Charroux (menhir dit Les Malpierres).

Nouveau choix, les deux options sont bonnes, C'est d'une part (en empruntant la route la plus au nord) : menhirs d'Availles-Limouzine et de Saint-Bonnet-de-Bellac ; dolmen du Four des Fées à Arnac-la-Poste, qui possède aussi un menhir dit Pierre Véronaise, un tumulus, un camp de César. Devant nous se présentent les beaux gisements d'uranium de Le Brugeaud et de Bessines, avec sa mine à ciel ouvert.

Il nous suffira de continuer pour rejoindre la branche angevine à La Souterraine.

Et c’est, d’autre part (en empruntant la route la plus au sud) ; menhir de Châtain vers Confolens ; nous passons la Charente ; dolmen de Saint-Germain-de-Confolens, Pierre-Fixe ; menhir d’Esse ; dans un périmètre restreint : les menhirs de Blond et de Cinturat, Peyrelade, menhirs et pierres de Cieux, camp de César, grand dolmen de Breuil-au-Fa. Nous n’avons rien perdu en prenant cette route, car nous avons piqué droit sur les gisements de Razès, de Saint-Sylvestre, sur celui de Crouzille dont la teneur exceptionnelle se situe entre 10 et 25 pour 100 d’uranium, et sur tous les autres.

Voilà ce que nous offre la branche sablaise.

Si vous aimez les liaisons, sachez qu’elle en possède une avec la branche noirmoutaine par les menhirs de Soullans, l’allée couverte de Commequiers et la pierre levée de Rosnay.

La branche bordelaise va en Aveyron

Les voyageurs de la préhistoire accostaient à Bordeaux pour charger non du vin mais de l’uranium. La branche bordelaise va au fond des choses, elle va chercher les gîtes aveyronnais, attaquant le Massif central par le sud et nous la soupçonnons d’avoir des accointances avec les ressources nucléaires de l’Hérault. Le chapelet de menhirs suit l’estuaire de la Gironde par la rive droite : Semussac, Saint-Romain-la-Virvée, Saint-Sorlin, Tauriac ; là une branche remonte la Garonne jusqu’à Bordeaux-Mérignac, l’autre la Dordogne et met donc le cap à l’est. Saint-Romain-la-Virvée, Asques, Saint-Martial (près de Saint-Sulpice de Faleyrens) sont les bornes de ce cheminement. Il semble passer la Dordogne dans la région de Bergerac puis obliquer au sud-est ; par Saint-Gernin-de-Labarde (Peyrelevade) et le dolmen de Beaumont, il arrive à Besse (5 kilomètres au nord de Villefranche-du-Périgord).

A Besse, bifurcation. Une branche se dirige vers Pierre-Levée (Saint-Clair, au sud de Gourdon) et le groupe de Livernon, qui constitue une halte importante avec ses dix-sept dolmens, dont celui de la Pierre-Martine (allusion de plus au grand ennemi des pierres du diable). De là l'itinéraire peut remonter le Lot, il arrive alors aux mines d'uranium d'Entraygues, Sénergues, Golinhac et La Coursières. Il exécute donc sa jonction avec la branche sud-ouest de l'étoile de Saint-Flour.

De Besse, la seconde branche part vers le sud-est en direction de Luzech où elle se dédouble une nouvelle fois. Ce sont les gîtes aveyronnais qui seront desservis par cette double route.

Remontons d'abord le Lot, ne le quittons qu'au sud de Figeac ; un dolmen, celui de Foissac, nous met sur la voie. Plus loin, Lieucamp semble bien être un de ces vestiges toponymiques si nombreux du temps des mégalithes. Le site de Peyrusse-le-Roc n'a pas dû échapper à ceux qui firent les pistes, le formidable roc en pain de sucre serait le plus étonnant menhir que l'on puisse rencontrer s'il n'avait été mis en place par la nature elle-même, verrouillant la vallée d'un petit torrent nommé l'Audière. C'est en tout cas non loin de cet accident géographique que passe la grande draille reliant de temps immémorial le Quercy à l'Aubrac.

L'énigme des drailles

Sur cette question controversée, les archéologues s'empoignent, ce qui est bon signe. Quand, dans les bulletins des sociétés savantes, se déroulent, d'un numéro à l'autre, les interminables péripéties d'un combat aigre-doux, il faut y attacher de l'importance : c'est souvent que l'un des partenaires a soulevé un lièvre qui piétine en passant les jardins des autres. Nous avons suivi avec intérêt la polémique opposant Jean Maury à un de ses

collègues de la Société préhistorique française à propos des drailles. Jean Maury dit ce qu'il a constaté sur les Causses, objet de toujours de son étude, et ces observations concluent à l'existence d'une énigme.

Il existe des « drailles de transhumance » dont on sait à quoi elles servent, pour la bonne raison qu'elles sont encore utilisées par les bergers. Les bordures en pierres ont pour effet d'empêcher le troupeau de s'égailler, de le canaliser en quelque sorte ; elles simplifient le travail du pasteur au cours de ce long voyage qui conduit les moutons vers leur pâturages d'été et les en ramène.

Mais il est également de vieux chemins, larges de 5 à 6 mètres, « dont on ne peut assurer absolument qu'il s'agit de drailles de transhumance ». Ils leur ressemblent « par leur structure, leur développement, parfois même leur direction ». Ce « parfois même » fait surgir le problème : dans la majorité des cas, ils ont des directions qui ne correspondent pas à des trajets de transhumance. Alors, à quoi servent-ils et qui les a tracés ? Ils s'étendent sur des distances « variant de quelques centaines de mètres à plusieurs kilomètres ». Edifier des murets même en pierres sèches sur de telles longueurs ne peut être interprété comme un passe-temps. Sur ce point tout le monde est d'accord ; aussi propose-t-on des explications, que Maury écarte parce qu'elles ne sont pas satisfaisantes. On dit : « Ces drailles sont de simples passages conduisant d'un champ à l'autre. » Pas possible, elles sont trop longues. « Ce sont des murettes destinées à protéger les terres à blé. » Cela suppose des emblavements s'étendant à perte de vue ; le Causse n'est pas la Beauce.

Mais voici qui donne une dimension beaucoup plus grande au problème : les drailles sont associées à des monuments mégalithiques. D'autres préhistoriens l'avaient remarqué il y a bien des années, notamment Prunières et le colonel Louis, mais la thèse qu'ils défendaient était tombée dans le discrédit : manifestement, elle ne plaisait pas. Il

faudra bien que l'on éclaircisse un jour les raisons qui poussent les spécialistes de ces questions à recouvrir d'un voile rassurant les mystères de l'époque mégalithique. Qu'est-ce donc au juste qu'ils ont peur de découvrir ? Sentent-ils confusément que notre planète a été le théâtre d'une activité équivoque, au temps où les menhirs étaient neufs, et que cette activité peut avoir des implications actuelles inquiétantes ?

Maury prouve ce qu'il avance. Dans le Causse comtal, à 2 kilomètres au sud de Cadayrac, au lieu-dit Montaubert, quatre mégalithes et un tumulus sont associés à la draille ; à Noguiès, au sud d'Alseroque, ce sont trois dolmens et trois tumulus ; au nord de Bézonne, commune de Rodelle, un tumulus de 7 mètres de diamètre ; un tumulus encore entre le bergerie de Montaubert et la ferme de Cornelach, à 300 mètres au sud de Montaubert.

Parmi ces quelques exemples, les deux derniers présentent un aspect particulièrement curieux : le tumulus empiète sur la draille. On pourrait imaginer que les constructeurs de celle-ci ont alors fait décrire une courbe à leur muret pour éviter le monument, ou qu'ils l'ont interrompu, cette masse de terre suffisant à endiguer à cet endroit le flot du troupeau. Il n'en est rien : le muret passe *sous le tumulus.* « On voit nettement, écrit l'auteur à propos de la draille de Rodelle, la bordure de celle-ci passer sous le tumulus puis ressortir de l'autre côté du tertre. » Et il ajoute : « Sur tous les exemples que je viens de citer, les dolmens et les tumulus ne se présentent pas comme des groupements que traverserait fortuitement un vieux chemin. Au contraire, fous les monuments ponctuent parfaitement le tracé de la voie, dont ils jalonnent le parcours. »

Cette dernière phrase ne fait-elle pas écho d'une façon étonnante à la thèse qui est à la base de ce livre ?

Mais ce qu'il faut déduire de ce qui précède, c'est que si le tumulus a été construit sur la draille, celle-ci est

obligatoirement antérieure à son érection.

Le lecteur a pu comprendre qu'il y avait deux sortes de drailles, celles qui vont quelque part (drailles de transhumance) et celles qui ne vont nulle part dans l'état actuel des choses. Mais les premières ne sont pas aussi inoffensives qu'il y paraît à première vue, car, continue l'auteur, « les grandes drailles de transhumance comme la draille d'Aubrac et la draille d'Esperelle, qui traversent le Causse Méjean et le Causse du Sauveterre, ne paraissent pas elles non plus complètement indépendantes des dolmens et des tumulus ».

La différence entre les deux espèces se réduirait par conséquent au fait qu'elles sont utilisées ou non de nos jours, mais leur origine serait la même. Maury est amené à envisager l'existence d'une économie préhistorique du mouton sur le Causse. C'est une possibilité. Mais il y en a une autre : que les drailles, bien pratiques pour faire voyager les troupeaux, n'aient cependant pas été tracées pour cela. Un jour, les habitants des Causses se mirent à l'élevage ; selon les saisons ils laissaient leurs bêtes dans la vallée ou les menaient paître l'herbe nouvelle sur les hauteurs. Dans ces déplacements, ils se servirent de voies anciennes qui se trouvaient là, sans se poser de questions sur leur origine. Ils n'empruntaient bien sûr que celles qui les intéressaient. Les millénaires ont passé et les bergers remettent leurs pas dans ceux de leurs ancêtres ; ils ne se perdent jamais, car des jalons de pierre ou de terre bordent la route de loin en loin.

Mais ces voies et ces jalons ont été mis en place pour une tout autre raison. Le Causse comtal, entre Bertholène au sud et La Coursière, Golinhac, Sénergues, au nord, est en pleine zone uranifère. Les Causses Méjean et de Sauveterre jouxtent les gisements d'uranium du mont Lozère.

Qu'allait faire dans le massif de l'Aubrac la grande draille qui passe près de Peyrusse-le-Roc ? Nous n'en savons rien ;

tout ce que nous savons c'est que ce massif renferme de l'uranium, qu'on en a trouvé notamment à Laguiole, à Combettes, au Villaret.

Nous savons aussi que cette draille suit un tracé très similaire à notre branche Luzech-Foissac-Peyrusse-le-Roc, qu'elle vient comme elle de la direction de Bordeaux !

Deuxième route à l'embranchement de Besse, celle qui se dirige vers les dolmens de Limogne et de Martiel, croise au large de Villefranche-de-Rouergue puis remonte l'Aveyron vers les mines d'uranium de Compolibat et Prévinquières, passe à Rodez et aboutit aux autres mines de Gages et Bertholène. Bertholène qui a une autre particularité, celle de posséder sur son territoire trente-six dolmens !

La voie romaine, de Limoges à Rodez

Nos deux dernières ramifications communiquent ensemble par un parcours où fut construite la voie romaine qui va de Limoges à Rodez, et qui préexistait vraisemblablement à l'intervention des unités de génie de Jules César. Cette voie passe à Peyrusse-le-Roc, anciennement Petrucia, elle suit un trajet équivalent à la chaîne que nous avons reconnue de Limoges à Sousceyrac et confirme donc la jonction entre les gisements du Limousin et ceux d'Aveyron, si nous prenons conscience que Limoges a été construite à l'emplacement d'un gué sur la Vienne, qui permettait aux voyageurs de poursuivre vers le nord (son nom latin était *Augustoritum* : le « gué d'Auguste »).

Quelques petits repères vers le Pays basque

Avant de quitter la branche bordelaise, nous devons faire une dernière observation à propos des petits gisements

pyrénéens : Orgambide, qui se trouve à 5 kilomètres à l'est de Saint-Jean-Pied-de-Port, et Ihicelaya, qui est à 5 kilomètres au sud de Saint-Jean-de-Luz. Les mégalithes encore en place dans les Landes ne sont pas nombreux à notre connaissance ; il est cependant remarquable de trouver quelques menhirs, comme ceux de Sabres et de Dax, qui s'échappent de la branche bordelaise en direction de ces gisements.

De Langogne à Pierrelatte

Les départements qui jouxtent le Rhône à l'est ont une moyenne de 10 monuments ; leurs voisins de la rive opposée une moyenne de 140. Nous sommes autorisés à considérer ce fleuve comme une frontière aux yeux des mégalithiques. Nous sommes d'autre part obligés de remarquer que l'uranium s'arrête aussi au Rhône, tout au moins dans l'état actuel de l'exploration des ressources.

Il semble que la vallée rhodanienne, dans sa partie inférieure, ait servi d'accès pour déboucher sur la Méditerranée. Le nom de Pierrelatte est là pour le suggérer, ainsi que par exemple, au sud de Tarascon, l'allée couverte du Castelet.

Pierrelatte est en communication avec les gisements d'uranium de Lozère, d'un côté ; ceux de l'Hérault et du sud Aveyron de l'autre. Pourquoi ce jalon extrême, qui n'est même pas du bon côté de l'eau, non sur la rive occidentale mais sur l'autre ? Nous l'ignorons. Nous voyons seulement que l'on peut aller du beau gisement de Langogne, en Lozère, jusqu'à Pierrelatte avec beaucoup d'aisance ; qu'on peut aussi, de Pierrelatte, piquer sud-ouest vers les mines de l'Hérault.

Le premier de ces parcours, richement nourri en mégalithes, suit les vallées de l'Allier, de la Beaume et de l'Ardèche. Il traverse le fameux quadrilatère qui renferme

la plus grande partie des 400 dolmens de l'Ardèche. Suivons-le donc en passant par Lespéron, Saint-Alban-en-Montagne, Saint-Etienne-de-Lugdarès, La Borne, Largentière (11 dolmens), Joyeuse (160 dolmens et 4 menhirs), les menhirs de Labeaume, Vallon-Pont-d'arc (100 dolmens, un menhir de 4 mètres taillé sur place, qui adhère à la roche mère), les 3 beaux menhirs de Bidon (3,50 à 4 mètres), les 57 dolmens de Bourg-Saint-Andéol. Là, si nous passons le Rhône, nous trouvons Pierrelatte.

Un ou plusieurs des menhirs de Labeaume peut être l'amorce de la belle traînée de mégalithes qui hérisse le canton de Saint-Alban-sous-Sampzon (31 dolmens) puis celui des Vans (56 dolmens) ; elle se dirige indifféremment vers les gisements du nord du mont Lozère (Le Crouzet) et ceux du sud (Malbosc).

Le mont Lozère est relié aux beaux gisements de Brousse-le-Château et de Broquiès (sud de l'Aveyron) par le Causse Méjean (dolmen de Vallongue, lieu-dit curieusement dénommé Carnac), le Causse du Larzac (Pierrefiche) puis, en descendant sur Saint-Affrique, les dolmens de Tiergue.

Vers l'Hérault par le Causse du Larzac

De Tiergue, on a un cheminement vers l'Hérault. Il faut revenir sur le Larzac où montent une garde millénaire le menhir de Lapanouse-de-Cernon et les trois menhirs de La Cavalerie. Ou bien on peut passer par Roquefort vers Viala-du-Pas-de-Jaux (menhir). On arrive d'une façon ou de l'autre à la pierre levée de Cornus, qui désigne la mine d'uranium de Prévinquières.

La route continue par le menhir de la Couvertoirade, ceux de La Vacquerie-et-Saint-Martin (une fois de plus l'omniprésent apôtre des Gaules a laissé son souvenir) et de Saint-Guilhem-le-Désert.

Nous sommes en plein dans la région uranifère de l’est de Lodève, avec les gîtes récemment détectés d’Usclas-du-Bosc, Saint-Guiraud et Rabéjac.

Alors le choix s’offre à nos voyageurs : descendre vers la Méditerranée où sont de faction le menhir de Gigean et le cromlech de Frontignan. Ou bien remonter au nord-est vers Alès et Pierrelatte.

Ils trouveront sur leur route : le cromlech de Pompignan, celui de Ceyrac, à Conqueyrac ; la Pierre-Plantée (est d’Alès) ; le dolmen de l’Aven d’Orgnac ; les menhirs de Bidon.

19

Paris, capitale mégalithique

Il serait vain pour le chasseur de mégalithes de fouiller la capitale en croyant qu'il va en trouver. Le dernier menhir parisien a été détruit en 1650. Son emplacement est cependant facile à reconnaître, car il a laissé son nom à l'église du VIIe arrondissement qui s'y dresse aujourd'hui : Saint-Pierre-du-Gros-Caillou. On remarquera que le dédicataire de ce sanctuaire n'a pas été choisi au hasard dans le calendrier des saints et que l'Eglise, au XVIIe siècle encore, observait certaines règles dans la substitution des lieux de culte chrétiens à ceux du paganisme véritable ou supposé.

Le Gros-Caillou devait être assez remarquable puisque son nom est resté également attaché à un port de la Seine, non loin de là, et à une rue du même quartier, parallèle à l'avenue Bosquet. Emile Rivière, fondateur de la Société préhistorique française, fait état d'autre part d'une autre rue du Gros-Caillou, démarquée par la suite, dans le XIIIe arrondissement, quartier de la Salpêtrière.

Un deuxième menhir mentionné dans la chronique parisienne à une date relativement récente est celui dit « Le Pet-au-Diable » ; son existence est attestée, du temps de François Villon, par les facéties auxquelles se livrèrent sur cette vénérable pierre les étudiants de l'Université de Paris. La rue où elle s'élevait en avait pris le nom, changé par la suite en celui de rue Lobau (derrière l'Hôtel de Ville).

On exhumera peut-être, à la faveur de travaux, des mégalithes enfouis dans le sol de Paris. Pour l'instant, il faut se contenter de la toponymie, ancienne ou encore en usage, très significative du reste, pour suivre à la trace nos prospecteurs immémoriaux dans la cité de Sainte Geneviève. Caillou, borne, pierre, monceau sont les mots codes retenus par Emile Rivière. Nous avons les cailloux de Belleville et le caillou rouge de Saint-Germain-des-Prés ; la Haute Borne au Pré-Saint-Gervais, la Haute Bonne ou Borne à Notre-Dame-des-Champs, Hautebonne à Saint-Marcel, la rue des Trois-Bornes[22], dans le XIe arrondissement ; la Grosse-Pierre, à Montmartre, la Pierre-Plate ou Haut-Mesnil, à Montrouge, la rue de la Pierre-Levée, dans le XIe arrondissement, la rue de la Petite-Pierre, encore dans le XIe ; le Moncel, les Montceaulx à Montmartre, la rue de Monceau (et le Parc) dans le VIIIe.

Il faudrait ajouter la Tombe-Issoire, dans laquelle Mortillet voyait une allée couverte, mais tout le monde n'est pas d'accord avec lui.

C'est, en fin de compte, un assez beau tableau de chasse si l'on considère les incessants bouleversements survenus depuis plus de deux mille ans sur ce territoire. Cela ne serait pourtant pas suffisant pour qualifier Paris de capitale mégalithique si nous n'avions l'importante traînée des monuments qui le traversent, entrant notamment par le nord-ouest pour resurgir au sud-sud-est (direction Melun).

Le couloir de pénétration qu'ils révèlent suit le cours de la Seine. Nous avons précédemment parlé de l'arrivée des « Normands » débarqués dans le pays de Caux, par les trois chaînes de Fleury-sur-Andelle. La sortie de Paris vers le sud-est est encore plus impressionnante. Pour nous limiter à la partie du périmètre urbain située entre les portes de Vincennes et d'Orléans, voici d'abord, sur la rive gauche de la Seine : Montrouge (la Pierre-Plate), les Hautes Bornes d'Arcueil, les Pierrelais, à Fontenay-aux-

Roses, le menhir d'Antony qui a laissé son nom au lavoir de la Grande-Pierre, le Tumulus de Trou d'Enfer à Choisy-le-Roi et le lieu-dit les Hautes-Bornes (où a été trouvé un habitat néolithique) ; le menhir de Wissous (La Borne, encore), ceux de Villeneuve-le-Roi et d'Athis (la Pierre-Percée, disparu), La Grande-Borne à Grigny, où a été construit il y a quelques années un grand ensemble immobilier, sur l'emplacement d'un habitat préhistorique où il n'est pas certain que la vie n'ait pas été plus agréable.

Sur la rive droite, commençons par le dolmen de Vincennes et celui d'Alfort, le menhir du Perreux (« Pierre Perreuse », encore en place) les pierres du bord de la Marne à Joinville-le-Pont, le beau menhir de Saint-Maur-les-Fossés, encore en place, qui mesure 2,50 m de haut et pèse 15 tonnes ; l'alignement de la Varenne-Saint-Hilaire, le champ de la Grosse-Pierre à Créteil. Nous arrivons aux menhirs de Villeneuve-Saint-Georges (Pierre-Fritte, Le Long Grès, la Pierre des Buchereaux), le menhir disparu de Yerres, la Pierre à Mousseaux, à Vigneux, le menhir disparu de Montgeron, les trois menhirs de Brunoy (Haute Borne, Le Gros Grès, la Pierre-Fritte encore, et plusieurs lieux-dits Le Grès), le menhir de Villecresnes, celui de Mandres-les-Roses, sis Chemin du Caillou, les mégalithes disparus de Mainville, Quincy-sous-Sénart, Combs-la-Ville, le menhir de Saint-Germain-les-Corbeil, ceux de Brie-Comte-Robert (disparu) et de Cesson (Le Grand Berger), près de Melun.

Nous sommes arrivés à la forêt de Fontainebleau, que traverse dans sa partie ouest la route de la Haute-Borne. Voici encore l'allée couverte et le menhir d'Ecuelles (La Pierre-Droite), le lieu-dit Grez-sur-Loing, les deux menhirs de Nanteau-sur-Lunain, dont la Pierre-Saint-Barthélemy ou Quille du Bon Dieu, le menhir de Dormelles, la Pierre-Cornoise, de Thoury-Férottes, la Pierre à la Croix ou Pierre du Curé, menhir baptisé de Chevry-en-Sereine.

Tous ces jalons nous ont conduits au « Chemin de César » déjà nommé, qui va de Beaune-la-Rolande à Sens et le long

duquel fourmillent les lieux-dits caractéristiques : d'ouest en est, La Grande-Borde (près de Remauville), Les Bordes (près de Bransles), La Borde (près d'Egreville), Les Bordes, Les Grais (près de Bignon-Mirabeau), Les Bordes, sur le chemin même, ainsi que Borderu. Enfin, en vue de Sens, le menhir de la Grande Borne.

Mais revenons à Paris en suivant les voies romaines. Il est instructif de les comparer avec les trajets mégalithiques. Que voyons-nous dans l'antique Lutèce ? Les travaux des archéologues nous montrent le quadrillage des artères découpant la ville et dont certaines de nos rues actuelles reproduisent le tracé. Du nord au sud, le « cardo » de la rue Saint-Jacques et, parallèle à lui, la voie à laquelle s'est superposé le boulevard Saint-Michel. Des rues coupent perpendiculairement ces deux axes, dont les deux *decumani,* celui de la rue Cujas et ceui de la rue des Ecoles.

En se prolongeant, ces voies urbaines se transforment en routes qui relient Lutèce à d'autres villes importantes. Lesquelles ? Le cardo devient la route de Senlis, la voie du boulevard Saint-Michel, celle de Rouen ; vers le sud, tous deux se dirigent vers Orléans. Quant aux *decumani,* ils forment vers l'ouest la route de Dreux ; leur prolongement est s'incurve très vite, passe aux Gobelins et file vers Melun.

Sur la rive droite de la Seine, une autre transversale, qui se détache du Cardo à hauteur du pont Notre-Dame pour suivre la rue François-Miron et la rue Saint-Antoine, part aussi vers Melun.

Nous retrouvons par conséquent l'équivalent des deux routes mégalithiques que nous avons décrites plus haut : une qui va à Melun par la rive droite, une autre par la rive gauche.

Et nous sommes bien obligés de constater que d'une façon générale les grandes voies romaines qui se croisent à

Paris suivent les mêmes directions que notre « branche parisienne » : Dreux, Rouen, Senlis, Melun.

20

Uranium et mégalithes dans le reste du monde

Mais que se passe-t-il si nous voulons sortir du cadre étroit de notre pays ? Les extra-terrestres ont-ils choisi la France à l'exclusion des autres nations pour y prélever leurs fournitures d'énergie ? Il n'en est rien, nous le savons, bien que l'on puisse considérer la baie de Vannes comme un point privilégié et sans doute le lieu de leur première prise de contact avec la planète. La question qui préoccupera le lecteur est de savoir si ailleurs que sur notre territoire la concordance entre les mégalithes et l'uranium se poursuit. La réponse est positive.

Dans la Péninsule ibérique

Les mégalithes coiffent tout le nord de l'Espagne depuis la Catalogne jusqu'à l'Atlantique, en se cantonnant au nord de l'Ebre pour la partie médiane. De fortes concentrations de dolmens se rencontrent en particulier au pays basque et en Galice. Les traînées mégalithiques suivent la frontière portugaise vers le sud et recouvrent l'Andalousie. Dans la région d'Antequera, la construction dolménique atteint son apogée avec des monuments comme la Cueva de Menga, longue de 25 mètres et large de 6 mètres ou la Cueva de Viera, qui a 19 mètres de long, ou encore l'allée couverte sous tumùlus dite Cueva del Romera, dont la seule galerie mesure plus de 23 mètres.

Où trouvons-nous de l'uranium ? Dans les mêmes régions exactement, c'est-à-dire que nous pouvons tracer le même demi-cercle pour réunir les gîtes reconnus ou les indices « très encourageants ». Nous trouvons successivement : la Catalogne, avec Darnius ; Fraga et Mequinenza, entre Barcelone et Saragosse ; les gîtes de la rive nord du bassin de l'Ebre ; Brecha, Incognita et Bacurin, en Galice.

Puis, redescendant le long de la frontière portugaise : les versants nord et sud de la Sierra de Gredos ; la région de Ciudad Rodrigo (Valdemascano, Villar de Peralonso, Alameda, etc.) ; le nord du bassin du Tage (Navalcán, Carretera, Gargüera, Ojaranzo) ; les mines situées autour de Câceres, telle Ratones ; la mine d'El Lobo, dans la province de Badajoz.

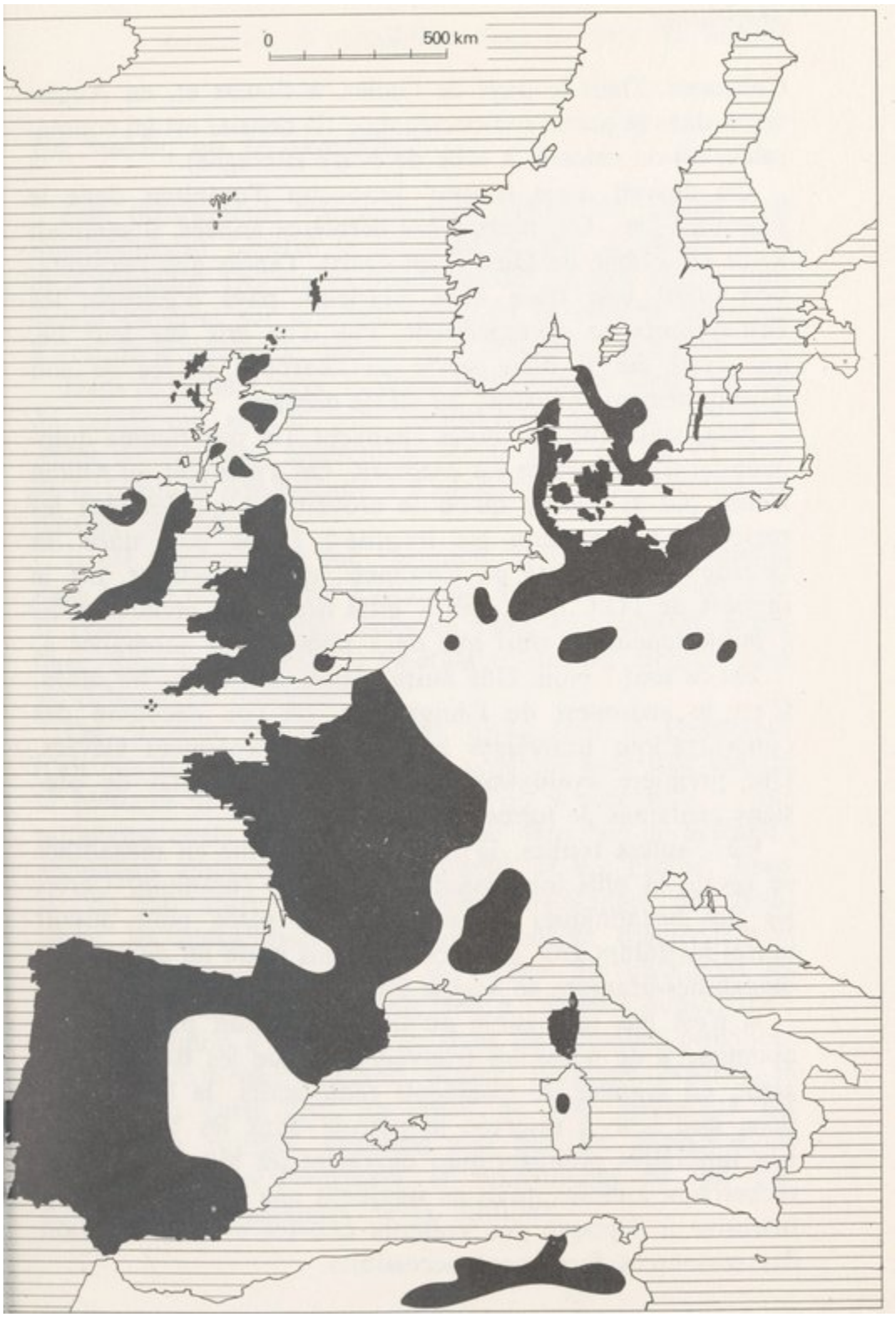
Enfin, en allant vers l'est, Ciudad Real et Andujar (au nord de Cordoue).

On ne signale pas d'uranium pour l'instant dans les autres régions, qui sont également celles où n'existent pas de peuplement mégalithique notable. Les faits sont là, nous n'y sommes pour rien.

Nous ne parlerons pas dans le détail du Portugal, qui est un modèle exemplaire, car on y trouve des mégalithes partout, aussi bien que de l'uranium : 380 gisements ou indices ont été repérés (des mines sont en exploitation, notamment à Cunbra Baixa, à Urgeiriça, à Senhora das Fontes).

En Grande-Bretagne

L'archipel britannique est d'une grande richesse en mégalithes. Où les rencontre-t-on principalement ? En Ecosse, dans les monts Grampians, les Orcades, le comté de Caithness. Dans le pays de Galles, à l'ouest et, en Angleterre, dans la partie sud-occidentale (la densité est ici comparable, a-t-on calculé, à celle de notre Bretagne).



Les mégalithes en Europe

On devrait donc trouver beaucoup d'uranium dans le Royaume-Uni. Or, jusqu'à ces dernières années, il semblait avoir été oublié de Dieu à cet égard. Tandis que l'exploitation allait bon train dans plusieurs pays d'Europe, les Britanniques se désespéraient. Pas d'or gris sur leur île, qui avait été si bien servie en charbon, source de son développement industriel au siècle dernier.

Puis, voilà que les choses changent. Un programme quinquennal d'exploration est entrepris. On s'aperçoit qu'Albion n'était pas si pauvre qu'on le croyait. Et quelles sont les régions où l'uranium est localisé ? D'une part dans les Orcades et le comté de Caithness, qui renferment, dit le rapport de l'O.C.D.E., des « gîtes uranifères étendus mais à faible teneur », ainsi que de « nombreuses anomalies ».

Est-ce tout ? Non. Une autre région se met sur les rangs. C'est le sud-ouest de l'Angleterre, où l'on découvre des concentrations uranifères aux teneurs localement élevées. Une première évaluation des ressources fait état de plusiens centaines de tonnes d'oxyde.

En d'autres termes, la zone la plus fertile en mégalithes se révèle la plus intéressante aussi pour l'uranium. Certes les îles britanniques ne prennent pas place pour autant parmi les futurs gros producteurs, mais notre loi de relation mégalithes-uranium se vérifie une fois de plus.

Il n'est pas impossible qu'une prospection plus poussée aboutisse à de nouvelles trouvailles et que les Britanniques aient, en matière de gisements radio-actifs, la bonne surprise que leur a réservée le pétrole dans les années 70. Les itinéraires préhistoriques devraient les aider dans leurs recherches, à moins qu'ils ne signifient une exploitation trop intensive à l'époque des visiteurs célestes et la raréfaction des ressources facilement accessibles.

En Suède, au Danemark

Les prospecteurs mégalithiques venus de l'ouest ont manifestement pénétré la Scandinavie par le Skager Rak et le Kattégat. Des traces innombrables de leur séjour subsistent en effet sur les deux rives de ce couloir maritime à l'est de la péninsule danoise et à l'ouest de la Suède.

Dans ce dernier pays, le semis mégalithique forme un arc de cercle qui suit la côte occidentale, puis la côte sud avant de remonter légèrement sur la côte est. Il va ainsi de la frontière norvégienne à Kalmar et à l'île d'Oeland, en passant par Malmö.

Il est remarquable que l'uranium se trouve précisément dans le sud du pays, en dessous du parallèle de Stockholm. Il existe en particulier, enfermé dans des schistes alunifères, dans la province du Goetaland, qui est connue pour sa richesse en dolmens !

On pourrait s'étonner, certes, qu'en face le Danemark n'ait pas de ressources d'uranium repérées à ce jour malgré la pléthore de pierres levées que l'on y rencontre : trois mille cinq cents monuments rien que dans l'île de Seeland ; abondants dolmens dans le Jutland et en Fionie. Mais si l'on fait abstraction des limites artificielles des frontières, les mégalithes danois appartiennent manifestement au même appareil que ceux de Suède. Et qu'étaient les détroits de Sund et du Grand Belt à l'époque considérée ? Si l'exploitation a été intensive dans les actuelles provinces suédoises de Bohus, Halland, Scanie, Blekinge, Naerke, la densité des abris dans un rayon de 300 kilomètres est entièrement justifiée. D'autant plus que les implantations mégalithiques au Danemark se poursuivent au sud jusqu'aux côtes allemandes de la Baltique.

En Allemagne

La République Fédérale n’appartient pas aux pays producteurs d’uranium. On lui connaît — pour l’instant — des réserves peu importantes (quelques centaines de tonnes). en Bavière. Encore leur exploitation ne se situe-t-elle pas dans la tranche de prix la plus intéressante. Elle compte pourtant un millier de dolmens. Ils forment d’une part une bande continue le long de l’Allemagne du Nord, entre le Hanovre, à l’ouest, et la Poméranie à l’est ; d’autre part une langue qui descend au sud, vers Magdebourg puis Zwickau. En direction, par conséquent, de la Bavière.

Autre remarque ? Zwickau, au pied des « Monts des Métaux » se trouve en Saxe. Qu’y a-t-il donc en Saxe ? Des mines d’argent, depuis longtemps connues. Mais encore ? Au Moyen Age, les mineurs qui creusaient le sol pour extraire le précieux métal blanc, trouvaient souvent sous leur pic une pierre noire, à éclat résineux, qui les gênait dans leur travail. Il était évident qu’elle ne pouvait servir à rien et, en la rejetant, ils lui donnaient en riant un nom qui signifie à peu près « caca ».

Or, cette pierre noire n’était ni plus ni moins que de la pechblende. Et c’est de cette région que parvint au chimiste Klaproth, en 1789, l’échantillon dans lequel il découvrit l’uranium. La Saxe, indiquée sans ambiguïté par les chemins de mégalithes, est bel et bien le berceau de l’industrie nucléaire moderne, le berceau de l’uranium. Combien de prospecteurs ont précédé, à quelques millénaires de distance, les mineurs saxons si désinvoltes à l’égard du minerai que d’autres étaient venus chercher de si loin ?

En Afrique, au Moyen-Orient

La carte africaine des mégalithes est très approximative. Sur ces étendues immenses, quelques sites ont été

repérés ; mais qui peut se targuer d'avoir des idées précises sur la plupart des territoires qui forment ce continent compact ? En Afrique aussi, on a trouvé de l'uranium : au Niger, dans la République centre-africaine, au Gabon, au Zaïre, sans parler des importantes ressources de l'Afrique du Sud. L'Egypte, quant à elle, possède de l'uranium et du thorium.

Nous manquons d'éléments pour établir ou réfuter la concordance entre mégalithes et gîtes uranifères dans cette partie du monde. Deux rapprochements peuvent toutefois être faits.

Le premier concerne l'uranium du gisement d'Arlit, au Niger, où les ressources raisonnablement assurées actuellement s'élèvent à 40 000 tonnes d'uranium, les ressources supplémentaires étant estimées à 20 000 tonnes. Or, nous trouvons en Afrique occidentale, deux groupes importants de mégalithes. Celui de Tambacounda, au Sénégal et celui de Niafunké, au Soudan, 200 kilomètres environ au sud-ouest de Tombouctou. N'est-il pas curieux de voir que si on relie ces deux sites par une ligne droite, le prolongement de cette dernière aboutit à Arlit ?

L'autre rapprochement s'établit entre les gîtes égyptiens et les mégalithes qui occupent d'une part la rive orientale du Jourdain, en Palestine, d'autre part la côte ouest de l'Arabie souadite (Hedjaz). Ces deux groupements semblent la continuation l'un de l'autre. En Egypte même, on signale un dolmen et un cromlech dans la région d'Edfou. Les dépôts radio-actifs existent dans les sables du delta, aussi bien que dans les déserts oriental et occidental, enfin dans le Sinaï.

Les mégalithes d'Afrique du Nord (littoral atlantique et méditerranéen) devraient correspondre à des gîtes d'uranium, tout comme ceux d'Ethiopie. Mais seule une prospection attentive est capable de le confirmer : nous attendrons.

Dans les autres pays

L*'Italie* possède très peu de mégalithes (on ne peut pas tout avoir) ; elle recèle aussi peu de ressources en minerais radio-actifs (une mine dans les Alpes bergamasques, des gîtes dans la province de Viterbe).

On connaît en *Suisse* quelques gîtes d'uranium dans la vallée du Rhône, à Isérables, Naters, Embd, Emosson ; dans la vallée supérieure du Rhin, à Trun. Peu de chose en comparaison des ressources offertes par les pays plus occidentaux du continent européen. Pas assez pour inciter des prospecteurs à s'aventurer dans les montagnes difficilement accessibles. On ne trouve pas non plus de mégalithes en Helvétie. Les quelques dolmens des cantons de Zurich et de Berne sont douteux. Celui d'Auvernier et les rares menhirs vaudois ne fournissent pas un matériau suffisant pour que ce pays puisse être classé parmi ce que l'on serait tenté d'appeler les puissances mégalithiques.

Nous ne chercons pas de preuves *a contrario.* Nous désirons seulement montrer où s'arrête en Europe occidentale l'incursion des peuples venus par l'ouest recueillir sur notre sol les précieux dépôts du 92e élément. Mais le territoire suisse n'est-il pas moins inviolé qu'il n'en a l'air et ne mériterait-il pas que l'on y entreprenne des recherches plus minutieuses ?

Nous n'en voulons pour preuve que le cas d'Isérables, un des sites mentionnés plus haut. Visible de Riddes dans la vallée du Rhône, ce village perché à 1 100 mètres d'altitude tire son nom du mot *arabe.* Cela nous rappelle curieusement le menhir trouvé de Draché, en Indre-et-Loire, appelé, comme nous l'avons vu, menhir des Erables ou des Arabes. Même déformation de mot, à près de 600 kilomètres de distance, malgré les différences de peuplement et de patois. Si l'on se penche sur l'histoire des Alpes valaisannes, on s'aperçoit que le village d'Isérables a

été construit à une époque indéterminée par des étrangers ; des Bédouins, dit la chronique. Les habitants actuels, les « Bedjuis », pratiquent encore partiellement le nomadisme.

Autre détail de nature à exciter notre curiosité : les « Bedjuis » sont réputés par la tradition comme « mineurs de tous forages ». Enfin, parmi les hameaux d'Isérables on en trouve un qui porte le nom de Grossa-Pierre !

Ici pas plus qu'ailleurs, nous n'avons rien inventé. Nous n'avons pas sollicité les rapprochements. Nous avons cherché Isérables, on nous a dit : « C'est là-haut, prenez un peu le téléférique ! » Nous y sommes allé et le premier marchand de cartes postales, sans rien connaître de nos recherches, nous a donné les renseignements ci-dessus et fourni des brochures confirmant ses dires.

S'agissait-il vraiment de Bédouins ou leur a-t-on donné ce nom parce qu'ils étaient des passants, des nomades ? Toutes les indications recueillies font penser d'une façon inquiétante aux pèlerins de l'uranium dont nous suivons la piste à travers les continents, tout au moins aux hordes néo ou paléolithiques mobilisées par ces visiteurs pour les aider à creuser le sol.

L'*Inde* est riche de 2 200 dolmens situés principalement dans le Dekkhan. On y relève aussi quelques menhirs, des alignements, des cromlechs. Les mégalithes ne craignent pas de grimper les hauts plateaux himalayens ; on les trouve jusqu'à 6 000 mètres d'altitude. Qu'en est-il de l'uranium ? Le voisinage constaté dans tant d'autres contrées du globe ne se dément pas ici. Uranium et pierres dressées vivent en bonne harmonie dans le Rajasthan, sur le plateau du Gondwana. Dans les régions côtières et à Ceylan, c'est le thorium qui prend la place de l'uranium.

La relation uranium-mégalithes se vérifie encore en *Corée.* Le précieux métal est apparu en 1969 à Okchon, autour de Daejon. Les recherches n'y sont qu'à leur début et ce pays riche en dolmens n'a pas dit son dernier mot.

Nous ne pouvons l'inscrire à notre palmarès mais il ne nous paraît pas anodin que la prospection ait commencé dans cette terre lointaine, que l'on nous aurait volontiers opposée en dementi si ce livre avait vu le jour quelques années plus tôt.

Mais que faisons-nous dans ce cas des *Etats-Unis,* du *Canada,* de l'*Australie,* de l*'Afrique du Sud ?* Ce sont les contrées les plus riches en or gris ; que n'y trouve-t-on un déferlement de pierres dressées ! Or, il semble qu'elles n'en possèdent pas.

Nous évaluons le poids de cet argument. Il serait de nature à ébranler notre thèse et même à l'anéantir si nous étions tenus d'admettre que des extra-terrestres venus sur notre sol dans le but que nous avons dit aient obligatoirement exploité *tous* les gîtes existants. Nier qu'ils aient extrait de l'uranium à Saint-Renan et à Langogne sous prétexte qu'ils n'ont pas touché aux gisements du Colorado est une fausse querelle. Il serait plus convaincant de dire par exemple que les gisements du Colorado dépassent en importance ceux du Forez parce qu'ils n'ont pas été exploités avant nous.

Ce n'est pas pourtant des positions de ce genre que nous défendrons. Nous établissons ici un constat plus que nous n'essayons d'imposer une idée. Nous disons : « Regardez ! N'est-ce pas curieux ? Voyez vous-mêmes ! Vérifiez ! »

Et, parmi les observations que nous faisons partager au lecteur prend place celle-ci : les visiteurs du passé se sont intéressés presque exclusivement à l'hémisphère Nord. Il s'en joint une deuxième : ils ont progressé d'ouest en est, dans le sens de la rotation terrestre, prenant pied à l'origine à l'extrémité occidentale de l'Europe (Bretagne). Leur avance se déroule d'une façon continue (nos chaînes mégalithiques) ou discontinue, par sauts de puce (mégalithes caucasiens, palestiniens, indiens, coréens, ces derniers étant considérés en préhistoire comme les plus récents).

Pourquoi cette direction plutôt qu'une autre ? Nous n'en savons rien. On peut seulement noter que les chercheurs d'uranium ont œuvré avec méthode, en évitant la dispersion de leurs efforts, selon des lignes de force qu'ils avaient reconnues. Du cap Vert au golfe de Séoul, des îles Orcades à l'île de Ceylan, le placer des extra-terrestres s'inscrit dans des limites bien définies.

Il y a toutefois une exception, dont la littérature spécialisée fait peu de mention, c'est le site d'El Mollar (Santa Maria), au sud de la vallée du Tafi, en *Argentine.* Nous n'y sommes point allé mais nous avons eu communication de photos tirées vers 1890 ; elles montrent des alignements et des cercles de pierres absolument semblables à ceux de Bretagne. Les menhirs ont une hauteur moyenne de 3,20 m, dont un tiers fiché en terre. La roche dont ils sont faits n'existe pas dans la minéralogie de la région. Une étude parue en 1897 dans le bulletin de l'Institut géographique d'Argentine fait remarquer que ces pierres n'étaient pas objets de culte lors de la conquête espagnole « car, dit le préhistorien Ambrosetti, les pères jésuites, qui avaient un établissement à proximité, les auraient fait détruire ».

L'ensemble argentin revêt une importance capitale dans l'affaire qui nous occupe. Il donne d'abord le coup de grâce à la « thèse orientale » mentionnée plus haut. Les Mésopotamiens ou les Egyptiens traversant l'Atlantique pour dresser des menhirs, cela complique singulièrement les choses aux tenants de cette thèse et nous doutons qu'ils veuillent se laisser entraîner jusque-là. Puis, nous voyons dans le continent sud-américain ces monuments qui laissent supposer une navigation au long cours, non pas à l'époque des Vikings, ni même à celle des Phéniciens, mais des milliers d'années plus tôt encore. Des monuments construits par des peuples qui avaient les mêmes buts, les mêmes façons de travailler, les mêmes tics que leurs contemporains bretons, qui étaient donc les mêmes

peuples. Entre une pyramide égyptienne et une pyramide mexicaine, il y a quand même d'énormes différences de conception et d'exécution. Transportez un voyageur de nuit en avion dans la vallée du Tafi, il se croira aux environs de Carnac.

Il n'existe que deux issues : réviser ce que nous savions de la préhistoire encore plus complètement que nous avons vu qu'il fallait le faire, ou bien admettre que le peuple des mégalithes étaient bien celui qui descendit un jour du ciel. Un capitaine plus aventureux que les autres se posa dans l'hémisphère Sud pour des raisons qui lui appartiennent ; un dissident préféra mettre l'Océan entre lui et ses camarades… On peut imaginer ce qu'on veut. Mais trouva-t-il de l'uranium ?

Oui, justement ! Il y a de l'uranium en Argentine et pas très loin d'El Mollar, à Don Otto, province de Salta (200 kilomètres à vol d'oiseau). Il y en a peut-être plus près ; enfin, il serait opportun de chercher s'il se trouve d'autres mégalithes entre El Mollar et Salta.

Concluons ce voyage intercontinental dans le charter mégalithique : la recherche de l'uranium rend compte de la présence des pierres dressées et elle est la seule réalité qui les justifie. De quelque point de vue qu'on les étudie, ils se montrent déconcertants, insolites, monstrueux. « Il faut reconnaître, écrit Niel, que les dolmens sont extrêmement capricieux dans leurs manifestations… leur dispersion n'obéit à aucune condition *physique.* » Et d'énumérer la variété du contexte dans lequel ils s'inscrivent : en tous terrains, dans les régions pauvres comme dans les régions riches,… leurs particularités architecturales, telles que l'orifice circulaire dans la dalle du fond, n'est pas régionale, on la trouve en Normandie aussi bien qu'aux Indes. « Bref, le dolmen se montre trop souvent là où il ne devrait pas être et se fait un malin plaisir d'aller à l'encontre de toutes les théories possibles. »

Sauf de la théorie des routes de l'uranium. Et l'on commence à comprendre pourquoi les prospecteurs modernes, ceux dont les demandes de permis de recherche paraissent de temps à autre au *Journal officiel,* ont l'impression de ne pas être arrivés les premiers sur les concessions qu'ils convoitent. Pourquoi dans certaines régions du Haut-Limousin, là où l'exploitation a pu commencer à ciel ouvert, le sol était déjà sillonné de crevasses anciennes ; pourquoi les Causes aveyronnais sont parfois marqués d'entailles qui maintenant piègent l'eau de pluie que les troupeaux de moutons descendent boire (comme sur les drailles, les moutons sont les successeurs inattendus de l'uranium).

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, des hommes porteurs de scintillomètres ou de compteurs Geiger-Müller parcourent de vastes territoires à pied ou en jeep, tandis que des avions lents décrivent dans l'air des réseaux aux mailles serrées, pour détecter les anomalies dénotant la présence dans le sol de filons uranifères. Dans les pays accessibles comme le nôtre, les gîtes faciles à découvrir sont pratiquement tous connus au moment où nous écrivons. Nos réserves sont abondantes mais certes pas inépuisables. Il faut continuer les recherches. L'étude des mégalithes viendra-t-elle prêter son concours à la prospection ? Une telle méthode, pour insolite qu'elle paraisse, pourrait ne pas être moins efficace qu'une autre.

21

La pile de Bagdad : tombée de la poche d'un visiteur

Voilà le problème posé. Aux données classiques, nous en avons ajouté une nouvelle : la concordance de la carte des mégalithes avec la carte de l'uranium. Cela est-il fait pour dissiper le mystère ou pour le compliquer ?

Nous sommes arrivés au point où il faut avoir le front de tirer les conclusions logiques des phénomènes constatés. Qui pouvait être intéressé par l'uranium il y a 5 000 ou 10 000 ans sur notre globe ? Certainement pas les populations que nous décrit la préhistoire, ces êtres hallucinés à la recherche perpétuelle de la cuisse d'auroch, de l'abri sous roche, du feu ; ces manieurs de haches en silex, cousus dans la peau des bêtes qu'ils traquaient, ces victimes du froid, de l'orage, cette humanité précaire qui essayait de s'accrocher envers et contre tout sur la croûte terrestre, plutôt handicapée que favorisée par le don de l'intelligence qu'elle était la première parmi les espèces animales à avoir reçu.

Qui a pu s'ingénier à dresser les pierres et à construire les milliers de collines artificielles sans aucun bénéfice pratique, à quadriller le sol du réseau fantastique des mégalithes ? Certainement pas ces mêmes populations, dépourvues du matériel nécessaire et n'ayant aucun intérêt à la chose.

Nous voulons bien croire à une civilisation technique ancienne, aussi évoluée que la nôtre, qui aurait disparu en emportant dans le néant tous ses accessoires. Mais nous

attendons d’autres signes que la pile de Bagdad. En revanche il existe trop de traces, sur le terrain aussi bien que dans la mémoire des peuples, de la visite d’êtres intelligents venus d’ailleurs, pour que nous n’accordions pas notre préférence à cette deuxième hypothèse. Une civilisation technique autochtone nous paraît problématique, un parachutage de techniques à un moment ou l’autre du passé est aujourd’hui presque une évidence. Si la pile de Bagdad existe, c’est un voyageur qui l’aura laissée tomber de sa poche en regagnant sa capsule, ou qui l’aura construite sur place avec les moyens locaux pour émerveiller les terriens.

Dans un précédent ouvrage[23], nous avons fait état de la considérable masse de témoignages fournie par la Bible à l’appui de la venue d’étrangers. D’autres livres anciens y font écho. Ces témoignages ont pu passer inaperçus tant que le voyage dans l’espace paraissait impossible ; on les mis alors sur le compte de l’imagination poétique sans trop s’étonner de cette insistance des thèmes extra-terrestres dans la littérature d’un peuple pasteur ; sans se demander pourquoi les prophètes décrivaient l’action des armes nucléaires, des défoliants, l’atterrissage d’engins, les impressions ressenties à bord d’un véhicule volant. C’est à une date récente que l’homme a été en mesure de reconsidérer ces textes et de faire des rapprochements avec ce que son expérience technique lui avait appris.

Mais un autre genre d’argument nous confirme dans cette idée ; c’est que l’intervention d’êtres extérieurs à notre globe explique ce qui était inexplicable, remplit les hiatus, efface les points d’interrogation, rend cohérents des enchaînements de faits qui se révélaient réfractaires à toute logique.

L’énigme des mégalithes est de celles qui se résolvent ainsi. Comment les mégalithes ? Pourquoi les mégalithes ? Questions faciles si nous admettons que des astronefs aient

croisé il y a quelques millénaires dans le système solaire et qu'ils aient accoutumé de faire escale sur la planète la plus hospitalière de ce système pour s'approvisionner en combustible. La Terre, balisée convenablement, devenait en quelque sorte une station-service de l'espace. Les visiteurs utilisèrent sans vergogne les populations hirsutes de la préhistoire pour satisfaire leurs besoins en main-d'œuvre, laissant, dans la mémoire collective, des réminiscences encore vivaces. C'est ce que nous allons à présent montrer.

Transport des pierres, manutentions sur chantier, construction, traçage sur le terrain de figures géométriques recherchées, positionnement en altitude, alignement des jalons sur des distances considérables, en dépit des inégalités du sol : autant d'exploits qui ne s'accordent pas à ce que l'on sait des populations néo ou paléolithiques, dont « la technologie, écrit un préhistorien, ne dépassait probablement pas celle des tribus primitives des hauts plateaux de la Nouvelle-Guinée actuelle ». L'esprit d'entreprise de ces peuplades ne semble pas non plus avoir été à la hauteur d'une réalisation aussi grandiose que celle qui vient d'être décrite ; comment expliquer, dans l'hypothèse contraire, la lenteur des progrès ultérieurs ? Il n'est pas jusqu'aux gravures des menhirs et des supports de dolmens qui ne supposent des conquêtes techniques supérieures à celles qu'on accorde à ces âges de la préhistoire ; Georgelin l'a parfaitement démontré : pratiquer des intailles fines dans le granit avec des outils en silex ou en cuivre est une gageure, il faut de l'acier[24].

On doit se rendre à la raison : les monuments mégalithiques ont été élevés par des êtres intelligents qui n'étaient pas les hommes. Existe-t-il sur la terre de tels êtres ? Apparemment pas. Il faut bien par conséquent qu'ils soient extérieurs à notre planète : les mégalithes sont l'œuvre d'étrangers venus d'ailleurs. Quand un élève réputé pour sa cancrerie remet une bonne copie, le maître

le soupçonne à juste titre d'avoir copié sur un camarade ; le devoir dépasse le niveau de connaissance de la classe, il flaire l'action occulte d'êtres supérieurement évolués : les parents, un frère plus âgé, avant d'envisager toute autre hypothèse. Nous nous y sommes pris à l'envers, mais enfin nous y voici : les cancres de la préhistoire n'ont pas construit les dolmens ou tout au moins, ils ne les ont pas construits tout seuls.

L'origine extérieure des véritables bâtisseurs explique une des anomalies les plus criantes du phénomène : qu'il n'y ait pas trace d'autres activités nécessairement liées aussi bien à l'érection des mégalithes qu'à l'exploitation de l'uranium, d'une civilisation industrielle dans toute sa complexité. Les installations rendues nécessaires par l'extraction du minerai et son traitement en vue d'obtenir le métal devaient être réduites au minimum ; il y a tout lieu de penser que les visiteurs disposaient de procédés plus sommaires que ceux que nous mettons en œuvre pour l'une et l'autre de ces opérations, de méthodes qui n'avaient pas à s'embarrasser des précautions indispensables dans notre monde surpeuplé ; les hommes préhistoriques n'avaient pas de ministère de l'environnement, personne ne faisait campagne contre « le nucléaire » à l'époque des haches en diorite. Méthodes brutales, expéditives, de gens pressés et qui ne sont pas chez eux, qui restent juste le temps de remplir leurs soutes, que d'autres suivront dans des circonstances analogues, à des intervalles plus ou moins longs. C'est pourquoi on ne s'amuse pas à fignoler les pierres dressées ; le dolmen n'est ni plus ni moins qu'une baraque de chantier. Il est robuste et construit en grosses pierres simplement parce qu'il doit servir d'abri aux visiteurs et aux gens qu'ils emploient. Mais abri contre quoi ? Le froid, la pluie sans plus ? Nous allons y revenir.

L'implantation discontinue des mégalithes sur la Terre n'est compréhensible, quant à elle, que dans l'hypothèse de bâtisseurs dominant en quelque sorte la situation. On se

représente mal des peuplades préhistoriques allant d'Irlande en Palestine puis des Indes en Corée ou vice versa pour y dresser des pierres et y édifier des dolmens. Nous avons dit que la parenté entre les monuments de ces diverses contrées était trop évidente pour qu'on ne les attribue pas aux mêmes auteurs. Tant que l'on s'en tenait à une origine autochtone, l'énigme était entière : des peuplades se déplaçant d'un continent à l'autre lentement, au long des siècles, auraient laissé des traces tout le long de leur passage. A moins d'avoir eu une raison de brûler les étapes, donc un but lointain, un plan réfléchi, mais quel pouvait être ce plan ? On a aussi pensé à des navigateurs, ce qui éliminait bien entendu les traces terrestres, comme le cerf efface ses brisées en traversant un étang. Mais cela suppose des voyages au long cours, des embarcations non seulement très sûres, mais de grande capacité, car l'abondance de la main-d'œuvre est la seule chance qui reste de justifier le caractère herculéen des travaux entrepris.

Et puis, d'où venaient ces navigateurs ?

L'explication la moins fantastique est encore celle que nous proposons.

La propagation par voie maritime reste cependant plus que probable mais, croyons-nous, à partir de bases implantées au large des côtes. Pour l'Europe, cette base ou ces bases seraient situées dans l'Atlantique, entre le 40e et le 60e parallèles.

Si l'on tient en quelque estime le folklore, si l'on se refuse à considérer que l'esprit des hommes a été exclusivement nourri de billevesées jusqu'au XIXe siècle, si l'on pense que les traditions locales renferment un fond de vérité, voyons ce que nous enseignent les légendes qui se rattachent aux mégalithes. Mais pour convaincre ceux qui ne seraient pas entièrement persuadés de l'utilité d'une telle démarche, nous donnerons d'abord deux exemples de

récits anciens confirmés par des travaux scientifiques récents.

L'histoire des rois de Bretagne, écrite au XIIe siècle par Geoffroi de Monmouth, fait allusion au cromlech de Stonehenge : celui-ci aurait été bâti par un ancien roi breton, en l'honneur de ses soldats tués par les Saxons. Ce fut l'enchanteur Merlin qui lui procura les pierres ; elles furent dérobées par ce magicien à Killaraus, en Irlande, et transportées par des moyens non précisés mais en tout cas d'ordre surnaturel, car « aucune force humaine n'aurait su les déplacer ». Sprague de Camp relève dans cette belle histoire un détail caractéristique : les pierres ont été transportées de l'ouest vers l'est. Geoffroi de Monmouth s'est certes un peu trompé, il a confondu l'Irlande avec le Pays de Galles, mais le fait essentiel subsiste ; et il a fallu toute la science minéralogique d'aujourd'hui pour établir que les *bluestones* venaient effectivement de l'ouest, du Pembrokeshire et qu'elles ne pouvaient venir de nulle part ailleurs.

L'autre exemple se situe à Carnac, au Tumulus du Mont-Michel, construit selon la légende par saint Cornély, revenu de Rome avec ses bœufs (il est d'ailleurs le patron de ces paisibles ruminants). Or, les fouilles pratiquées à la fin du siècle dernier ont permis d'exhumer des ossements d'hommes *et de bovidés,* ossements enfermés dans le tumulus inviolé depuis des millénaires.

Il existe des constantes dans les traditions et une étude qui les prendrait comme base de travail devrait donner des résultats intéressants, même s'ils ne s'élèvent pas à la dignité de preuves. Une de ces constantes, dont l'importance statistique apparaît indubitable, est l'attribution des mégalithes à des êtres dotés de pouvoirs surhumains. Les fées, les géants signent un grand nombre de monuments dans les régions les plus éloignées les unes des autres ; ils se déplacent volontiers par la voie des airs,

transportant sans difficulté les pierres les plus lourdes. Ces êtres ne sont pas divins, ils sont simplement supérieurs. N'est-ce pas la définition même des extra-terrestres, des hommes comme nous en définitive, mais plus avancés dans la conquête du pouvoir sur la matière ? Ils sont bons : cette conquête est indissociable d'une amélioration spirituelle et morale que l'on peut situer sur le plan d'une harmonie établie entre l'individu et l'univers.

Il n'est pas indifférent qu'à côté des géants on rencontre les nains ; le peuple ne s'y est pas trompé : la supériorité n'est pas physique, elle ne vient pas de la taille ou de la musculature, elle est le fait d'êtres qui pourraient être plus petits que nous par la stature. C'est la leçon que nous avions déjà tirée du Combat avec l'Ange[25] dans lequel l'extra-terrestre est vaincu à la lutte par Jacob, qui n'en reconnaît pas moins en lui son maître.

22

Ce qui s’est passé il y a 7000 ans

Nous ne prétendons pas reconstituer dans ses détails l’épopée préhistorique de l’uranium, ni tout en connaître. Nous allons seulement essayer maintenant de raconter la façon la plus vraisemblable dont les choses ont pu se passer. Et nous nous mettrons pour commencer dans la peau de ces visiteurs insolites. Les premiers qui arrivèrent en vue de la planète Terre durent se comporter comme tout être anthropomorphe, pourvu de sensibilité et d’un instinct fondamental de conservation. C’est-à-dire qu’ils procédèrent avec circonspection, comme les Terriens naguère en abordant la Lune. L’habitude du voyage dans l’espace n’est pas une garantie contre la peur. Quelles mauvaises surprises attendaient sur la Terre les astronautes qui s’en approchaient ? Il est normal qu’ils aient pris des mesures de protection, en les exagérant même au début. Qu’en même temps ils aient organisé leur séjour sur la planète de manière à y rester le moins longtemps possible. S’il y avait du danger, ils diminuaient leurs risques en y restant exposés pendant une période plus courte ; d’autre part aucun capitaine ne prolonge indéfiniment l’aiguade sur une île isolée, parce qu’en principe, il a un programme de navigation, il va quelque part, il n’est là qu’en passant.

Pour ces deux raisons, il importe de ne pas perdre de temps en route ; c’est-à-dire entre le lieu d’atterrissage (plus probablement d’amerrissage) et les gîtes d’uranium qui sont le but de l’expédition. Choisir la route la plus courte demande une reconnaissance du terrain ;

l’emprunter ensuite systématiquement demande que cette route soit balisée, jalonnée. Nos envahisseurs ne sont pas démunis d’instruments de navigation ; ils ont inventé la boussole avant les Chinois, ils possèdent certainement beaucoup mieux. Mais rien ne vaut une signalisation matérialisée, comme pourraient l’être des poteaux indicateurs sur une voie de circulation dans n’importe quel pays, sur n’importe quelle planète. Il y a peu d’automobilistes qui se dirigent au compas. Les marins s’en dispenseraient bien s’il était possible de planter des pancartes sur la mer. Disons aussi que les routes de l’uranium allaient avoir pour usagers non seulement les visiteurs, mais leurs esclaves terriens.

Dans ces paysages dépourvus d’arbres, une pierre debout se voit de loin. On peut encore le constater dans la lande ou sur la planèze. Les arrivants n’ont d’ailleurs pas le choix. Ils prennent les matériaux sur place, ils n’ont bien entendu pas apporté avec eux des dizaines de milliers de panneaux indicateurs pour les disséminer sur les continents de notre globe. Et que peut leur offrir celui-ci, sinon de la pierre ?

Les jalons doivent au demeurant être solides et durables. D’autres astronefs suivront les premiers, il est inutile qu’à chaque voyage se reposent les mêmes problèmes. La « station-service » sera balisée une fois pour toutes ; on pourra perfectionner le système mais on n’aura pas à recommencer chaque fois à partir de rien. Les menhirs de pierre, indestructibles aussi longtemps que les Terriens n’auront aucune raison de s’y attaquer, feront parfaitement l’affaire. Les tumulus, bien terrassés, armés par des lits de pierre convenablement chaînés, les compléteront.

Les jalons devront former un système logique, facile à déchiffrer. Le prochain voyage aura peut-être lieu dans 300 ans, les passagers des astronefs ne seront plus les mêmes. Il suffira qu’ils sachent que la Terre est un réservoir de combustible utilisable, le langage des pierres complétera leur information.

Aussi pensons-nous qu'avant d'être des balisages routiers entre le littoral et les gîtes d'or gris, destinés aux ouvriers de la mine et au transport du métal, les mégalithes, tout au moins certains d'entre eux, avaient pour objet de guider les astronautes dans leurs manœuvres d'approche. Ce serait la raison d'être des vastes déploiements de pierres levées tels que Carnac. Une vue aérienne des fameux alignements suggère intensément cette idée. La lumière rasante du soleil levant ou couchant épaissit les lignes que forment les menhirs et rend le signal très visible. Que signifie-t-il au juste ? Il est difficile de le dire, à ceci près que son orientation générale concorde avec la direction des chaînes qui partent de Bretagne vers l'intérieur du continent.

Ceci donnerait une importance particulière à la baie de Vannes, comme point de départ des expéditions terrestres.

Nous nous sommes demandé longtemps pourquoi un signal gigantesque à cet endroit précis et non du côté de Brest, par exemple, ou dans le Crozon, qui apparaissent, sur le plan méthodique, comme aussi dignes d'une telle préférence.

La réponse est dans tous les manuels un peu complets de géographie générale. On prête peu d'attention à un petit fait qui n'a pas d'intérêt dans la pratique de la vie courante, mais qui pourrait représenter plus qu'une simple curiosité : au large du Morbihan, à une dizaine de kilomètres de la côté, est mouillée une petite île inhabitée, l'île Dumet, dont les marins seuls se préoccupent, parce qu'elle est nantie d'un phare et que les bateaux en difficulté peuvent s'y abriter.

Cette île est le pôle continental du globe, c'est-à-dire le centre géométrique de toutes les terres émergées.

Il n'est pas anodin que ce point caractéristique soit situé au voisinage du signal mégalithique de Carnac. Posons la question comme ceci : un vaisseau spatial, le premier, approche de la planète Terre. Ses occupants pensent trouver dans celle-ci une escale intéressante ; leurs

astrophysiciens leur ont appris qu'elle contenait, parmi d'autres richesses, du minerai d'uranium. Ce n'est pas au fond des océans qu'ils comptent aller le chercher, mais sur les continents. Ils peuvent, bien sûr, atterrir ou amerrir n'importe où et commencer leur travail. Ils possèdent certainement des données géologiques sur la planète ; ils savent que les gîtes métallifères sont dispersés, une prospection plus détaillée leur fera connaître les endroits les plus favorables à l'exploitation. Mais pour l'instant ils gravitent autour du globe et ne peuvent s'en remettre qu'à leur bonne étoile pour savoir où il est préférable de se poser. Ils peuvent trouver des filons en affleurement, directement accessibles, ou être obligés de creuser des puits profonds, tomber sur des gisements à teneur plus ou moins élevée. C'est une sorte de coup de poker.

Que feriez-vous si vous étiez à la place du capitaine ? Celui-ci adopte un parti logique ; à défaut d'autres certitudes, ils calcule qu'en se posant au centre des continents, il mettra le plus de chances possibles de son côté. En tout état de cause, il sera irréprochable.

Et c'est pourquoi le premier amerrissage se fait aux environs de l'île Dumet.

Les grands menhirs, les cromlechs, les alignements compliqués trouvent peut-être dans cette signalisation à distance, destinée aux engins volants, une première justification, soit pour l'abordage de l'astronef, soit pour guider l'évolution ultérieure de petits appareils se rapprochant davantage de nos avions ou de nos hélicoptères que de vaisseaux cosmiques. Il est difficile de penser que les visiteurs, une fois arrivés sur notre sol, n'aient plus été que des piétons.

Le terme de pierre fritte, souvent altéré en pierre fitte, n'a pas manqué d'être remarqué par le lecteur. D'où vient-il ? Selon les meilleurs auteurs, de *petra fricta,* pierre ointe. Les thèses se référant à des pratiques cultuelles en ont fait leur profit. Dans l'épisode biblique du songe de Jacob, le

fils d'Isaac dresse la pierre qui lui avait servi d'oreiller et y verse de l'huile. Toute l'interprétation que nous avons donnée de ce passage dans *Les Juifs de l'Espace* nous ramène à la visite d'extra-terrestres. A quelle réalité correspond cette onction, si elle n'est pas de nature religieuse ? On peut se demander — bien que cela reste dans le domaine de la conjecture — s'il ne s'agirait pas d'un marquage radioactif permettant à un pilote d'engin, muni de l'appareillage voulu, de suivre une route. Les grands menhirs qui forment des alignements très espacés — nous en avons vu des exemples — seraient, dans cette hypothèse, les supports de ces fanaux, ils jalonneraient des itinéraires plus rapides que ceux des piétons et que l'on pourrait comparer à des autostrades stratégiques.

A la catégorie des signaux optiques destinés aux navigateurs spatiaux peut appartenir un ensemble comme celui d'Avebury (25 kilomètres au nord de Stonehenge). Un archéologue anglais du XVIIIe siècle, William Stukeley, nous a laissé un précieux croquis de ce qu'était encore ce site à son époque. Sur la colline d'Avebury, un grand cromlech de plus de 60 pierres, à l'intérieur duquel se dressent côte à côte deux petits cromlechs doubles. Du cercle le plus grand partent deux longues avenues sinueuses formées chacune de centaines de menhirs sur deux rangs ; à l'aboutissement d'une des avenues, un double cromlech.

L'ensemble, qui s'étend sur des hectares, avait une utilisation que nous ignorons. Ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer en regardant la vue cavalière de Stukeley, c'est qu'il dessine une gigantesque pieuvre, avec les deux yeux de la figure centrale et les tentacules. Ceux-ci n'étaient plus que deux et pourtant le dessin reste frappant de ressemblance avec le gastéropode évoqué.

Le poulpe, que l'on trouve gravé sur la pierre des allées couvertes, réplique de celui-ci, était-il un signe de

reconnaissance parmi d'autres, une convention, un idéogramme, tracé en grand sur le terrain pour les navigateurs spatiaux et en petit sur la pierre pour les piétons de l'uranium ?

Fernand Niel, qui est un spécialiste de Montségur autant que des mégalithes, a reconnu, face à ce site, sur la montagne de Saint-Barthélemy, deux cromlechs tangents dessinant un 8. Non loin de là, sur le menhir de Morenci, une gravure bien nette reproduit ce même 8. On retrouve à divers endroits, entre autres à Er Lannic, où la marée haute le recouvre en partie, un double cromlech évoquant ce chiffre.

Une étude des graphismes répétés nous aiderait puissamment à nous orienter dans le dédale des routes mégalithiques. Il est très vraisemblable qu'un même signe ait été employé tout le long d'un itinéraire, pour le distinguer des autres. Cela apparaît dans les allées couvertes de la vallée de la Seine, avec le « triple val » et les deux mamelons dont nous avons parlé plus haut. Renée-A. Foatelli[26] signale la répétition du « carré magique » de la pierre de Suèvres (transportée dans le jardin du musée de Blois), dans une grotte près de Tours, où vécurent, selon la tradition, saint Martin et saint Patrick d'Irlande. Oui, saint Martin encore, dont le nom dans cette affaire ne manque pas de sonner comme une allusion à l'épopée mégalithique.

Voici donc nos visiteurs à pied d'œuvre. On n'extrait pas de l'uranium à la sauvette, comme on ramasse des cailloux sur la lune, en quelques heures ; ils devront séjourner un certain temps sur cette planète qui n'est pas la leur, où les conditions diffèrent vraisemblablement de celles qu'ils connaissent. Leur souci majeur doit consister à se construire des abris. Ici encore ils font avec ce qu'ils trouvent : des pierres. Ils ne vont pas fignoler, l'essentiel est la protection la plus immédiate de leurs équipages. Le

premier dolmen s’élève. Son architecture fruste s’accorde avec le caractère hâtif de la construction.

Le déplacement et la manipulation des dalles pondéreuses, s’ils posaient des problèmes insolubles aux primitifs du néolithique, ne devaient pas offrir de difficultés aux possesseurs d’une technologie avancée. Comment s’y prenaient-ils ? La question perd de son intérêt dans ce nouveau contexte. D’après tout ce que nous avons vu précédemment, les blocs devaient être élevés de terre dans la carrière, acheminés vers le lieu choisi et redescendus : accrochés verticalement pour les supports, qui s’encastraient dans les tranchées préparées, soit par un moyen mécanique quelconque, soit par les astronautes eux-mêmes et plus tard les Terrien qu’ils avaient embauchés ; horizontalement pour les dalles de couverture. On comprend de cette façon que celles-ci aient pu être placées sur de petites pierres servant de cales, aux endroits où la tranche supérieure du support n’était pas au niveau voulu. On s’explique aussi un incident comme celui de Mané Lud dont la couverture a été posée de travers, ce qui provoqua ultérieurement la rupture de la partie en porte à faux. La mise en place par un autre procédé aurait pu entraîner d’autres désordres, pas celui-là. Mais n’était-il pas dans le pouvoir des bâtisseurs de réparer aussitôt leur erreur, de relever la pierre pour l’orienter convenablement ? Qu’ils l’aient laissée en l’état montre deux choses : d’abord que la manœuvre, relativement aisée, réclamait pourtant une certaine somme de travail ; ensuite que cela leur était indifférent, du moment qu’ils avaient obtenu l’effet pratique recherché. On retrouve l’esprit utilitaire des constructions mégalithiques.

Mais comment concevoir, dans ce cas, la belle perfection de Bagneux ou de Baugé ? Le Mané Lud, ne l’oublions pas, se trouve à Carnac, près du lieu primitif du débarquement. Le manque d’accoutumance, la peur de l’inconnu dictaient

des solutions hâtives. Plus tard, sans doute, les envahisseurs rechercheront davantage le travail bien fait.

Remémorons-nous à présent la caractéristique essentielle de ces monuments ; ce n'est ni leur forme, ni le matériau qui les constitue, ni leurs dimensions. Les *rude stones* se distinguent de toutes les autres constructions du passé par la grosseur de leurs composants. Pour celui qui est capable de déplacer sans mal des blocs de plusieurs tonnes, il est plus rapide de faire une maison avec huit ou douze de ceux-ci que d'élever laborieusement des murs avec des petites pierres. Mais il y a une autre raison à cette préférence, et nous arrivons à la raison d'être des dolmens-abris : contre quoi voulait-on se garantir ? Contre le froid ? La pluie ? Les animaux sauvages ? Des attaques éventuelles de hordes errantes ? Des parois de 50 centimètres à 1 mètre d'épaisseur, parfois doublées avec introduction de terre dans l'intervalle paraissent disproportionnées à une telle protection. Non, les dolmens évoquent beaucoup plus des blockhaus, des casemates. Quant aux pierres d'un seul tenant, leur importance est évidente si l'on a cherché *à réduire le nombre des joints.* On n'aurait pas agi différemment si l'on s'était proposé de dresser un écran étanche contre l'action de certaines particules, qui sont interceptées par une paroi lourde.

En d'autres termes, les dolmens, comme les allées couvertes sous tumulus ou simplement enterrées, ressemblent plus à des abris antiatomiques qu'à des cabanes de berger.

La question est maintenant de savoir l'origine des radiations dont les êtres qui déambulaient sur la Terre avaient à se protéger. Nous voyons une première source d'émission dans le vaisseau des visiteurs, ainsi que probablement dans leurs engins plus légers à bord desquels ils effectuaient leurs déplacements une fois arrivés sur Terre.

On peut facilement, sur cette question, verser dans la conjecture la plus incontrôlée. Nous ne nous y hasarderions pas si nous ne disposions d'un document propre à nous renseigner sur les véhicules utilisés. Certes, nous n'en saurons pas assez pour en dresser les plans et en indiquer les caractéristiques dans le détail. Mais certains aspects nous apparaîtront assez clairement.

Ce document, c'est la Bible, dont l'ancienneté, dans son ancienne version parlée, ne le cède certainement en rien à celle des dolmens. Cette Bible, nous l'avons beaucoup utilisée pour édifier l'hypothèse exposée dans *Les Juifs de l'Espace.* Nous renvoyons le lecteur à cet ouvrage pour de plus amples développements. Mais voici ce qui concerne les radiations émises par le « vaisseau de YHWH » : « Quelles que soient l'énergie employée et la façon de la transformer, écrivions-nous, le vaisseau émet des substances ou des radiations dangereuses pour l'homme. » Au Sinaï, du temps de Moïse, une zone interdite est établie, l'interdiction s'assortit d'une mise en garde : « Ce n'est pas une main qui le touchera (l'homme qui s'approche), mais il sera lapidé ou criblé de flèches ; qu'il s'agisse de bête ou d'homme, il ne vivra pas. » (Exode XIX.) Les images employées sont celles que peuvent comprendre les Terriens d'alors. Elles sont assez significatives. La grande Théophanie du Sinai, qui met en scène un Dieu lançant des pierres et des flèches, s'accorde mal avec l'interprétation qu'on a voulu en donner jusqu'ici. Tout comme dans une multitude d'autres passages des Ecritures, l'aspect théologique s'efface devant une réalité plus dure et plus concrète. Quand Moïse demande au visiteur de l'espace de lui montrer sa « Face », c'est-à-dire son vaisseau, disque lumineux et bruyant et non pas son visage, que le meneur de peuples vient de voir à satiété (« Et Moïse parlait avec YHWH face à face, comme un homme parle avec son prochain »), voici les précautions qui sont prises. « YHWH dit encore : " … tu te tiendras debout sur le rocher. Et il

arrivera, quand passera ma Gloire, que je te mettrai dans le trou du rocher et que je te couvrirai de ma paume jusqu'à ce que je sois passé. " " Car l'homme, est-il dit aussi, ne peut me voir et vivre. " »

Le Terrien a identifié le vaisseau et son commandant, d'où la formulation bizarre du texte. Les véhicules spatiaux ne doivent pas être vus par les hommes, c'est pourquoi YHWH atterrit d'ordinaire dans un nuage de fumée, un rideau protecteur dont nous ignorons la nature. En l'absence de ce nuage, il est nécessaire de se réfugier dans un trou du rocher, dans une grotte… *ou dans un dolmen.* Moïse verra le vaisseau, mais de dos, il ne peut voir la partie antérieure, qui est dangereuse pour lui. Quand la « Gloire » ou la « Face » de YHWH sera passée, alors il pourra la regarder tandis qu'elle s'éloigne.

Les allées et venues des visiteurs suffisent à justifier l'abondance des refuges. On est amené à concevoir une exploitation de l'uranium sur une grande échelle. Les Terriens sont employés pour les travaux de force : extraction, transport. Des règles de sécurité ont dû être adoptées. Une phrase de l'Exode vient nous donner la clef qui nous manquait pour la compréhension de certaines des constructions mégalithiques : « Tu fixeras au peuple une limite autour » (XIX, 12). Comment cela peut-il se réaliser ? En plantant des bornes de pierre, par exemple. Si elles sont disposées « autour » de quelque chose, ces bornes formeront une enceinte circulaire et nous obtenons un cromlech. L'enceinte n'a pas besoin d'être continue, des menhirs posés à intervalles réguliers suffiront pour délimiter l'aire interdite d'une façon on ne peut plus visible.

A l'atterrisage d'un véhicule, le cromlech empêche donc d'approcher, il définit un périmètre de protection. Le même dispositif peut servir à parquer les ouvriers pendant une opération ou lors du passage d'un engin. A l'intérieur de ce cercle (ou de ce carré) vous ne risquez rien ; les plans de

vol sont établis de façon à éviter certaines zones, les cercles de pierre matérialisent les endroits où vous êtes à l'abri.

Et voilà que s'éclaircit le mystère des camps à levée de terre. On les rencontre, avons-nous vu, dans les régions dépourvues de pierres. Deux caractéristiques nous avaient frappés, on s'en souvient : talutage inversé (côté en pente douce à l'extérieur) dans les camps bretons ; larges brèches rayonnantes dans la fortification des camps britanniques. Ces retranchements n'étaient pas faits, par conséquent, pour empêcher des assaillants de pénétrer. Un auteur y avait vu de gigantesques pièges à loups, le dispositif ayant pour objet de laisser entrer ces carnivores pour les tuer commodément à l'intérieur, ce qui nous semble difficilement acceptable.

Les anomalies s'expliquent si les camps sont des lieux de rassemblement, à l'instar des cromlechs. Lorsque l'alarme est donnée, les voyageurs doivent gagner le plus vite possible ces refuges, qui n'ont pas de raisons de s'opposer à leur incursion mais au contraire sont conçus pour la faciliter.

Les engins en déplacement ne sont sans doute pas la seule source de danger. Les procédés d'extraction en constitueraient un autre. Les visiteurs se trouvent dans une situation un peu comparable à celle des troupes en campagne sur un territoire étranger et qui ne s'embarrassent pas de précautions, qui pêchent à la grenade ou coupent le blé en herbe pour faire des litières à leurs chevaux. Ils n'ont pas l'intention de s'éterniser sur la planète sauvage. Il utilisent pour l'extraction, comme pour le traitement du minerai, des méthodes expéditives. Nous ignorons lesquelles, mais les textes bibliques bruissent encore des explosions et des tremblements du Sinaï (où l'on sait maintenant qu'il y a de l'uranium). Dans les imprécations des prophètes permane le souvenir des terreurs qui accompagnèrent le passage sur notre terre des

prospecteurs d’or gris. « La terre a été agitée de spasmes, la terre a été ébranlée de secousses, la terre oscille comme un ivrogne. » (Isaïe.)

Les prospecteurs ont leurs P.C. souterrains, les tumulus que les fouilleurs trouveront vides, sauf en ce qui concerne les petits coffres latéraux, destinés, eux, à contenir des dépouilles mortelles. De quoi sont morts ceux qu’on y a enfermés et qui sont-ils ? Il ne serait peut-être pas sans intérêt d’examiner de plus près les ossements découverts dans ces coffres.

On peut penser, en tout état de cause, que les extra-terrestres ne formaient qu’une petite partie des travailleurs occupés à recueillir l’or gris dans l’écorce terrestre. Nous imaginons une foule d’humains pour les aider et c’est à eux surtout qu’étaient destinés les innombrables abris échelonnés le long des pistes.

On est tenté de s’étonner que les visiteurs aient créé une infrastructure aussi fruste et d’apparence aussi peu conforme à ce qu’on attendrait d’une civilisation avancée. Pourquoi n’ont-ils pas développé un réseau routier comparable au nôtre et utilisé pour leurs transports des camions, par exemple ? A la réflexion, cette idée ne tient pas. Elle les aurait obligés à importer un matériel considérable depuis leur planète lointaine, ou à tout refabriquer à partir de rien, en commençant par extraire de notre sol du fer, du manganèse, du molybdène… Pour des passants ne désirant pas s’attarder, la meilleure façon de transporter des monts du Forez à la baie du Morbihan ou à l’estuaire de la Gironde le minerai convoité était de recruter le plus de « sauvages » possible et de les envoyer de menhir en menhir, avec un couffin sur la tête.

La création de zones de sécurité avait pour autre avantage le contrôle de ces travailleurs. On a peut-être d’ailleurs exagéré le danger dans un but d’intimidation. S’ils savaient qu’en s’écartant des voies tracées ils

risquaient leur vie, les coolies de la Préhistoire avaient tendance à rester fidèles à leurs maîtres.

Que transportait-on ? Le minerai brut vers des centres de traitement, puis le métal pur lui-même. On transportait aussi certains outillages, les vivres pour l'alimentation des ouvriers. Le trafic était intense à chaque visite des vaisseaux du ciel.

Parmi les arguments que nous avons employés pour détruire la légende des néolithiques construisant eux-mêmes leurs dolmens, figurait le problème du recrutement d'hommes et de femmes valides en quantité suffisante. Ce problème se pose de la même façon, il ne faut pas se le cacher, qu'il y ait des extra-terrestres ou non. Comment réunir et fixer des effectifs importants dans le contexte incertain que nous avons décrit ? Comment les populations clairsemées de la préhistoire, hantées par la difficulté de survivre simplement, purent-elles être employées à une œuvre de cette envergure ?

Nous avions ressenti le manque évident de motivations.

L'homme — nous le connaissons assez — n'entreprend rien que mû par des raisons impérieuses. Mais précisément, ces raisons, nous les trouvons dans la présence des visiteurs. Elle constituait un stimulus puissant sous bien des rapports. Le prestige dont ils devaient jouir, l'attrait de la nouveauté, les avantages matériels aussi qu'ils ne manquaient certainement pas de procurer à leurs ouvriers, voilà des éléments d'incitation suffisants pour dynamiser des tribus primitives.

A cela s'ajoute la tendance à diviniser ce qui vient du ciel et à attribuer une origine surnaturelle aux pouvoirs exorbitants que donnaient aux visiteurs leurs connaissances technologiques. Le YHWH des Juifs s'est substitué au Dieu tout-puissant, essence de l'univers, que chantait le premier récit de la Création dans la Genèse. L'ascendant des chercheurs d'uranium explique d'abondance le miracle mégalithique.

23

Ce souvenir merveilleux qui s’appelle l’Alchimie

Des visiteurs d’un autre monde sont venus exploiter l’uranium sur la Terre. Nos ancêtres les ont vus, ils ont travaillé pour eux. Sur les conseils et avec l’aide technique de ces envahisseurs, ils ont construit des maisons de pierre pour s’abriter. Ils ont été les manœuvres des prospecteurs de l’espace, ils ont transporté sur leurs têtes dans des paniers le minerai ; ils ont servi d’ouvriers dans les unités de traitement mobiles installées par des gens qui n’avaient pas de temps à perdre…

Et de tout cela l’homme se souvient. Oh ! pas d’une façon précise, rigoureuse ; il lui a surtout manqué de comprendre au moment voulu ce qui se passait. Il n’avait pas les moyens de le comprendre et, sans doute, n’a-t-on pas fait d’efforts pour le lui expliquer. Aussi le souvenir est-il très vague, guère plus qu’une réminiscence.

Mais combien précieux ! Précieux comme une impression d’enfance et, comme elle, teinté de merveilleux.

Ce souvenir merveilleux s’appelle l’Alchimie…

Que cherchaient-ils dans leur athanors, ces philosophes émaciés que nous montrent les gravures ? Leur idée profonde était qu’un corps simple peut se transmuer en un autre ; d’où venait-elle et comment expliquer leur obstination à la faire prévaloir, malgré les démentis de l’observation et plus tard de la science moderne naissante ? Ces chercheurs entêtés *savaient* que cela était possible. On ne peut tirer une telle certitude que d’une expérience

réussie et incontestable. Dans le cas qui nous occupe, d'une expérience ancestrale dont la nouvelle était parvenue d'une façon ou d'une autre, par-dessus les générations. Non, ces « chymistes » ne se comportaient pas comme des savants cherchant la confirmation d'une hypothèse, car l'hypothèse était absurde au plus haut point, mais comme des praticiens qui tentent de retrouver un secret perdu et dont ils connaissent l'existence. Ils répètent les gestes indéfiniment, parce que le processus exact n'a pas été transmis et qu'on ne peut le reconstituer que de façon empirique, par tâtonnement, en comptant sur la chance.

Il leur était parvenu des notions surprenantes, par exemple que le plomb jouait un rôle important dans l'affaire. Ils voulaient transmuer le plomb en or, ce qui peut compter comme l'altération d'une vérité scientifique ancienne : la proposition était inversée et il fallait remplacer le mot or par celui d'uranium ; c'est l'uranium qui se transforme en plomb par désintégration.

Les chymistes cherchaient à faire de l'or, mais à chaque instant les livres nous enseignent que l'appât des richesses n'était pas leur véritable but.

N'y a-t-il pas dans cette contradiction le signe que le mot or est mis à la place d'un autre, sans que d'ailleurs ils aient su lequel ? Le grand oeuvre leur fera obtenir, s'ils le réalisent, un métal, le plus précieux de tous. Par commodité ils lui ont donné le nom de celui qu'ils connaissaient pour tel.

Les origines de l'alchimie sont rattachées à l'exploitation du sous-sol par l'homme désireux d'y trouver les richesses cachées. Dans un sceau alchimique assez répandu, on trouve cette devise :

Visita interiora Terrae
Rectificando invenies occultum lapidem
(Visite l'intérieur de la Terre,
En opérant, tu trouveras la pierre cachée).

On ne peut mieux désigner la mine. Quelle est cette pierre que l'on ne peut obtenir qu'en creusant le sol, cette pierre qui donne le pouvoir — et l'on sait que l'énergie est source de pouvoir, car sans elle le savoir reste stérile ? Cette pierre « lourde et brillante », aux importantes capacités de multiplication, que peut-on en faire ? Raymond Lulle nous le dit sans ambages :

« D'une once de cette poudre de projection, tu feras des soleils en nombre infini. »

Impressionnantes évocations de l'explosion atomique et, moins dramatiquement, des vaisseaux dans lesquels l'homme s'envolera sur les chemins des Galaxies.

On trouve, dans un auteur étranger à la thèse du présent livre, Mircéa Eliade, cette phrase : « C'est dans les conceptions concernant la Terre Mère et surtout dans l'expérience de l'homme archaïque engagé dans les travaux de la mine, de la fusion et de la forge, qu'il faut chercher une des principales sources de l'alchimie[27]. »

On ne pouvait apporter eau plus claire à notre moulin. M. Caron et Serge Hutin[28] estiment que les premières notions de l'alchimie ancienne découlaient des arts ignés et des rites métallurgiques des Cabires, peuplade préhellénique habitant une île de la mer Egée. « C'est à ces Pélasges que l'on doit, dès le Ve millénaire, l'introduction du métal, *des techniques de la construction* et de la navigation. »

D'où les Cabires tiraient-ils leurs connaissances ? Et ces techniques de la construction, que pouvaient-elles être, 5000 ans av. J.-C., sinon celles qui permirent d'élever les dolmens et de mettre debout les pierres des menhirs ?

Il y a une circonstance encore plus curieuse : Comment s'appelait l'île méditerranéenne où vivaient les Cabires ? Samothrace. Nous l'ignorions au moment où, parcourant les sites mégalithiques, nous trouvions des monuments, telle la « stèle » de Lagart-Jar, qui nous faisaient penser par leur forme à la *Victoire de Samothrace.*

« Lorsque les métallurges, poursuivent les mêmes auteurs, les *théurges du feu,* descendant des Cabires — honorés des Romains à l'instar des dieux — se répandirent à travers tout l'Empire, ces artisans (fondeurs, forgerons, verriers), liés jadis par des règles sacerdotales très strictes, cherchèrent à rendre rémunératrices leurs capacités techniques. Cette mise à jour de traditions chimiques et métallurgiques, cette vulgarisation de moyens artisanaux jusqu'alors tenus secrets s'effectuèrent d'abord à Rome. Par l'intermédiaire d'Alexandrie et de Byzance, les secrets des Cabires devaient finalement passer aux Arabes avant de parvenir en Occident. »

Pendant de très longs siècles, donc, les dépositaires du secret des extra-terrestres gardèrent pour eux ces débris de science qu'on leur avait sans doute interdit de révéler. Le temps passant, ils osèrent le faire. Les premiers hommes qui en eurent communication, les Romains, attribuèrent à leurs informateurs un caractère divin. Le mécanisme joue chaque fois de la même façon : l'homme ne peut croire qu'une telle avance technique soit le fait d'êtres comparables à lui. Il pense à des entités supérieures, surnaturelles, dont le prestige est si grand qu'il auréole ceux-là mêmes qui lui apportent des nouvelles des prodiges accomplis.

Une association d'idées constante s'établit entre le pouvoir sur la matière, la capacité de créer des soleils en nombre infini, et l'immortalité de ceux qui détiennent une telle puissance. Un Dieu est par essence immortel. En conséquence, atteindre à la science des visiteurs célestes implique la conquête de cette même immortalité. Les alchimistes ont cherché simultanément l'or et l'élixir de longue vie. L'or, même, passe en second lieu pour les véritables adeptes. C'est leur propre transmutation qu'ils essaient d'accomplir, leur libération personnelle. Et n'en est-ce pas une que d'échapper à l'attraction de la planète, de s'affranchir de la condition de Terrien ? Dans une

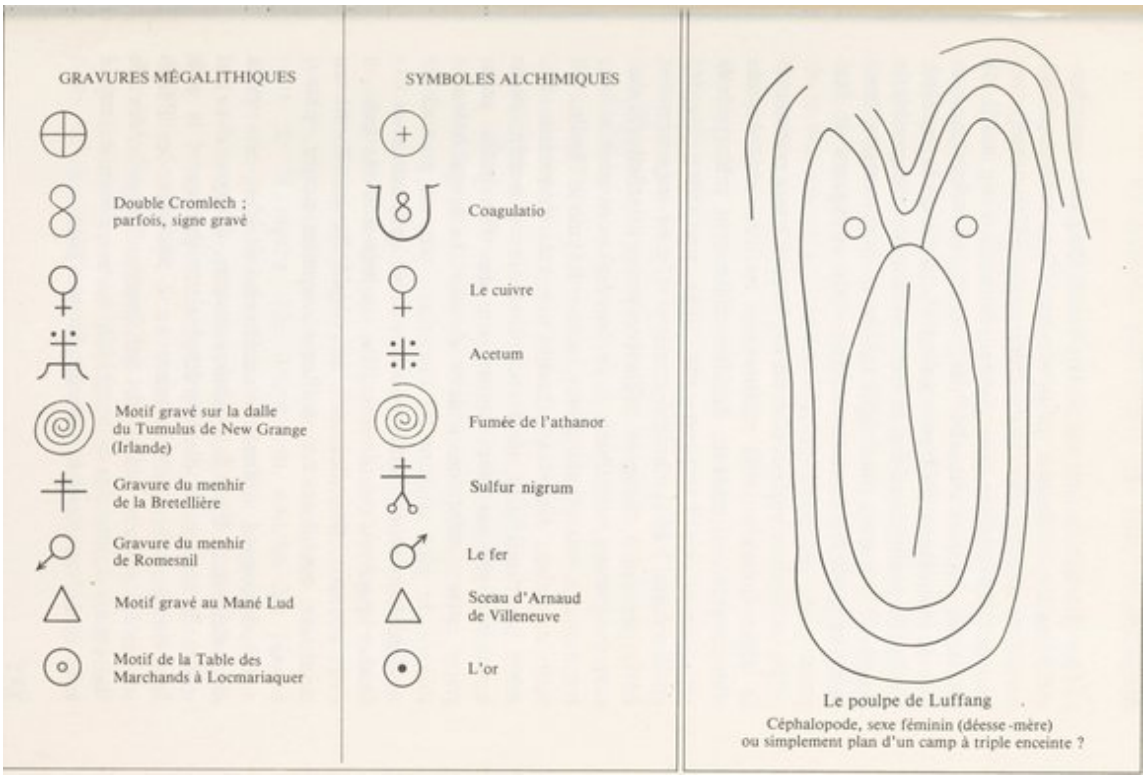
perspective mystique, cette libération est assimilée à la vie éternelle, pas tout à fait au sens des chrétiens, qui ne la donnent qu'à l'âme : c'est avec son corps que l'alchimiste franchira les portes de la mort, comme Elie, qui fut « transféré », comme Enoch.

L'alchimie comprend un aspect « médical », que l'on retrouve curieusement dans les vertus curatives des mégalithes. En nombre d'endroits, la pierre levée guérit, elle combat la stérilité ; on observe que les blés poussent mieux dans les champs où se dresse un menhir. L'efficacité du contact des pierres n'est pas ici en cause et nous nous garderons de la soutenir, n'ayant pas poussé nos recherches de ce côté. Ce qu'il importe de noter, c'est la relation établie spontanément par le peuple entre les mégalithes et la santé, la vie, de même qu'une autre relation avait été constatée entre les mégalithes et le surnaturel. Nous apercevons combien tout cela s'hamonise et trouve une triple correspondance dans l'alchimie. Les traditions nous montrent Adam recevant les notions alchimiques de Dieu lui-même, c'est-à-dire de YHWH, le visiteur des étoiles venu sur Terre à l'aube des temps. D'autres traditions créditent, de cette révélation aux hommes, les Anges, donc les occupants des vaisseaux spatiaux, ceux qui se présentèrent chez Loth la veille de la destruction de Sodome par des moyens très disproportionnés aux acquisitions technologiques des hommes de cette époque. Il est peu acceptable que les extra-terrestres aient confié leurs secrets aux manœuvres de l'uranium ; ceux-ci les auraient plus raisonnablement volés, comme Prométhée déroba le feu céleste. Avec cette réserve que leurs structures mentales étaient trop frustes pour accueillir de telles données scientifiques. L'alchimie offre bien l'image d'une connaissance mal assimilée, dont son dépositaire essaie maladroitement de tirer parti.

Les gravures trouvées sur les pierres poussent à la comparaison entre le mégalithisme et l'alchimie. Il y en a

d’exactement semblables, telles que la spirale dextrogire, présente dans de nombreux dolmens, dont celui de New Grange, et dans la fumée de l’athanor, sur mainte estampe alchimique ; le 8, double cromlech de Montségur et d’Er Larmic, qui fait partie de plusieurs symboles alchimiques, notamment celui de la « coagulation », où il apparaît dans un U majuscule (allusion, mais cette fois prémonitoire, au U de uranium ?) ; le cercle avec point central ; la croix surmontée d’un cercle, symbole femelle, qui constelle certaines pierres mégalithiques et qui est aussi un des graphismes les plus répandus sur les manuscrits alchimiques ; la croix de Lorraine ; le triangle isocèle, pierre angulaire cachée dans la montagne du Sceau d’Arnaud de Villeneuve et qui marque également les mégalithes… Il y en a, d’autre part, qui sans être décalquables dénotent une parenté évidente.

Il est hautement instructif de relire les gravures des dolmens et des menhirs à la lumière de l’alchimie, si l’on ne perd pas de vue que celle-ci procède de l’histoire non écrite des prospecteurs anciens de l’uranium. Ainsi, à la signalisation routière déchiffrée par Georgelin sur les parois de granit et de calcaire, s’ajoutent des indications complexes sur les activités auxquelles ont été associées les pierres. Nous n’avons pas poussé cette étude plus loin qu’une première reconnaissance ; mais il existe, croyons-nous, de fortes présomptions en faveur de l’existence d’un système de notations assez complet pour que toute l’Odyssée de l’or gris préhistorique resurgisse des brumes du passé.



Que disaient encore les alchimistes ? Que l'or tant cherché n'était en définitive qu'une image. C'est tout au moins ce qui se dégage souvent de leurs propos. Cette image recouvrait des réalités plus élevées, la lumière du soleil, le feu caché dans les entrailles de la Terre, où mûrissent lentement les métaux, le fluide universel, la vie de la matière. Ce qu'ils ambitionnaient, c'était en somme de percer le secret des choses, pour agir sur le monde, comme leurs lointains ancêtres l'avaient vu faire aux voyageurs de l'espace.

Ils les avaient vus extraire du sol la pierre qui rayonne et la triple émission de la radioactivité se trouve symbolisée d'une manière troublante dans les manuscrits : le symbole masculin et positif (rayonnement alpha, particules chargées positivement) ; le symbole féminin et négatif (rayonnement bêta, particules chargées négativement) ; le soleil (rayonnement gamma, semblable à la lumière) sont réunis dans un même sceau. Cette pierre, selon Raymond Lulle,

est *noire* au début, elle *rougit, jaunit,* avant de trouver la véritable blancheur. Elle peut encore *verdir* au besoin. Nous avons souligné ces quatre mots pour que l'on puisse comparer cette description à celle donnée de la pechblende, minerai le plus courant de l'uranium, par un manuel de géologie moderne : « La pechblende se présente sous des formes massives ou fibreuses, de couleur *noir* de poix, à éclat résineux. Son altération très rapide la transforme en minéraux complexes de couleurs voyantes : *vert, jaune, orange vif.* »

Ils les avaient vus traiter ce minerai et c'est cela qu'ils singeaient dans leurs laboratoires secrets. Comme dans les usines de traitement d'aujourd'hui, on y pratiquait le grillage de la roche, puis l'attaque au « Mercure des Philosophes », solvant universel, qui évoque les procédés de lixiviation acide. On y employait la *voie humide* ou la *voie sèche,* exactement comme de nos jours.

Les contemporains s'inquiétaient des dangers possibles de l'opération ; au XVIIIe siècle, les travaux du Suisse Obereit furent déclarés dangereux pour la sécurité publique. Ce n'était pas toujours dans un galetas encombré de cornues et de grimoires que travaillait l'Adepte ; certains, commandités par de puissants seigneurs, se firent construire de véritables usines. Il arrivait que ces usines explosent, soufflant tout le territoire à la ronde. Il arrivait aussi que l'Adepte, loin de trouver dans ses expériences le secret de la santé et de la vie, y contracte de mystérieuses maladies. On peut se demander jusqu'à quel point certains spagyristes ou alchimistes n'auraient pas retrouvé les authentiques recettes et quels étaient ces cailloux ou ces poudres qu'on se passait sous le manteau, entre initiés.

Un jour les extra-terrestres repartirent définitivement. L'escale Terre était rayée des feuilles de route, pour une raison que nous ignorons ; moyens de propulsion n'utilisant plus l'uranium ? Gêne croissante provoquée par les

autochtones qui avaient découvert l'agriculture (ou à qui on l'avait révélée) et entraient dans la voie de la civilisation ? Scrupules d'orde éthique visà-vis de l'humanité terrienne ? Laissons à la science-fiction le soin de broder sur ces hypothèses.

Les visiteurs du ciel, pressés à leur habitude, détruisent sommairement les jalons qu'ils avaient dressés. Le plus haut menhir du monde, celui de Locmariaquer, est renversé, brisé en plusieurs morceaux, il en est de même pour tous ceux de la région. Un commando couche les pierres levées de la forêt de Camors, souffle le cromlech de Lagat-Jar, qui ne sera restauré qu'en 1928 dans l'état où nous le voyons maintenant. La table du dolmen de Neuville-du-Poitou est brisée, des centaines d'autres monuments sont détruits d'une chiquenaude, leurs pierres éparpillées, sur lesquelles on s'interrogera longtemps, faisant des supputations, se demandant quel cataclysme les apporta où elles sont, où elles ne devraient pas être. Les visiteurs brouillent leurs pistes, ils ne veulent pas qu'un jour les Terriens reconstituent leur histoire et les suivent dans la conquête du cosmos.

Il demeure pourtant trop d'indices ; le brouillage a été mal fait. L'écorce terrestre est conservatrice. Qui le veut peut aujourd'hui reprendre les itinéraires anciens et lire la prestigieuse page d'écriture dont les caractères géants s'alignent à travers les continents, le manuscrit de pierre qui forme le premier message adressé à notre humanité par un peuple de l'espace.

Notes

1
Bulletin de la Société préhistorique de France, 1904, p. 278.

2
Dolmens et Menhirs, P.U.F. Un nouvel ouvrage de cet auteur, *Connaissance des Mégalithes,* vient de paraître chez Robert Laffont, après que nous eûmes achevé notre manuscrit.

3
La Bretagne, Histoire et Préhistoire, Ed. Artaud.

4
Les hommes des Mégalithes, Ed. Time-Life.

5
Inventaire des Mégalithes de la France, vol. 1, C.N.R.S. Paris, 1963 (supplément à *Gallia).*

6
Ce sont les plus grosses pierres du complexe de Stonehenge, celles qui forment le monument central.

7
L'Anjou aux âges de la pierre et du bronze, 1897.

8
Architecte anglais d'origine espagnole.

9
Bulletin de la Société préhistorique française, 1904.

10
L'auteur a montré (Revue *Bâtir,* 1972) que si cet ouvrage représente, en matière de génie militaire, une belle performance, sa longueur est beaucoup moins grande qu'on ne le prétend : probablement quelques centaines de kilomètres au lieu de 3 000, 4 000 ou même 12 700 selon les auteurs.

11
Inventaire des mégalithes de la France, vol. 3, C.N.R.S. Paris 1974. Par J. Despriée et Claude Leymarios. (Supplément à *Gallia.)*

12
Réflexions sur les menhirs bretons, 1968.

13
Les Celtes et l'expansion celtique, Ed. Albin Michel, p. 247.

14
Jusqu'à ces derniers temps, tout au moins, un revirement semblant s'être effectué à la suite des découvertes de Colin Renfrew (voir *Les Dossiers de l'Archéologie,* juillet-août 1975).

15
Les hommes des Mégalithes, Ed. Time-Life.

16
Officier de marine dont les recherches se placent dans les deux premières décennies du XXe siècle.

17
Réflexions sur les menhirs bretons, 1968.

18
Les Celtes et l'expansion celtique, Ed. Albin Michel.

19
Les Celtes et la civilisation celtique, Ed. Albin Michel.

20
Il existe d'autres menhirs inclinés. Déchelette signale celui de Saint-Samson, près de Dinan (Côtes-du-Nord). Son inclinaison est de 45°. A en juger par la seule photo, ce menhir a toujours été comme cela.

21
L'Atlantide, de A. Bessmertny, Ed. Payot.

22
Mentionnée par A. Perrault-Dabot. *(Les monuments préhistoriques de Paris et du département de la Seine,* 1910.)

23
Les Juifs de l'espace, Ed. Albin Michel.

24
Sa conclusion personnelle étant d'ailleurs que les hommes de la préhistoire *connaissaient* l'acier.

25
Voir *Les Juifs de l'Espace,* dans la même collection.

26
Atlantis, n° 273.

27
Forgerons et Alchimistes, Ed. Flammarion.

28

Les Alchimistes, Ed. du Seuil.

© Editions Albin Michel, 1977
22, rue Huyghens, 75014 Paris
ISBN 2-226-00431-9

Participant d’une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d’accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu’alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l’exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d’un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l’exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782705003173) le 19 décembre 2018.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l’éditeur du livre original, qui dispose d’une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l’Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du CNL Centre national du livre

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

À propos de l’auteur

LES CHEMINS DE L’IMPOSSIBLE

1 - *Les mégalithes, c’est quelque chose en trop*

2 - *Les données du mystère*

3 - *Les données du mystère* (suite)

4 - *De la très haute antiquité des mégalithes*

5 - *Des monuments qui ne ressemblent à rien de connu*

6 - *Brève promenade à travers les mégalithes*

7 - *Les Préhistoriens ont horreur du vide*

8 - *Quand les astronomes s’emparent des mégalithes*

9 - *Le crime parfait*

10 - *Histoire de l’armurier de Brest*

11 - *Les dolmens et les tumulus, autres jalons de la route mégalithique*

12 - *Les chaînes mégalithiques à travers la France*

13 - *Les routes mégalithiques vont vers les gîtes d'uranium*

14 - *La piste qui n'allait nulle part*

15 - *Cent mille tonnes d'uranium à l'ombre des mégalithes français*

16 - *Menhirs à gravures et pierres lumineuses*

17 - *Les grandes routes de la prospection : la branche parisienne*

La branche parisienne

Tracé détaillé de la branche parisienne

Premier débarquement normand

Deuxième débarquement normand

Suite de la chaîne

Troisième débarquement normand

Passage de la Seine par les « Normands »

De Paris vers le géant de Fontaines-sur-Marne

De Paris vers les gites du Morvan

La route de l'Est

La descente vers Limoges

La branche parisienne s'intéresse aussi au groupe

nantais

Le grand rendez-vous de Bagneux

L'exemple typique de Trie - Château

18 - *De l'Atlantique à Pierrelatte*

Les mégalithiques à l'assaut du Massif central

Le réseau serré des chemins de l'uranium

L'étoile de Saint-Flour

Les entrées de la Grande Brière

Les branches brévinoise et noirmoutaine

La Sablaise

La branche bordelaise va en Aveyron

L'énigme des drailles

La voie romaine, de Limoges à Rodez

Quelques petits repères vers le Pays basque

De Langogne à Pierrelatte

Vers l'Hérault par le Causse du Larzac

19 - *Paris, capitale mégalithique*

20 - *Uranium et mégalithes dans le reste du monde*

Dans la Péninsule ibérique

En Grande-Bretagne

En Suède, au Danemark

En Allemagne

En Afrique, au Moyen-Orient

Dans les autres pays

21 - *La pile de Bagdad : tombée de la poche d’un visiteur*

22 - *Ce qui s’est passé il y a 7000 ans*

23 - *Ce souvenir merveilleux qui s’appelle l’Alchimie*

Notes

Copyright d’origine

Achevé de numériser

Une énigme oubliée trouve dans ce livre une solution étonnante : les menhirs et les dolmens de la Préhistoire seraient des signes de piste conduisant vers les gîtes d'uranium de notre globe.

L'auteur ne se contente pas de formuler une hypothèse, il la vérifie par un patient et prodigieux travail de recherche mené sur le terrain, à travers le monde. La carte des mégalithes se superpose, de Brest à Lodève dans l'Hérault, du Niger aux îles Orcades, de l'Argentine à la Corée, à la carte de l'uranium.

Extravagant ? Mais la vérité est quelquefois extravagante. Qui a construit les dolmens et les tumulus, aux époques reculées où l'homme n'était qu'un sauvage, bien avant les Pyramides ? Des êtres qui avaient fait de notre planète une sorte de station-service de l'Espace, des êtres venus de très loin et pour qui le déplacement de pierres de 100 et même de 300 tonnes représentait un jeu d'enfant. Ces êtres ont tiré pendant plusieurs milliers d'années de notre sol l' « or gris » nécessaire à leurs besoins. Puis ils ont cessé de fréquenter la Terre, laissant dans la mémoire des humains un souvenir merveilleux qui s'appelle l'Alchimie.

Et maintenant une question se pose : si les mégalithes conduisent à l'uranium, ne suffit-il pas de les suivre pour trouver où il se cache ? Ce dossier des mégalithes, ouvrage anticonventionnel s'il en est, aurait alors une application pratique inattendue : la naissance d'une nouvelle méthode de prospection à laquelle nos ingénieurs n'avaient pas pensé.

LES CHEMINS DE L'IMPOSSIBLE

ALBIN MICHEL

44 3112-8 PHOTO DUMAGE 2-226-00431-9